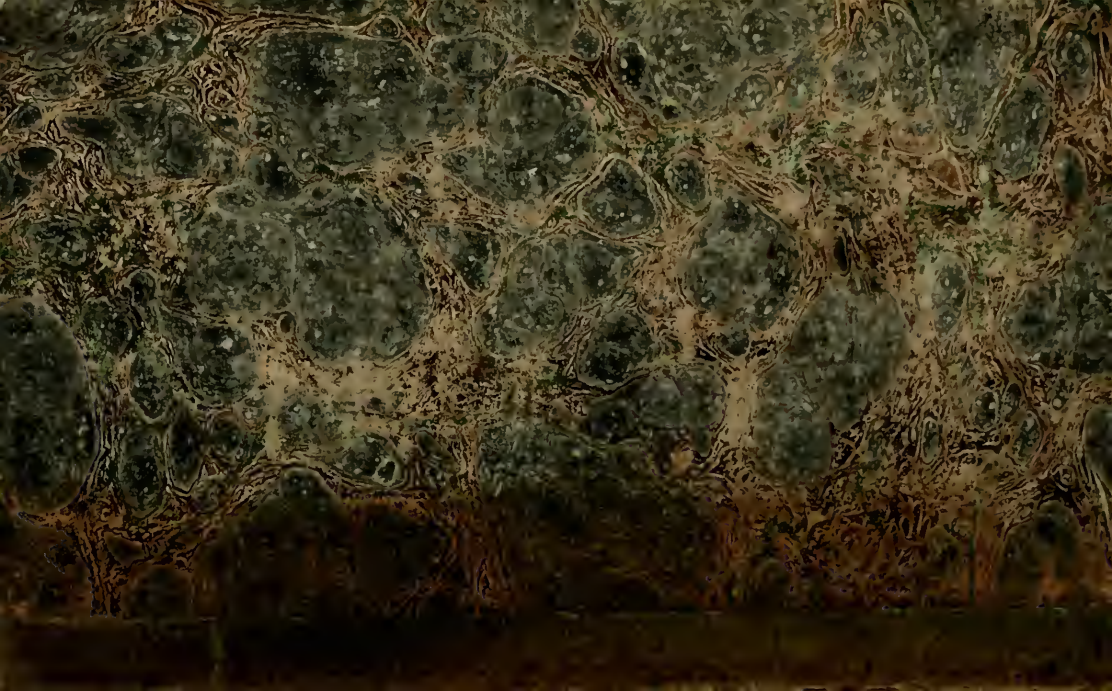


VITAM
IMPENDERE
VERO.

N° 171/10

Library
of the
University of Toronto

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvrescomplette10rous

ŒUVRES

COMPLETTES

DE J. J. ROUSSEAU.

ŒUVRES

COMPLETTES

DE J. J. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENÈVE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME DIXIÈME.

A PARIS,

chez { BÉLIN, Libraire, rue St. Jacques, n°. 26.
CAILLE, rue de la Harpe, n°. 150.
GRÉGOIRE, rue du Coq St. Honoré.
VOLLAND, quai des Augustins, n°. 25.

1793.

ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

SUITE DU LIVRE CINQUIÈME.

Albane et *Raphaël*, prêtez-moi le pinceau de la volupté. Divin *Milton*, apprends à ma plume grossière à décrire les plaisirs de l'amour et de l'innocence. Mais non, cachez vos arts mensongers devant la sainte vérité de la nature. Ayez seulement des cœurs sensibles, des ames honnêtes; puis laissez errer votre imagination sans contrainte sur les transports de deux jeunes amans, qui sous les yeux de leurs parens et de leurs guides, se livrent sans trouble à la douce illusion qui les flatte, et, dans l'ivresse des désirs s'avançant lentement vers le terme, entrelacent de fleurs et de guirlandes l'heureux lien qui doit les unir jusqu'au tombeau. Tant d'images charmantes m'enivrent moi-

même ; je les rassemble sans ordre et sans suite, le délire qu'elles me causent m'empêche de les lier. Oh ! qui est-ce qui a un cœur, et qui ne saura pas faire en lui-même le tableau délicieux des situations diverses du père, de la mère, de la fille, du gouverneur, de l'élève, et du concours des uns et des autres à l'union du plus charmant couple dont l'amour et la vertu puissent faire le bonheur ?

C'est à présent que devenu véritablement empressé de plaire, *Emile* commence à sentir le prix des talens agréables qu'il s'est donnés. *Sophie* aime à chanter ; il chante avec elle, il fait plus, il lui apprend la musique. Elle est vive et légère, elle aime à sauter, il danse avec elle ; il change ses sauts en pas, il la perfectionne. Ces leçons sont charmantes, la gaieté folâtre les anime, elle adoucit le timide respect de l'amour ; il est permis à un amant de donner ses leçons avec volupté ; il est permis d'être le maître de sa maîtresse.

On a un vieux clavecin tout dérangé. *Emile* l'accommode et l'accorde. Il est facteur, il est luthier aussi-bien que menuisier ; il eut toujours pour maxime d'apprendre à se passer du secours d'autrui dans tout ce qu'il pou-

vait faire lui-même. La maison est dans une situation pittoresque, il en tire différentes vues auxquelles *Sophie* a quelquefois mis la main, et dont elle orne le cabinet de son père. Les cadres n'en sont point dorés et n'ont pas besoin de l'être. En voyant dessiner *Emile*, en l'imitant, elle se perfectionne à son exemple; elle cultive tous les talens, et son charme les embellit tous. Son père et sa mère se rappellent leur ancienne opulence en revoyant briller autour d'eux les beaux-arts qui seuls la leur rendaient chère; l'amour a paré toute leur maison; lui seul y fait régner sans frais et sans peine les mêmes plaisirs qu'ils n'y rassemblaient autrefois qu'à force d'argent et d'ennui.

Comme l'idolâtre enrichit des trésors qu'il estime l'objet de son culte, et pare sur l'autel le dieu qu'il adore; l'amant a beau voir sa maîtresse parfaite, il lui veut sans cesse ajouter de nouveaux ornemens. Elle n'en a pas besoin pour lui plaire; mais il a besoin lui de la parer : c'est un nouvel hommage qu'il croit lui rendre; c'est un nouvel intérêt qu'il donne au plaisir de la contempler. Il lui semble que rien de beau n'est à sa place quand il n'orne pas la suprême beauté. C'est un spectacle à-la-

fois touchant et risible, de voir *Emile* empressé d'apprendre à *Sophie* tout ce qu'il sait, sans consulter si ce qu'il lui veut apprendre est de son goût ou lui convient. Il lui parle de tout, il lui explique tout avec un empressement puéril; il croit qu'il n'a qu'à dire, et qu'à l'instant elle l'entendra : il se figure d'avance le plaisir qu'il aura de raisonner, de philosopher avec elle; il regarde comme inutile tout l'acquis qu'il ne peut point étaler à ses yeux : il rougit presque de savoir quelque chose qu'elle ne sait pas.

Le voilà donc lui donnant leçon de philosophie, de physique, de mathématique, d'histoire, de tout en un mot. *Sophie* se prête avec plaisir à son zèle et tâche d'en profiter. Quand il peut obtenir de donner ses leçons à genoux devant elle, qu'*Emile* est content! il croit voir les cieux ouverts. Cependant cette situation, plus gênante pour l'écolière que pour le maître, n'est pas la plus favorable à l'instruction. L'on ne sait pas trop alors que faire de ses yeux pour éviter ceux qui les poursuivent, et quand ils se rencontrent la leçon n'en va pas mieux.

L'art de penser n'est pas étranger aux femmes, mais elles ne doivent faire qu'ef-

fleurer les sciences de raisonnement. *Sophie* conçoit tout, et ne retient pas grand chose. Ses plus grands progrès sont dans la morale et les choses de goût; pour la physique, elle n'en retient que quelque idée des lois générales et du système du monde. Quelquefois dans leurs promenades en contemplant les merveilles de la nature, leurs cœurs innocens et purs osent s'élever jusqu'à son auteur : ils ne craignent pas sa présence, ils s'épanchent conjointement devant lui.

Quoi ! deux amans dans la fleur de l'âge emploient leur tête-à-tête à parler de religion ! Ils passent leur temps à dire leur catéchisme ! Que sert d'avilir ce qui est sublime ? Oui, sans doute, ils le disent dans l'illusion qui les charme ; ils se voient parfaits, ils s'aiment, ils s'entretiennent avec enthousiasme de ce qui donne un prix à la vertu. Les sacrifices qu'ils lui font la leur rendent chère. Dans des transports qu'il faut vaincre, ils versent quelquefois ensemble des larmes plus pures que la rosée du ciel, et ces douces larmes font l'enchantement de leur vie : ils sont dans le plus charmant délire qu'aient jamais éprouvé des ames humaines. Les privations même ajoutent à leur bonheur et les honorent à leurs

propres yeux de leurs sacrifices. Hommes sensuels, corps sans ames, ils connaîtront un jour vos plaisirs, et regretteront toute leur vie l'heureux temps où ils se les sont refusés.

Malgré cette bonne intelligence, il ne laisse pas d'y avoir quelquefois des dissentions, même des querelles; la maîtresse n'est pas sans caprice, ni l'amant sans emportement; mais ces petits orages passent rapidement et ne font que raffermir l'union; l'expérience même apprend à *Emile* à ne les plus tant craindre; les raccommodemens lui sont toujours plus avantageux que les brouilleries ne lui sont nuisibles. Le fruit de la première lui en fait espérer autant des autres; il s'est trompé: mais enfin, s'il n'en rapporte pas toujours un profit aussi sensible, il y gagne toujours de voir confirmer par *Sophie* l'intérêt sincère qu'elle prend à son cœur. On veut savoir quel est donc ce profit. J'y consens d'autant plus volontiers que cet exemple me donnera lieu d'exposer une maxime très-utile, et d'en combattre une très-funeste.

Emile aime; il n'est donc pas téméraire; et l'on conçoit encore mieux que l'impérieuse *Sophie* n'est pas fille à lui passer des familia-

rités. Comme la sagesse a son terme en toute chose, on la taxerait bien plutôt de trop de dureté que de trop d'indulgence, et son père lui-même craint quelquefois que son extrême fierté ne dégénère en hauteur. Dans les tête-à-tête les plus secrets, *Emile* n'oserait solliciter la moindre faveur, pas même y paraître aspirer; et quand elle veut bien passer son bras sous le sien à la promenade, grâce qu'elle ne laisse pas changer en droit, à peine ose-t-il, quelquefois, en soupirant, presser ce bras contre sa poitrine. Cependant, après une longue contrainte, il se hasarde à baiser furtivement sa robe, et plusieurs fois il est assez heureux pour qu'elle veuille bien ne s'en pas apercevoir. Un jour qu'il veut prendre un peu plus ouvertement la même liberté, elle s'avise de le trouver très-mauvais. Il s'obstine, elle s'irrite, le dépit lui dicte quelques mots piquans; *Emile* ne les endure pas sans réplique : le reste du jour se passe en bouderie, et l'on se sépare très-mécontens.

Sophie est mal à son aise. Sa mère est sa confidente; comment lui cacherait-elle son chagrin ? C'est sa première brouillerie; et une brouillerie d'une heure est une si grande affaire ! Elle se repent de sa faute; sa mère

lui permet de la réparer, son père le lui ordonne.

Le lendemain, *Emile* inquiet revient plutôt qu'à l'ordinaire. *Sophie* est à la toilette de sa mère; le père est aussi dans la même chambre: *Emile* entre avec respect, mais d'un air triste. A peine le père et la mère l'ont-ils salué que *Sophie* se retourne, et lui présentant la main, lui demande, d'un ton caressant, comment il se porte. Il est clair que cette jolie main ne s'avance ainsi que pour être baisée: il la reçoit, et ne la baise pas. *Sophie*, un peu honteuse, la retire d'aussi bonne grâce qu'il lui est possible. *Emile*, qui n'est pas fait aux manières des femmes, et qui ne sait à quoi le caprice est bon, ne l'oublie pas aisément, et ne s'apaise pas si vîte. Le père de *Sophie*, la voyant embarrassée, achève de la déconcerter par des railleries. La pauvre fille confuse, humiliée, ne sait plus ce qu'elle fait, et donnerait tout au monde pour oser pleurer. Plus elle se contraint, plus son cœur se gonfle; une larme s'échappe enfin malgré qu'elle en ait. *Emile* voit cette larme, se précipite à ses genoux, lui prend la main, la baise plusieurs fois avec saisissement. Ma foi, vous êtes trop bon, dit le père en éclatant de

rire ; j'aurais moins d'indulgence pour toutes ces folles, et je punirais la bouche qui m'aurait offensé. *Emile*, enhardi par ce discours, tourne un œil suppliant vers la mère ; et croyant voir un signe de consentement, s'approche en tremblant du visage de *Sophie*, qui détourne la tête, et, pour sauver la bouche, expose une joue de roses. L'indiscret ne s'en contente pas ; on résiste faiblement. Quel baiser, s'il n'était pas pris sous les yeux d'une mère ! Sévère *Sophie!* prenez garde à vous : on vous demandera souvent votre robe à baiser, à condition que vous la refuserez quelquefois.

Après cette exemplaire punition, le père sort pour quelque affaire, la mère envoie *Sophie* sous quelque prétexte ; puis elle adresse la parole à *Emile*, et lui dit, d'un ton assez sérieux : « Monsieur, je crois qu'un jeune « homme aussi bien né, aussi bien élevé que « vous, qui a des sentimens et des mœurs, « ne voudrait pas payer du déshonneur d'une « famille, l'amitié qu'elle lui témoigne. Je « ne suis ni farouche, ni prude ; je sais ce « qu'il faut passer à la jeunesse folâtre, et ce « que j'ai souffert sous mes yeux, vous le « prouve assez. Consultez votre ami sur vos

« devoirs, il vous dira quelle différence il y « a entre les jeux que la présence d'un père « et d'une mère autorise, et les libertés qu'on « prend loin d'eux en abusant de leur con- « fiance, et tournant en piéges les mêmes « faveurs qui, sous leurs yeux, ne sont qu'in- « nocentes. Il vous dira, Monsieur, que ma « fille n'a eu d'autre tort avec vous que celui « de ne pas voir, dès la première fois, ce « qu'elle ne devait jamais souffrir : il vous « dira que tout ce qu'on prend pour faveur « en devient une, et qu'il est indigne d'un « homme d'honneur d'abuser de la simplicité « d'une jeune fille, pour usurper en secret « les mêmes libertés qu'elle peut souffrir « devant tout le monde. Car on sait ce que « la bienséance peut tolérer en public ; mais « on ignore où s'arrête dans l'ombre du « mystère celui qui se fait seul juge de ses « fantaisies ».

Après cette juste réprimande, bien plus adressée à moi qu'à mon élève, cette sage mère nous quitte, et me laisse dans l'admiration de sa rare prudence, qui compte pour peu qu'on baise devant elle la bouche de sa fille, et qui s'effraie qu'on ose baiser sa robe en particulier. En réfléchissant à la folie de

nos maximes, qui sacrifient toujours à la décence la véritable honnêteté, je comprends pourquoi le langage est d'autant plus chaste que les cœurs sont plus corrompus, et pourquoi les procédés sont d'autant plus exacts que ceux qui les ont sont plus malhonnêtes.

En pénétrant, à cette occasion, le cœur d'*Emile* des devoirs que j'aurais dû plutôt lui dicter, il me vient une réflexion nouvelle, qui fait peut-être le plus d'honneur à *Sophie*, et que je me garde pourtant bien de communiquer à son amant. C'est qu'il est clair que cette prétendue fierté qu'on lui reproche n'est qu'une précaution très-sage pour se garantir d'elle-même. Ayant le malheur de se sentir un tempérament combustible, elle redoute la première étincelle, et l'éloigne de tout son pouvoir. Ce n'est point par fierté qu'elle est sévère, c'est par humilité. Elle prend sur *Emile* l'empire qu'elle craint de n'avoir pas sur *Sophie;* elle se sert de l'un pour combattre l'autre. Si elle était plus confiante, elle serait bien moins fière. Otez ce seul point, quelle fille au monde est plus facile, est plus douce? qui est-ce qui supporte plus patiemment une offense? qui est-ce qui craint plus d'en faire à autrui? qui est-ce qui a moins de

prétentions en tout genre, hors la vertu ? Encore n'est-ce pas de sa vertu qu'elle est fière, elle ne l'est que pour la conserver ; et quand elle peut se livrer sans risque au penchant de son cœur, elle caresse jusqu'à son amant. Mais sa discrète mère ne fait pas tous ces détails à son père même : les hommes ne doivent pas tout savoir.

Loin même qu'elle semble s'énorgueillir de sa conquête, *Sophie* en est devenue encore plus affable, et moins exigeante avec tout le monde, hors peut-être le seul qui produit ce changement. Le sentiment de l'indépendance n'enfle plus son noble cœur. Elle triomphe avec modestie d'une victoire qui lui coûte sa liberté. Elle a le maintien moins libre et le parler plus timide, depuis qu'elle n'entend plus le mot d'amant sans rougir. Mais le contentement perce à travers son embarras, et cette honte elle-même n'est pas un sentiment fâcheux. C'est sur-tout avec les jeunes survenans que la différence de sa conduite est le plus sensible. Depuis qu'elle ne les craint plus, l'extrême réserve qu'elle avait avec eux s'est beaucoup relâchée. Décidée dans son choix, elle se montre sans scrupule gracieuse aux indifférens ; moins difficile sur

leur mérite depuis qu'elle n'y prend plus d'intérêt, elle les trouve toujours assez aimables pour des gens qui ne lui seront jamais rien.

Si le véritable amour pouvait user de coquetterie, j'en croirais même voir quelques traces dans la manière dont *Sophie* se comporte avec eux en présence de son amant. On dirait que, non contente de l'ardente passion dont elle l'embrase par un mélange exquis de réserve et de caresse, elle n'est pas fâchée encore d'irriter cette même passion par un peu d'inquiétude. On dirait qu'égayant à dessein ses jeunes hôtes, elle destine au tourment d'*Emile* les grâces d'un enjouement qu'elle n'ose avoir avec lui : mais *Sophie* est trop attentive, trop bonne, trop judicieuse pour le tourmenter en effet. Pour tempérer ce dangereux stimulant, l'amour et l'honnêteté lui tiennent lieu de prudence : elle sait l'alarmer et le rassurer précisément quand il faut ; et si quelquefois elle l'inquiète, elle ne l'attriste jamais. Pardonnons le souci qu'elle donne à ce qu'elle aime, à la peur qu'elle a qu'il ne soit jamais assez enlacé.

Mais quel effet ce petit manége fera-t-il sur *Emile* ? Sera-t-il jaloux, ne le sera-t-il

pas ? C'est ce qu'il faut examiner ; car de telles digressions entrent aussi dans l'objet de mon livre, et m'éloignent peu de mon sujet.

J'ai fait voir précédemment comment, dans les choses qui ne tiennent qu'à l'opinion, cette passion s'introduit dans le cœur de l'homme. Mais en amour c'est autre chose ; la jalousie paraît alors tenir de si près à la nature, qu'on a bien de la peine à croire qu'elle n'en vienne pas, et l'exemple même des animaux, dont plusieurs sont jaloux jusqu'à la fureur, semble établir le sentiment opposé sans replique. Est-ce l'opinion des hommes qui apprend aux coqs à se mettre en pièces, aux taureaux à se battre jusqu'à la mort ?

L'aversion contre tout ce qui trouble et combat nos plaisirs est un mouvement naturel, cela est incontestable. Jusqu'à certain point le désir de posséder exclusivement ce qui nous plaît est encore dans le même cas, mais quand ce désir devenu passion se transforme en fureur ou en une fantaisie ombrageuse et chagrine, appelée jalousie, alors c'est autre chose ; cette passion peut être naturelle ou ne l'être pas, il faut distinguer.

L'exemple tiré des animaux a été ci-devant examiné dans le discours sur l'inégalité ; et maintenant que j'y réfléchis de nouveau, cet examen me paraît assez solide pour oser y renvoyer les lecteurs. J'ajouterai seulement aux distinctions que j'ai faites dans cet écrit, que la jalousie qui vient de la nature tient beaucoup à la puissance du sexe, et que quand cette puissance est ou paraît être illimitée, cette jalousie est à son comble : car le mâle alors mesurant ses droits sur ses besoins, ne peut jamais voir un autre mâle que comme un importun concurrent. Dans ces mêmes espèces les femelles obéissant toujours au premier venu, n'appartiennent aux mâles que par droit de conquête, et causent entr'eux des combats éternels.

Au contraire, dans les espèces où un s'unit avec une, où l'accouplement produit une sorte de lien moral, une sorte de mariage, la femelle appartenant par son choix au mâle qu'elle s'est donné, se refuse communément à tout autre, et le mâle ayant pour garant de sa fidélité cette affection de préférence s'inquiète aussi moins de la vue des autres mâles, et vit plus paisiblement avec eux. Dans ces espèces le mâle partage le soin des petits, et

par une de ces lois de la nature qu'on n'observe point sans attendrissement, il semble que la femelle rende au père l'attachement qu'il a pour ses enfans.

Or, à considérer l'espèce humaine dans sa simplicité primitive, il est aisé de voir par la puissance bornée du mâle, et par la tempérance de ses désirs, qu'il est destiné par la nature à se contenter d'une seule femelle; ce qui se confirme par l'égalité numérique des individus des deux sexes, au moins dans nos climats; égalité qui n'a pas lieu, à beaucoup près, dans les espèces où la plus grande force des mâles réunit plusieurs femelles à un seul. Et, bien que l'homme ne couve pas comme le pigeon, et que, n'ayant pas non plus des mamelles pour allaiter, il soit à cet égard dans la classe des quadrupèdes; les enfans sont si long-temps rampans et faibles, que la mère et eux se passeraient difficilement de l'attachement du père, et des soins qui en sont l'effet.

Toutes ces observations concourent donc à prouver que la fureur jalouse des mâles, dans quelques espèces d'animaux, ne conclut point du tout pour l'homme; et l'exception même des climats méridionaux, où la poly-

gamie est établie, ne fait que mieux confirmer le principe, puisque c'est de la pluralité des femmes que vient la tyrannique précaution des maris, et que le sentiment de sa propre faiblesse porte l'homme à recourir à la contrainte, pour éluder les lois de la nature.

Parmi nous, où ces mêmes lois, en cela moins éludées, le sont dans un sens contraire et plus odieux, la jalousie a son motif dans les passions sociales, plus que dans l'instinct primitif. Dans la plupart des liaisons de galanterie, l'amant hait bien plus ses rivaux qu'il n'aime sa maîtresse; s'il craint de n'être pas seul écouté, c'est l'effet de cet amour-propre dont j'ai montré l'origine, et la vanité pâtit en lui bien plus que l'amour. D'ailleurs nos mal-adroites institutions ont rendu les femmes si dissimulées (1), et ont si fort allumé leurs appétits, qu'on peut à peine

(1) L'espèce de dissimulation que j'entends ici est opposée à celle qui leur convient et qu'elles tiennent de la nature; l'une consiste a déguiser les sentimens qu'elles ont, et l'autre à feindre ceux qu'elles n'ont pas. Toutes les femmes du monde passent leur vie à faire trophée de leur prétendue sensibilité, et n'aiment jamais rien qu'elles-mêmes.

compter sur leur attachement le mieux prouvé, et qu'elles ne peuvent plus marquer de préférences qui rassurent sur la crainte des concurrens.

Pour l'amour véritable, c'est autre chose. J'ai fait voir, dans l'écrit déjà cité, que ce sentiment n'est pas aussi naturel que l'on pense; et il y a bien de la différence entre la douce habitude qui affectionne l'homme à sa compagne, et cette ardeur effrénée qui l'enivre des chimériques attraits d'un objet qu'il ne voit plus tel qu'il est. Cette passion, qui ne respire qu'exclusions et préférences, ne diffère en ceci de la vanité, qu'en ce que la vanité exigeant tout et n'accordant rien, est toujours inique; au-lieu que l'amour donnant autant qu'il exige, est par lui-même un sentiment rempli d'équité. D'ailleurs plus il est exigeant, plus il est crédule : la même illusion qui le cause le rend facile à persuader. Si l'amour est inquiet, l'estime est confiante; et jamais l'amour sans l'estime n'exista dans un cœur honnête, parce que nul n'aime, dans ce qu'il aime, que les qualités dont il fait cas.

Tout ceci bien éclairci, l'on peut dire, à coup sûr, de quelle sorte de jalousie *Emile*

sera capable ; car puisqu'à peine cette passion a-t-elle un germe dans le cœur humain, sa forme est déterminée uniquement par l'éducation. *Emile* amoureux et jaloux ne sera point colère, ombrageux, méfiant, mais délicat, sensible et craintif : il sera plus alarmé qu'irrité ; il s'attachera bien plus à gagner sa maîtresse, qu'à menacer son rival ; il l'écartera, s'il peut, comme un obstacle, sans le haïr comme un ennemi ; s'il le hait, ce ne sera pas pour l'audace de lui disputer un cœur auquel il prétend, mais pour le danger réel qu'il lui fait courir de le perdre ; son injuste orgueil ne s'offensera point sottement qu'on ose entrer en concurrence avec lui ; comprenant que le droit de préférence est uniquement fondé sur le mérite, et que l'honneur est dans le succès, il redoublera de soins pour se rendre aimable, et probablement il réussira. La généreuse *Sophie*, en irritant son amour par quelques alarmes, saura bien les régler, l'en dédommager ; et ces concurrens qui n'étaient soufferts que pour le mettre à l'épreuve, ne tarderont pas d'être écartés.

Mais où me sens-je insensiblement entraîné ? O *Emile !* qu'es-tu devenu ? puis-je recon-

naître en toi mon élève? combien je te vois déchu! Où est ce jeune homme formé si durement, qui bravait les rigueurs des saisons, qui livrait son corps aux plus rudes travaux, et son ame aux seules lois de la sagesse; inaccessible aux préjugés, aux passions; qui n'aimait que la vérité, qui ne cédait qu'à la raison, et ne tenait à rien de ce qui n'était pas lui? Maintenant amolli dans une vie oisive, il se laisse gouverner par des femmes; leurs amusemens sont ses occupations, leurs volontés sont ses lois; une jeune fille est l'arbitre de sa destinée; il rampe et fléchit devant elle: le grave *Emile* est le jouet d'un enfant!

Tel est le changement des scènes de la vie; chaque âge a ses ressorts qui le font mouvoir; mais l'homme est toujours le même. A dix ans, il est mené par des gâteaux; à vingt par une maîtresse; à trente par les plaisirs; à quarante par l'ambition; à cinquante par l'avarice: quand ne court-il qu'après la sagesse? Heureux celui qu'on y conduit malgré lui! Qu'importe de quel guide on se serve, pourvu qu'il le mène au but? Les héros, les sages eux-mêmes ont payé ce tribut à la faiblesse humaine;

et tel dont les doigts ont cassé des fuseaux, n'en fut pas pour cela moins grand homme.

Voulez-vous étendre sur la vie entière l'effet d'une heureuse éducation ? prolongez durant la jeunesse les bonnes habitudes de l'enfance ; et quand votre élève est ce qu'il doit être, faites qu'il soit le même dans tous les temps. Voilà la dernière perfection qui vous reste à donner à votre ouvrage. C'est pour cela sur-tout qu'il importe de laisser un gouverneur aux jeunes hommes ; car d'ailleurs il est peu à craindre qu'ils ne sachent pas faire l'amour sans lui. Ce qui trompe les instituteurs, et sur-tout les pères, c'est qu'ils croient qu'une manière de vivre en exclut une autre, et qu'aussi-tôt qu'on est grand, on doit renoncer à tout ce qu'on fesait étant petit. Si cela était, à quoi servirait de soigner l'enfance, puisque le bon ou le mauvais usage qu'on en ferait s'évanouirait avec elle, et qu'en prenant des manières de vivre absolument différentes, on prendrait nécessairement d'autres façons de penser ?

Comme il n'y a que de grandes maladies qui fassent solution de continuité dans la mémoire, il n'y a guère que de grandes passions qui la fassent dans les mœurs. Bien que

nos goûts et nos inclinations changent, ce changement, quelquefois assez brusque, est adouci par les habitudes. Dans la succession de nos penchans, comme dans une bonne dégradation de couleurs, l'habile artiste doit rendre les passages imperceptibles, confondre et mêler les teintes, et pour qu'aucune ne tranche, en étendre plusieurs sur tout son travail. Cette règle est confirmée par l'expérience : les gens immodérés changent tous les jours d'affections, de goûts, de sentimens, et n'ont pour toute constance que l'habitude du changement; mais l'homme réglé revient toujours à ses anciennes pratiques, et ne perd pas même dans sa vieillesse le goût des plaisirs qu'il aimait enfant.

Si vous faites qu'en passant dans un nouvel âge, les jeunes gens ne prennent point en mépris celui qui l'a précédé ; qu'en contractant de nouvelles habitudes, ils n'abandonnent point les anciennes, et qu'ils aiment toujours à faire ce qui est bien, sans égard au temps où ils ont commencé ; alors seulement vous aurez sauvé votre ouvrage, et vous serez sûrs d'eux jusqu'à la fin de leurs jours : car la révolution la plus à craindre est celle de l'âge sur lequel vous veillez main-

tenant. Comme on le regrette toujours, on perd difficilement dans la suite les goûts qu'on y a conservés : au-lieu que quand ils sont interrompus, on ne les reprend de la vie.

La plupart des habitudes que vous croyez faire contracter aux enfans et aux jeunes gens ne sont point de véritables habitudes, parce qu'ils ne les ont prises que par force, et que les suivant malgré eux, ils n'attendent que l'occasion de s'en délivrer. On ne prend point le goût d'être en prison, à force d'y demeurer : l'habitude alors, loin de diminuer l'aversion, l'augmente. Il n'en est pas ainsi d'*Emile*, qui n'ayant rien fait dans son enfance que volontairement et avec plaisir, ne fait, en continuant d'agir de même étant homme, qu'ajouter l'empire de l'habitude aux douceurs de la liberté. La vie active, le travail des bras, l'exercice, le mouvement lui sont tellement devenus nécessaires qu'il n'y pourrait renoncer sans souffrir. Le réduire tout-à-coup à une vie molle et sédentaire serait l'emprisonner, l'enchaîner, le tenir dans un état violent et contraint ; je ne doute pas que son humeur et sa santé n'en fussent également altérées. A peine peut-il

respirer à son aise dans une chambre bien fermée ; il lui faut le grand air, le mouvement, la fatigue. Aux genoux mêmes de *Sophie*, il ne peut s'empêcher de regarder quelquefois la campagne du coin de l'œil, et de désirer de la parcourir avec elle. Il reste pourtant quand il faut rester ; mais il est inquiet, agité ; il semble se débattre ; il reste, parce qu'il est dans les fers. Voilà donc, allez-vous dire, des besoins auxquels je l'ai soumis, des assujettissemens que je lui ai donnés : et tout cela est vrai ; je l'ai assujetti à l'état d'homme.

Emile aime *Sophie* ; mais quels sont les premiers charmes qui l'ont attaché ? la sensibilité, la vertu, l'amour des choses honnêtes. En aimant cet amour dans sa maîtresse, l'aurait-il perdu pour lui-même ? A quel prix à son tour *Sophie* s'est-elle mise ? à celui de tous les sentimens qui sont naturels au cœur de son amant. L'estime des vrais biens, la frugalité, la simplicité, le généreux désintéressement, le mépris du faste et des richesses. *Emile* avait ces vertus avant que l'amour les lui eût imposées. En quoi donc *Emile* est-il véritablement changé ? il a de nouvelles raisons d'être lui-même ; c'est le seul

seul point où il soit différent de ce qu'il était.

Je n'imagine pas qu'en lisant ce livre avec quelque attention, personne puisse croire que toutes les circonstances de la situation où il se trouve se soient ainsi rassemblées autour de lui par hasard. Est-ce par hasard que les villes fournissant tant de filles aimables, celle qui lui plaît ne se trouve qu'au fond d'une retraite éloignée ? Est-ce par hasard qu'il la rencontre ? est-ce par hasard qu'ils se conviennent ? est-ce par hasard qu'ils ne peuvent loger dans le même lieu ? est-ce par hasard qu'il ne trouve un asile que si loin d'elle ? est-ce par hasard qu'il la voit si rarement, et qu'il est forcé d'acheter par tant de fatigues le plaisir de la voir quelquefois ? Il s'efféminе, dites-vous. Il s'endurcit, au contraire ; il faut qu'il soit aussi robuste que je l'ai fait, pour résister aux fatigues que *Sophie* lui fait supporter.

Il loge à deux grandes lieues d'elle. Cette distance est le soufflet de la forge ; c'est par elle que je trempe les traits de l'amour. S'ils logeaient porte à porte, ou qu'il pût l'aller voir mollement assis dans un bon carrosse, il l'aimerait à son aise, il l'aimerait en pa-

risien. *Léandre* eût-il voulu mourir pour *Héro*, si la mer ne l'eût séparé d'elle ? Lecteur épargnez-moi des paroles ; si vous êtes fait pour m'entendre, vous suivrez assez mes règles dans mes détails.

Les premières fois que nous sommes allés voir *Sophie*, nous avons pris des chevaux pour aller plus vîte. Nous trouvons cet expédient commode, et à la cinquième fois nous continuons de prendre des chevaux. Nous étions attendus ; à plus d'une demi-lieue de la maison, nous apercevons du monde sur le chemin. *Emile* observe, le cœur lui bat, il approche, il reconnaît *Sophie*, il se précipite à bas de son cheval, il part, il vole, il est aux pieds de l'aimable famille. *Emile* aime les beaux chevaux ; le sien est vif, il se sent libre, il s'échappe à travers les champs : je le suis, je l'atteins avec peine, je le ramène. Malheureusement *Sophie* a peur des chevaux, je n'ose approcher d'elle. *Emile* ne voit rien ; mais *Sophie* l'avertit à l'oreille de la peine qu'il a laissé prendre à son ami. *Emile* accourt tout honteux, prend les chevaux, reste en arrière ; il est juste que chacun ait son tour. Il part le premier pour se débarrasser de nos montures.

En laissant ainsi *Sophie* derrière lui, il ne trouve plus le cheval une voiture aussi commode. Il revient essoufflé, et nous rencontre à moitié chemin.

Au voyage suivant *Emile* ne veut plus de chevaux. Pourquoi ? lui dis-je ; nous n'avons qu'à prendre un laquais pour en avoir soin. Ah ! dit-il, surchargerons-nous ainsi la respectable famille ? vous voyez bien qu'elle veut tout nourrir, hommes et chevaux. Il est vrai, reprends-je, qu'ils ont la noble hospitalité de l'indigence. Les riches, avares dans leur faste, ne logent que leurs amis : mais les pauvres logent aussi les chevaux de leurs amis. Allons à pied, dit-il ; n'en avez-vous pas le courage, vous qui partagez de si bon cœur les fatigants plaisirs de votre enfant ? Très-volontiers, reprends-je à l'instant ; aussi bien l'amour, à ce qui me semble, ne veut pas être fait avec tant de bruit.

En approchant, nous trouvons la mère et la fille plus loin encore que la première fois. Nous sommes venus comme un trait. *Emile* est tout en nage : une main chérie daigne lui passer un mouchoir sur les joues. Il y aurait bien des chevaux au monde, avant

que nous fussions désormais tentés de nous en servir.

Cependant il est assez cruel de ne pouvoir jamais passer la soirée ensemble. L'été s'avance, les jours commencent à diminuer. Quoi que nous puissions dire, on ne nous permet jamais de nous en retourner de nuit, et quand nous ne venons pas dès le matin, il faut presque repartir aussi-tôt qu'on est arrivé. A force de nous plaindre et de s'inquiéter de nous, la mère pense enfin qu'à la vérité l'on ne peut nous loger décemment dans la maison, mais qu'on peut nous trouver un gîte au village pour y coucher quelquefois. A ces mots *Emile* frappe des mains, tressaillit de joie ; et *Sophie*, sans y songer, baise un peu plus souvent sa mère le jour qu'elle a trouvé cet expédient.

Peu à peu la douceur de l'amitié, la familiarité de l'innocence s'établissent et s'affermissent entre nous. Les jours prescrits par *Sophie* ou par sa mère, je viens ordinairement avec mon ami ; quelquefois aussi je le laisse aller seul. La confiance élève l'ame, et l'on ne doit plus traiter un homme en enfant ; et qu'aurais-je avancé jusque-là, si mon élève ne méritait pas mon estime ?

Il m'arrive aussi d'aller sans lui : alors il est triste et ne murmure point ; que serviraient ses murmures ? et puis, il sait bien que je ne vais pas unire à ses intérêts. Au reste, que nous allions ensemble ou séparément, on conçoit qu'aucun temps ne nous arrête, tout fiers d'arriver dans un état à pouvoir être plaints. Malheureusement *Sophie* nous interdit cet honneur, et défend qu'on vienne par le mauvais temps. C'est la seule fois que je la trouve rebelle aux règles que je lui dicte en secret.

Un jour qu'il est allé seul, et que je ne l'attends que le lendemain, je le vois arriver le soir même, et je lui dis en l'embrassant : Quoi ! cher *Emile*, tu reviens à ton ami ! Mais au-lieu de répondre à mes caresses, il me dit avec un peu d'humeur : Ne croyez pas que je revienne si-tôt de mon gré, je viens malgré moi. Elle a voulu que je vinsse ; je viens pour elle et non pas pour vous. Touché de cette naïveté, je l'embrasse de rechef, en lui disant : Ame franche, ami sincère, ne me dérobe pas ce qui m'appartient. Si tu viens pour elle, c'est pour moi que tu le dis ; ton retour est son ouvrage ; mais ta franchise est le mien. Garde à jamais

cette noble candeur des belles ames. On peut laisser penser aux indifférens ce qu'ils veulent ; mais c'est un crime de souffrir qu'un ami nous fasse un mérite de ce que nous n'avons pas fait pour lui.

Je me garde bien d'avilir à ses yeux le prix de cet aveu, en y trouvant plus d'amour que de générosité, en lui disant qu'il veut moins s'ôter le mérite de ce retour, que le donner à *Sophie*. Mais voici comment il me dévoile le fond de son cœur, sans y songer : s'il est venu à son aise à petits pas et rêvant à ses amours, *Emile* n'est que l'amant de *Sophie* ; s'il arrive à grands pas, échauffé, quoiqu'un peu grondeur, *Emile* est l'ami de son Mentor.

On voit par ces arrangemens que mon jeune homme est bien éloigné de passer sa vie auprès de *Sophie*, et de la voir autant qu'il voudrait. Un voyage ou deux par semaine bornent les permissions qu'il reçoit ; et ses visites, souvent d'une seule demi-journée s'étendent rarement au lendemain. Il emploie bien plus de temps à espérer de la voir ou à se féliciter de l'avoir vue, qu'à la voir en effet. Dans celui même qu'il donne à ses voyages, il passe moins auprès d'elle

qu'à s'en approcher ou s'en éloigner. Ses plaisirs vrais, purs, délicieux, mais moins réels qu'imaginaires, irritent son amour sans efféminer son cœur.

Les jours qu'il ne la voit point il n'est pas oisif et sédentaire. Ces jours-là, c'est *Emile* encore ; il n'est point du tout transformé. Le plus souvent il court les campagnes des environs, il suit son histoire naturelle, il observe, il examine les terres, leurs productions, leur culture ; il compare les travaux qu'il voit à ceux qu'il connaît ; il cherche les raisons des différences ; quand il juge d'autres méthodes préférables à celles du lieu, il les donne aux cultivateurs ; s'il propose une meilleure forme de charrue, il en fait faire sur ses dessins ; s'il trouve une carrière de marne, il leur en apprend l'usage inconnu dans le pays ; souvent il met lui-même la main à l'œuvre ; ils sont tous étonnés de lui voir manier leurs outils plus aisément qu'ils ne font eux-mêmes, tracer des sillons plus profonds et plus droits que les leurs, semer avec plus d'égalité, diriger des ados avec plus d'intelligence. Ils ne se moquent pas de lui comme d'un beau diseur d'agriculture ; ils voient qu'il la sait en effet. En

un mot, il étend son zèle et ses soins à tout ce qui est d'utilité première et générale ; même il ne s'y borne pas. Il visite les maisons des paysans, s'informe de leur état, de leurs familles, du nombre de leurs enfans, de la quantité de leurs terres, de la nature du produit, de leurs débouchés, de leurs facultés, de leurs charges, de leurs dettes, etc. Il donne peu d'argent, sachant que pour l'ordinaire il est mal employé ; mais il en dirige l'emploi lui-même, et le leur rend utile malgré qu'ils en aient. Il leur fournit des ouvriers, et souvent leur paye leurs propres journées pour les travaux dont ils ont besoin. A l'un il fait relever ou couvrir sa chaumière à demi tombée, à l'autre il fait défricher sa terre abandonnée faute de moyens, à l'autre il fournit une vache, un cheval, du bétail de toute espèce à la place de celui qu'il a perdu : deux voisins sont près d'entrer en procès, il les gagne, il les accommode ; un paysan tombe malade, il le fait soigner ; il le soigne lui-même (2) ; un autre est vexé par un

(2) Soigner un paysan malade, ce n'est pas le purger, lui donner des drogues, lui envoyer un chirurgien. Ce n'est pas de tout cela qu'ont

voisin puissant, il le protège et le recommande ; de pauvres jeunes gens se recherchent, il aide à les marier ; une bonne femme a perdu son enfant chéri, il va la voir, il la console ; il ne sort point aussi-tôt qu'il est entré ; il ne dédaigne point les indigens, il n'est point pressé de quitter les malheureux ; il prend souvent son repas chez les paysans qu'il assiste ; il l'accepte aussi chez ceux qui n'ont pas besoin de lui ; en devenant le bienfaiteur des uns et l'ami des autres, il ne cesse point d'être leur égal. Enfin, il fait toujours de sa personne autant de bien que de son argent.

Quelquefois il dirige ses tournées du côté de l'heureux séjour : il pourrait espérer de voir *Sophie* à la dérobée, de la voir à la promenade sans en être vu. Mais *Emile* est toujours sans détour dans sa conduite, il ne

besoin ces pauvres gens dans leurs maladies ; c'est de nourriture meilleure et plus abondante. Jeûnez, vous autres, quand vous avez la fièvre ; mais quand vos paysans l'ont, donnez-leur de la viande et du vin : presque toutes leurs maladies viennent de misère et d'épuisement : leur meilleure tisanne est dans votre cave ; leur seul apothicaire doit être votre boucher.

sait et ne veut rien éluder. Il a cette aimable délicatesse qui flatte et nourrit l'amour-propre du bon témoignage de soi. Il garde à la rigueur son ban, et n'approche jamais assez pour tenir du hasard ce qu'il ne veut devoir qu'à *Sophie*. En revanche il erre avec plaisir dans les environs, recherchant les traces des pas de sa maîtresse, s'attendrissant sur les peines qu'elle a prises et sur les courses qu'elle a bien voulu faire par complaisance pour lui. La veille des jours qu'il doit la voir, il ira dans quelque ferme voisine ordonner une collation pour le lendemain. La promenade se dirige de ce côté sans qu'il y paraisse; on entre comme par hasard, on trouve des fruits, des gâteaux, de la crême. La friande *Sophie* n'est pas insensible à ces attentions, et fait volontiers honneur à notre prévoyance; car j'ai toujours ma part au compliment, n'en eussé-je aucune au soin qui l'attire; c'est un détour de petite fille pour être moins embarrassée en remerciant. Le père et moi mangeons des gâteaux et buvons du vin: mais *Emile* est de l'écot des femmes, toujours au guet pour voler quelque assiette de crême où la cuiller de *Sophie* ait trempé.

A propos de gâteaux, je parle à *Emile* de

ses anciennes courses. On veut savoir ce que c'est que ces courses : je l'explique, on en rit ; on lui demande s'il sait courir encore ? mieux que jamais, répond-il ; je serais bien fâché de l'avoir oublié. Quelqu'un de la compagnie aurait grande envie de le voir courir, et n'ose le dire ; quelqu'autre se charge de la proposition ; il accepte : on fait rassembler deux ou trois jeunes gens des environs ; on décerne un prix, et pour mieux imiter les anciens jeux, on met un gâteau sur le but ; chacun se tient prêt ; le papa donne le signal en frappant des mains. L'agile *Émile* fend l'air, et se trouve au bout de la carrière qu'à peine mes trois lourdauds sont partis. *Émile* reçoit le prix des mains de *Sophie*, et non moins généreux qu'*Enée*, fait des présens à tous les vaincus.

Au milieu de l'éclat du triomphe, *Sophie* ose défier le vainqueur, et se vante de courir aussi-bien que lui. Il ne refuse point d'entrer en lice avec elle ; et, tandis qu'elle s'apprête à l'entrée de la carrière, qu'elle retrousse sa robe des deux côtés, et que, plus curieuse d'étaler une jambe fine aux yeux d'*Émile* que de le vaincre à ce combat, elle regarde si ses jupes sont assez courtes, il dit un mot à l'oreille de la mère ; elle sourit et fait un

signe d'approbation. Il vient alors se placer à côté de sa concurrente, et le signal n'est pas plutôt donné qu'on la voit partir et voler comme un oiseau.

Les femmes ne sont pas faites pour courir; quand elles fuient, c'est pour être atteintes. La course n'est pas la seule chose qu'elles fassent mal-adroitement, mais c'est la seule qu'elles fassent de mauvaise grâce : leurs coudes en arrière et collés contre leur corps leur donnent une attitude risible, et les hauts talons sur lesquels elles sont juchées, les font paraître autant de sauterelles qui voudraient courir sans sauter.

Emile n'imaginant point que *Sophie* coure mieux qu'une autre femme, ne daigne pas sortir de sa place et la voit partir avec un sourire moqueur. Mais *Sophie* est légère et porte des talons bas; elle n'a pas besoin d'artifice pour paraître avoir le pied petit; elle prend les devans d'une telle rapidité, que, pour atteindre cette nouvelle *Atalante*, il n'a que le temps qu'il lui faut quand il l'aperçoit si loin devant lui. Il part donc à son tour, semblable à l'aigle qui fond sur sa proie; il la poursuit, la talonne, l'atteint enfin toute essoufflée, passe doucement son bras gauche autour

autour d'elle, l'enlève comme une plume, et pressant sur son cœur cette douce charge, il achève ainsi la course, lui fait toucher le but la première ; puis criant, *victoire à Sophie*, met devant elle un genou en terre, et se reconnaît le vaincu.

A ces occupations diverses se joint celle du métier que nous avons appris. Au-moins un jour par semaine, et tous ceux où le mauvais temps ne nous permet pas de tenir la campagne, nous allons *Emile* et moi travailler chez un maître. Nous n'y travaillons pas pour la forme, en gens au-dessus de cet état, mais tout de bon, et en vrais ouvriers. Le père de *Sophie* nous venant voir, nous trouve une fois à l'ouvrage, et ne manque pas de rapporter avec admiration à sa femme et à sa fille ce qu'il a vu. Allez voir, dit-il, ce jeune homme à l'attelier, et vous verrez s'il méprise la condition du pauvre! On peut imaginer si *Sophie* entend ce discours avec plaisir! On en reparle, on voudrait le surprendre à l'ouvrage. On me questionne sans faire semblant de rien, et après s'être assurées d'un de nos jours, la mère et la fille prennent une calèche et viennent à la ville le même jour.

En entrant dans l'atelier, *Sophie* aperçoit à l'autre bout un jeune homme en veste, les cheveux négligemment attachés, et si occupé de ce qu'il fait, qu'il ne la voit point ; elle s'arrête et fait signe à sa mère. *Emile* un ciseau d'une main et le maillet de l'autre achève une mortaise. Puis il scie une planche et en met une pièce sous le valet pour la polir. Ce spectacle ne fait point rire *Sophie*, il la touche, il est respectable. Femme, honore ton chef ; c'est lui qui travaille pour toi, qui te gagne ton pain, qui te nourrit ; voilà l'homme.

Tandis qu'elles sont attentives à l'observer, je les aperçois, je tire *Emile* par la manche ; il se retourne, les voit, jette ses outils et s'élance avec un cri de joie ; après s'être livré à ses premiers transports, il les fait asseoir et reprend son travail. Mais *Sophie* ne peut rester assise ; elle se lève avec vivacité, parcourt l'atelier, examine les outils, touche le poli des planches, ramasse des copeaux par terre, regarde à nos mains, et puis dit qu'elle aime ce métier parce qu'il est propre. La folâtre essaie même d'imiter *Emile*. De sa blanche et débile main elle pousse un rabot sur la planche ; le rabot glisse et ne mord

EXILE.

De sa blanche et débile main elle pousse
un rabot sur la planche.

C. P. Marillier del. M. Ponce sculp.

point. Je crois voir l'amour dans les airs rire et battre des ailes ; je crois l'entendre pousser des cris d'alégresse et dire : *Hercule est vengé.*

Cependant la mère questionne le maître. Monsieur, combien payez-vous ces garçons-là ? Madame, je leur donne à chacun vingt sous par jour et je les nourris ; mais si ce jeune homme voulait il gagnerait bien davantage, car c'est le meilleur ouvrier du pays. Vingt sous par jour, et vous les nourrissez ! dit la mère en nous regardant avec attendrissement. Madame, il est ainsi, reprend le maître. A ces mots elle court à *Emile*, l'embrasse, le presse contre son sein, en versant sur lui des larmes, et sans pouvoir dire autre chose que de répéter plusieurs fois : mon fils ! ô mon fils !

Après avoir passé quelque temps à causer avec nous, mais sans nous détourner : allons-nous-en, dit la mère à la fille ; il se fait tard, il ne faut pas nous faire attendre. Puis s'approchant d'*Emile*, elle lui donne un petti coup sur la joue en lui disant : Hé bien, bon ouvrier, ne voulez-vous pas venir avec nous ? Il lui répond d'un ton fort triste : Je suis engagé, demandez au maître. On demande au

maître s'il veut bien se passer de nous. Il répond qu'il ne peut. J'ai, dit-il, de l'ouvrage qui presse et qu'il faut rendre après-demain. Comptant sur ces messieurs, j'ai refusé des ouvriers qui se sont présentés ; si ceux-ci me manquent, je ne sais plus où en prendre d'autres, et je ne pourrai rendre l'ouvrage au jour promis. La mère ne réplique rien, elle attend qu'*Emile* parle. *Emile* baisse la tête et se tait. Monsieur, lui dit-elle un peu surprise de ce silence, n'avez-vous rien à dire à cela ? *Emile* regarde tendrement la fille et ne répond que ces mots : Vous voyez bien qu'il faut que je reste. Là-dessus les dames partent et nous laissent. *Emile* les accompagne jusqu'à la porte, les suit des yeux autant qu'il peut, soupire, et revient se mettre au travail sans parler.

En chemin, la mère piquée parle à sa fille de la bizarrerie de ce procédé. Quoi ! dit-elle, était-il si difficile de contenter le maître sans être obligé de rester, et ce jeune homme si prodigue, qui verse l'argent sans nécessité, n'en sait-il plus trouver dans les occasions convenables ? O maman ! répond *Sophie*, à Dieu ne plaise qu'*Emile* donne tant de force à l'argent qu'il s'en serve pour rompre

un engagement personnel, pour violer impunément sa parole, et faire violer celle d'autrui! Je sais qu'il dédommagerait aisément l'ouvrier du léger préjudice que lui causerait son absence ; mais cependant il asservirait son âme aux richesses, il s'accoutumerait à les mettre à la place de ses devoirs, et à croire qu'on est dispensé de tout, pourvu qu'on paye. *Emile* a d'autres manières de penser, et j'espère de n'être pas cause qu'il en change. Croyez-vous qu'il ne lui en ait rien coûté de rester? Maman, ne vous y trompez pas ; c'est pour moi qu'il reste ; je l'ai bien vu dans ses yeux.

Ce n'est pas que *Sophie* soit indulgente sur les vrais soins de l'amour ; au contraire, elle est impérieuse, exigeante ; elle aimerait mieux n'être point aimée que de l'être modérément. Elle a le noble orgueil du mérite qui se sent, qui s'estime, et qui veut être honoré comme il s'honore. Elle dédaignerait un cœur qui ne sentirait pas tout le prix du sien, qui ne l'aimerait pas pour ses vertus, autant et plus que pour ses charmes ; un cœur qui ne lui préférerait pas son propre devoir, et qui ne la préférerait pas à toute autre chose. Elle n'a point voulu d'amant qui ne connût de

loi que la sienne : elle veut régner sur un homme qu'elle n'ait point défiguré. C'est ainsi qu'ayant avili les compagnons d'*Ulysse*, *Circé* les dédaigne, et se donne à lui seul qu'elle n'a pu changer.

Mais ce droit inviolable et sacré mis à part, jalouse à l'excès de tous les siens, elle épie avec quel scrupule *Emile* les respecte, avec quelle adresse il les devine, avec quelle vigilance il arrive au moment prescrit : elle ne veut ni qu'il retarde, ni qu'il anticipe ; elle veut qu'il soit exact. Anticiper, c'est se préférer à elle ; retarder, c'est la négliger. Négliger *Sophie !* cela n'arriverait pas deux fois. L'injuste soupçon d'une a failli tout perdre, mais *Sophie* est équitable et sait bien réparer ses torts.

Un soir nous sommes attendus : *Emile* a reçu l'ordre. On vient au-devant de nous ; nous n'arrivons point. Que sont-ils devenus ? quel malheur leur est arrivé ? personne de leur part ! La soirée s'écoule à nous attendre. La pauvre *Sophie* nous croit morts ; elle se désole, elle se tourmente, elle passe la nuit à pleurer. Dès le soir on a expédié un messager pour aller s'informer de nous, et rapporter de nos nouvelles le lendemain matin.

Le messager revient accompagné d'un autre de notre part qui fait nos excuses de bouche et dit que nous nous portons bien. Un moment après nous paraissons nous-mêmes. Alors la scène change ; *Sophie* essuie ses pleurs, ou, si elle en verse, ils sont de rage. Son cœur altier n'a pas gagné à se rassurer sur notre vie : *Emile* vit et s'est fait attendre inutilement.

A notre arrivée elle veut s'enfermer. On veut qu'elle reste ; il faut rester : mais, prenant à l'instant son parti, elle affecte un air tranquille et content qui en imposerait à d'autres. Le père vient au-devant de nous et nous dit : Vous avez tenu vos amis en peine ; il y a ici des gens qui ne vous le pardonneront pas aisément. Qui donc, mon papa, dit *Sophie* avec une manière de sourire le plus gracieux qu'elle puisse affecter. Que vous importe, répond le père, pourvu que ce ne soit pas vous ? *Sophie* ne réplique point et baisse les yeux sur son ouvrage. La mère nous reçoit d'un air froid et composé. *Emile* embarrassé n'ose aborder *Sophie*. Elle lui parle la première, lui demande comment il se porte, l'invite à s'asseoir, et se contrefait si bien que le pauvre jeune homme, qui n'entend

rien encore au langage des passions violentes, est la dupe de ce sang-froid, et presque sur le point d'en être piqué lui-même.

Pour le désabuser je vais prendre la main de *Sophie*, j'y veux porter mes lèvres comme je fais quelquefois : elle la retire brusquement avec un mot de *Monsieur*, si singulièrement prononcé que ce mouvement involontaire la décèle à l'instant aux yeux d'*Emile*.

Sophie elle-même, voyant qu'elle s'est trahie, se contraint moins. Son sang-froid apparent se change en un mépris ironique. Elle répond à tout ce qu'on lui dit par des monosyllabes prononcés d'une voix lente et mal assurée, comme craignant d'y laisser trop percer l'accent de l'indignation. *Emile* demi-mort d'effroi la regarde avec douleur, et tâche de l'engager à jeter les yeux sur les siens, pour y mieux lire ses vrais sentimens. *Sophie*, plus irritée de sa confiance, lui lance un regard qui lui ôte l'envie d'en solliciter un second. *Emile* interdit, tremblant, n'ose plus, très-heureusement pour lui, ni lui parler, ni la regarder : car, n'eût-il pas été coupable, s'il eût pu supporter sa colère, elle ne lui eût jamais pardonné.

Voyant alors que c'est mon tour, et qu'il

est temps de s'expliquer, je reviens à *Sophie*. Je reprends sa main qu'elle ne retire plus, car elle est prête à se trouver mal. Je lui dis avec douceur : Chère *Sophie*, nous sommes malheureux, mais vous êtes raisonnable et juste ; vous ne nous jugerez pas sans nous entendre : écoutez-nous. Elle ne répond rien, et je parle ainsi :

« Nous sommes partis hier à quatre heures; « il nous était prescrit d'arriver à sept, et « nous prenons toujours plus de temps qu'il « ne nous est nécessaire, afin de nous repo- « ser approchant d'ici. Nous avions déjà fait « les trois quarts du chemin quand des la- « mentations douloureuses nous frappent « l'oreille : elles partaient d'une gorge de la « colline à quelque distance de nous. Nous « accourons aux cris, nous trouvons un mal- « heureux paysan qui, revenant de la ville « un peu pris de vin sur son cheval, en « était tombé si lourdement qu'il s'était cassé « la jambe. Nous crions, nous appelons du « secours ; personne ne répond ; nous essayons « de remettre le blessé sur son cheval, nous « n'en pouvons venir à bout : au moindre « mouvement le malheureux souffre des dou- « leurs horribles ; nous prenons le parti d'at-

« tacher le cheval dans le bois à l'écart, puis « fesant un brancard de nos bras, nous y « posons le blessé et le portons le plus dou- « cement qu'il est possible, en suivant ses « indications sur la route qu'il fallait tenir « pour aller chez lui. Le trajet était long, il « fallut nous reposer plusieurs fois. Nous « arrivons enfin rendus de fatigue ; nous trou- « vons avec une surprise amère que nous « connaissions déjà la maison, et que ce mi- « sérable que nous rapportions avec tant de « peine, était le même qui nous avait si cor- « dialement reçus le jour de notre première « arrivée ici. Dans le trouble où nous étions « tous, nous ne nous étions point reconnus « jusqu'à ce moment.

« Il n'avait que deux petits enfans. Prête « à lui en donner un troisième, sa femme « fut si saisie en le voyant arriver, qu'elle « sentit des douleurs aiguës et accoucha peu « d'heures après. Que faire en cet état dans « une chaumière écartée, où l'on ne pouvait « espérer aucun secours ? *Emile* prit le parti « d'aller prendre le cheval que nous avions « laissé dans le bois, de le monter, de courir « à toute bride chercher un chirurgien à la « ville. Il donna le cheval au chirurgien, et

« n'ayant pu trouver assez tôt une garde, il « revint à pied avec un domestique, après « vous avoir expédié un exprès, tandis qu'em- « barrassé, comme vous pouvez croire, entre « un homme ayant une jambe cassée et une « femme en travail, je préparais dans la mai- « son tout ce que je pouvais prévoir être né- « cessaire pour le secours de tous les deux.

« Je ne vous ferai point le détail du reste ; « ce n'est pas de cela qu'il est question. Il « était deux heures après minuit avant que « nous ayions eu ni l'un ni l'autre un mo- « ment de relâche. Enfin nous sommes re- « venus avant le jour dans notre asile ici « proche, où nous avons attendu l'heure de « votre réveil pour vous rendre compte de « notre accident ».

Je me tais sans rien ajouter. Mais avant que personne parle, *Emile* s'approche de sa maîtresse, élève la voix, et lui dit avec plus de fermeté que je ne m'y serais attendu : *Sophie*, vous êtes l'arbitre de mon sort, vous le savez bien. Vous pouvez me faire mourir de douleur ; mais n'espérez pas me faire ou- blier les droits de l'humanité : ils me sont plus sacrés que les vôtres ; je n'y renoncerai jamais pour vous.

Sophie, à ces mots, au-lieu de répondre, se lève, lui passe un bras autour du cou, lui donne un baiser sur la joue, puis lui tendant la main avec une grâce inimitable, elle lui dit : *Emile*, prends cette main, elle est à toi. Sois, quand tu voudras, mon époux et mon maître. Je tâcherai de mériter cet honneur.

A peine l'a-t-elle embrassé que le père enchanté frappe des mains en criant *bis, bis;* et *Sophie*, sans se faire presser, lui donne aussitôt deux baisers sur l'autre joue; mais presque au même instant, effrayée de tout ce qu'elle vient de faire, elle se sauve dans les bras de sa mère, et cache dans ce sein maternel son visage enflammé de honte.

Je ne décrirai point la commune joie, tout le monde la doit sentir. Après le dîné, *Sophie* demande s'il y aurait trop loin pour aller voir ces pauvres malades. *Sophie* le désire et c'est une bonne œuvre : on y va. On les trouve dans deux lits séparés; *Emile* en avait fait apporter un : on trouve autour d'eux du monde pour les soulager; *Emile* y avait pourvu. Mais au surplus tous deux sont si mal en ordre qu'ils souffrent autant du mal-aise que de leur état. *Sophie* se fait donner un

tablier de la bonne femme, et va la ranger dans son lit ; elle en fait ensuite autant à l'homme ; sa main douce et légère sait aller chercher tout ce qui les blesse, et faire poser plus mollement leurs membres endoloris. Ils se sentent déjà soulagés à son approche, on dirait qu'elle devine tout ce qui leur fait mal. Cette fille si délicate ne se rebute ni de la malpropreté ni de la mauvaise odeur, et sait faire disparaître l'une et l'autre sans mettre personne en œuvre, et sans que les malades soient tourmentés. Elle qu'on voit toujours si modeste et quelquefois si dédaigneuse, elle qui pour tout au monde n'aurait pas touché du bout du doigt le lit d'un homme, retourne et change le blessé sans aucun scrupule, et le met dans une situation plus commode pour y pouvoir rester long-temps. Le zèle de la charité vaut bien la modestie ; ce qu'elle fait, elle le fait si légèrement et avec tant d'adresse qu'il se sent soulagé sans presque s'être aperçu qu'on l'ait touché. La femme et le mari bénissent de concert l'aimable fille qui les sert, qui les plaint, qui les console. C'est un ange du ciel que DIEU leur envoie ; elle en a la figure et la bonne grâce, elle en a la douceur et la bonté. *Emile* attendri la

contemple en silence. Homme, aime ta compagne : Dieu te la donne pour te consoler dans tes peines, pour te soulager dans tes maux : voilà la femme.

On fait baptiser le nouveau né. Les deux amans se présentent, brûlant au fond de leurs cœurs d'en donner autant à faire à d'autres. Ils aspirent au moment désiré ; ils croient y toucher, tous les scrupules de *Sophie* sont levés, mais les mieus viennent. Ils n'en sont pas encore où ils pensent : il faut que chacun ait son tour.

Un matin qu'ils ne se sont vus depuis deux jours, j'entre dans la chambre d'*Émile* une lettre à la main, et je lui dis en le regardant fixement : Que feriez-vous si l'on vous apprenait que *Sophie* est morte ? Il fait un grand cri, se lève en frappant des mains, et, sans dire un seul mot, me regarde d'un œil égaré. Répondez donc, poursuis-je avec la même tranquillité. Alors irrité de mon sang-froid, il s'approche les yeux enflammés de colère, et s'arrêtant dans une attitude presque menaçante : Ce que je ferais.... je n'en sais rien ; mais ce que je sais, c'est que je ne reverrais de ma vie celui qui me l'aurait apprîs. Rassurez-vous, reponds-je en souriant :

elle vit, elle se porte bien, elle pense à vous, et nous sommes attendus ce soir. Mais allons faire un tour de promenade, et nous causerons.

La passion dont il est préoccupé ne lui permet plus de se livrer comme auparavant à des entretiens purement raisonnés; il faut l'intéresser par cette passion même à se rendre attentif à mes leçons. C'est ce que j'ai fait par ce terrible préambule; je suis bien sûr maintenant qu'il m'écoutera.

« Il faut être heureux, cher *Emile;* c'est « la fin de tout être sensible; c'est le premier « désir que nous imprima la nature, et le « seul qui ne nous quitte jamais. Mais où « est le bonheur? qui le sait? chacun le « cherche, nul ne le trouve. On use la vie « à le poursuivre, et l'on meurt sans l'avoir « atteint. Mon jeune ami, quand à ta nais- « sance je te pris dans mes bras, et qu'at- « testant l'être suprême de l'engagement que « j'osai contracter, je vouai mes jours au « bonheur des tiens, savais-je moi-même à « quoi je m'engageais? non : je savais seu- « lement qu'en te rendant heureux j'étais sûr « de l'être. En fesant pour toi cette utile re- « cherche, je la rendais commune à tousdeux.

« Tant que nous ignorons ce que nous « devons faire, la sagesse consiste à rester « dans l'inaction. C'est de toutes les maximes « celle dont l'homme a le plus grand besoin, « et celle qu'il sait le moins suivre. Chercher « le bonheur sans savoir où il est, c'est s'ex- « poser à le fuir, c'est courir autant de ris- « ques contraires qu'il y a de routes pour « s'égarer. Mais il n'appartient pas à tout le « monde de savoir ne point agir. Dans l'in- « quiétude où nous tient l'ardeur du bien- « être, nous aimons mieux nous tromper à « le poursuivre que de ne rien faire pour le « chercher, et sortis une fois de la place où « nous pouvons le connaître, nous n'y sa- « vons plus revenir.

« Avec la même ignorance j'essayai d'é- « viter la même faute. En prenant soin de « toi, je résolus de ne pas faire un pas inu- « tile et de t'empêcher d'en faire. Je me tins « dans la route de la nature, en attendant « qu'elle me montrât celle du bonheur. Il « s'est trouvé qu'elle était la même, et qu'en « n'y pensant pas je l'avais suivie.

« Sois mon témoin, sois mon juge, je ne « te récuserai jamais. Tes premiers ans n'ont « point été sacrifiés à ceux qui les devaient

« suivre ; tu as joui de tous les biens que la « nature t'avait donnés. Des maux auxquels « elle t'assujettit, et dont j'ai pu te garantir, « tu n'as senti que ceux qui pouvaient t'en- « durcir aux autres. Tu n'en as jamais souf- « fert aucun que pour en éviter un plus grand. « Tu n'as connu ni la haine, ni l'esclavage. « Libre et content, tu es resté juste et bon : « car la peine et le vice sont inséparables, et « jamais l'homme ne devient méchant que « lorsqu'il est malheureux. Puisse le souvenir « de ton enfance se prolonger jusqu'à tes « vieux jours : je ne crains pas que jamais « ton bon cœur se la rappelle sans donner « quelques bénédictions à la main qui la « gouverna.

« Quand tu es entré dans l'âge de raison, « je t'ai garanti de l'opinion des hommes ; « quand ton cœur est devenu sensible, je t'ai « préservé de l'empire des passions. Si j'avais « pu prolonger ce calme intérieur jusqu'à la « fin de ta vie, j'aurais mis mon ouvrage en « sûreté, et tu serais toujours heureux autant « qu'un homme peut l'être : mais, cher « *Emile*, j'ai eu beau tremper ton ame dans « le Styx, je n'ai pu la rendre par-tout invul- « nérable ; il s'élève un nouvel ennemi que

« tu n'as pas encore appris à vaincre, et dont « je ne puis plus te sauver. Cet ennemi, c'est « toi-même. La nature et la fortune t'avaient « laissé libre. Tu pouvais endurer la misère; « tu pouvais supporter les douleurs du corps, « celles de l'ame t'étaient inconnues; tu ne « tenais à rien qu'à la condition humaine, « et maintenant tu tiens à tous les attache- « mens que tu t'es donnés; en apprenant à « désirer, tu t'es rendu l'esclave de tes désirs. « Sans que rien change en toi, sans que rien « t'offense, sans que rien touche à ton être, « que de douleurs peuvent attaquer ton ame! « que de maux tu peux sentir sans être ma- « lade! que de morts tu peux souffrir sans « mourir. Un mensonge, une erreur, un « doute peut te mettre au désespoir.

« Tu voyais au théâtre les héros livrés à « des douleurs extrêmes, faire retentir la « scène de leurs cris insensés, s'affliger comme « des femmes, pleurer comme des enfans, et « mériter ainsi les applaudissemens publics. « Souviens-toi du scandale que te causaient « ces lamentations, ces cris, ces plaintes, « dans des hommes dont on ne devait attendre « que des actes de constance et de fermeté. « Quoi! disais-tu tout indigné, ce sont là

« les exemples qu'on nous donne à suivre ;
« les modèles qu'on nous offre à imiter !
« A-t-on peur que l'homme ne soit pas assez
« petit, assez malheureux, assez faible, si
« l'on ne vient encore encenser sa faiblesse
« sous la fausse image de la vertu ? Mon
« jeune ami, sois plus indulgent désormais
« pour la scène : te voilà devenu l'un de ses
« héros.

« Tu sais souffrir et mourir ; tu sais endurer
« la loi de la nécessité dans les maux physi-
« ques, mais tu n'as point encore imposé de
« lois aux appétits de ton cœur, et c'est de
« nos affections, bien plus que de nos besoins,
« que naît le trouble de notre vie. Nos désirs
« sont étendus, notre force est presque
« nulle. L'homme tient par ses vœux à mille
« choses, et par lui-même il ne tient à rien,
« pas même à sa propre vie ; plus il aug-
« mente ses attachemens plus il multiplie ses
« peines. Tout ne fait que passer sur la terre :
« tout ce que nous aimons nous échappera
« tôt ou tard, et nous y tenons comme s'il
« devait durer éternellement. Quel effroi sur
« le seul soupçon de la mort de *Sophie !*
« As-tu donc compté qu'elle vivrait tou-
« jours ? Ne meurt-il personne à son âge ?

« Elle doit mourir, mon enfant, et peut-
« être avant toi. Qui sait si elle est vivante à
« présent même ? La nature ne t'avait asservi
« qu'à une seule mort ; tu t'asservis à une
« seconde ; te voilà dans le cas de mourir
« deux fois.

« Ainsi soumis à tes passions déréglées,
« que tu vas rester à plaindre ! Toujours des
« privations, toujours des pertes, toujours
« des alarmes ; tu ne jouiras pas même de ce
« qui te sera laissé. La crainte de tout perdre
« t'empêchera de rien posséder ; pour n'avoir
« voulu suivre que tes passions, jamais tu ne
« les pourras satisfaire. Tu chercheras tou-
« jours le repos, il fuira toujours devant
« toi ; tu seras misérable et tu deviendras
« méchant ; et comment pourrais-tu ne pas
« l'être, n'ayant de loi que tes désirs effrénés ?
« Si tu ne peux supporter des privations involon-
« taires, comment t'en imposeras-tu volon-
« tairement ? Comment sauras-tu sacrifier le
« penchant au devoir, et résister à ton cœur
« pour écouter ta raison ? Toi qui ne veux
« déjà plus voir celui qui t'apprendra la mort
« de ta maîtresse, comment verrais-tu celui
« qui voudrait te l'ôter vivante, celui qui
« t'oserait dire : Elle est morte pour toi, la

« vertu te sépare d'elle ? S'il faut vivre « avec elle quoi qu'il arrive, que *Sophie* soit « mariée ou non, que tu sois libre ou ne le « sois pas, qu'elle t'aime ou te haïsse, qu'on « te l'accorde ou qu'on te la refuse, n'im- « porte, tu la veux, il la faut posséder à « quelque prix que ce soit. Apprends-moi « donc à quel crime s'arrête celui qui n'a de « lois que les vœux de son cœur, et ne sait « résister à rien de ce qu'il désire ?

« Mon enfant, il n'y a point de bonheur « sans courage, ni de vertu sans combat. Le « mot de *vertu* vient de *force ;* la force est la « base de toute vertu. La vertu n'appartient « qu'à un être faible par sa nature et fort par « sa volonté ; c'est en cela que consiste le « mérite de l'homme juste ; et quoique nous « appelions DIEU bon, nous ne l'appelons « pas vertueux, parce qu'il n'a pas besoin « d'effort pour bien faire. Pour t'expliquer « ce mot si profané, j'ai attendu que tu fusses « en état de m'entendre. Tant que la vertu « ne coûte rien à pratiquer, on a peu besoin « de la connaître. Ce besoin vient quand « les passions s'éveillent : il est déjà venu « pour toi.

« En t'élevant dans toute la simplicité de

« la nature, au-lieu de te prêcher de péni-
« bles devoirs, je t'ai garanti des vices qui
« rendent ces devoirs pénibles, je t'ai moins
« rendu le mensonge odieux qu'inutile, je
« t'ai moins appris à rendre à chacun ce qui
« lui appartient qu'à ne te soucier que de
« ce qui est à toi. Je t'ai fait plutôt bon
« que vertueux : mais celui qui n'est que bon
« ne demeure tel qu'autant qu'il a du plaisir
« à l'être : la bonté se brise et périt sous le
« choc des passions humaines ; l'homme qui
« n'est que bon n'est bon que pour lui.

« Qu'est-ce donc que l'homme vertueux ?
« c'est celui qui sait vaincre ses affections. Car
« alors il suit sa raison, sa conscience, il fait
« son devoir, il se tient dans l'ordre, et rien
« ne l'en peut écarter. Jusqu'ici tu n'étais
« libre qu'en apparence ; tu n'avais que la
« liberté précaire d'un esclave à qui l'on n'a
« rien commandé. Maintenant sois libre en
« effet ; apprends à devenir ton propre maître ;
« commande à ton cœur, ô *Emile*, et tu seras
« vertueux.

« Voilà donc un autre apprentissage à
« faire, et cet apprentissage est plus pénible
« que le premier : car la nature nous délivre
« des maux qu'elle nous impose, ou nous

« apprend à les supporter ; mais elle ne nous « dit rien pour ceux qui nous viennent de « nous ; elle nous abandonne à nous-mêmes ; « elle nous laisse, victimes de nos passions, « succomber à nos vaines douleurs, et nous « glorifier encore des pleurs dont nous au- « rions dû rougir.

« C'est ici ta première passion. C'est la « seule, peut-être, qui soit digne de toi. Si « tu la sais régir en homme, elle sera la der- « nière ; tu subjugueras toutes les autres, et « tu n'obéiras qu'à celle de la vertu.

« Cette passion n'est pas criminelle, je le « sais bien ; elle est aussi pure que les ames « qui la ressentent. L'honnêteté la forma, « l'innocence l'a nourrie. Heureux amans ! « les charmes de la vertu ne font qu'ajouter « pour vous à ceux de l'amour ; et le doux « lien qui vous attend n'est pas moins le « prix de votre sagesse que celui de votre « attachement. Mais dis-moi homme sincère, « cette passion si pure t'en a-t-elle moins « subjugué ? T'en es-tu moins rendu l'es- « clave ? et si demain elle cessait d'être inno- « cente, l'étoufferais-tu dès demain ? C'est « à présent le moment d'essayer tes forces ; « il n'est plus temps quand il les faut em-

« ployer. Ces dangereux essais doivent se « faire loin du péril. On ne s'exerce point au « combat devant l'ennemi ; on s'y prépare « avant la guerre ; on s'y présente déjà tout « préparé.

« C'est une erreur de distinguer les passions « en permises et défendues, pour se livrer « aux premières et se refuser aux autres. « Toutes sont bonnes quand on en reste le « maître, toutes sont mauvaises quand on « s'y laisse asujettir. Ce qui nous est défendu « par la nature, c'est d'étendre nos attache- « mens plus loin que nos forces ; ce qui nous « est défendu par la raison, c'est de vouloir « ce que nous ne pouvons obtenir ; ce qui « nous est défendu par la conscience n'est « pas d'être tentés, mais de nous laisser « vaincre aux tentations. Il ne dépend pas « de nous d'avoir ou de n'avoir pas des pas- « sions ; mais il dépend de nous de régner « sur elles. Tous les sentimens que nous « dominons sont légitimes, tous ceux qui « nous dominent sont criminels. Un homme « n'est pas coupable d'aimer la femme d'au- « trui, s'il tient cette passion malheureuse « asservie à la loi du devoir : il est coupable d'aimer

« d'aimer sa propre femme au point d'immoler tout à cet amour.

« N'attends pas de moi de longs préceptes » de morale, je n'en ai qu'un seul à te donner, » et celui-là comprend tous les autres. Sois « homme ; retire ton cœur dans les bornes « de ta condition. Etudie et connais ces « bornes ; quelque étroites qu'elles soient, « on n'est point malheureux tant qu'on s'y « renferme : on ne l'est que quand on veut « les passer ; on l'est quand, dans ses désirs « insensés, on met au rang des possibles ce « qui ne l'est pas ; on l'est quand on oublie « son état d'homme pour s'en forger d'imaginaires, desquels on retombe toujours « dans le sien. Les seuls biens dont la privation coûte sont ceux auxquels on croit « avoir droit. L'évidente impossibilité de les « obtenir en détache, les souhaits sans espoir « ne tourmentent point. Un gueux n'est point » tourmenté du désir d'être roi ; un roi ne « veut être dieu que quand il croit n'être « plus homme.

« Les illusions de l'orgueil sont la source « de nos plus grands maux : mais la contemplation de la misère humaine rend le sage « toujours modéré. Il se tient à sa place, il

« ne s'agite point pour en sortir, il n'use « point inutilement ses forces pour jouir de « ce qu'il ne peut conserver, et les employant « toutes à bien posséder ce qu'il a, il est en « effet plus puissant et plus riche de tout ce « qu'il désire de moins que nous. Etre mortel « et périssable, irai-je me former des nœuds « éternels sur cette terre où tout change, où « tout passe, et dont je disparaîtrai demain ? « O *Emile*, ô mon fils! en te perdant que me « resterait-il de moi ? et pourtant il faut que « j'apprenne à te perdre : car qui sait quand « tu me seras ôté ?

« Veux-tu donc vivre heureux et sage? « n'attache ton cœur qu'à la beauté qui ne « périt point : que ta condition borne tes « désirs, que tes devoirs aillent avant tes pen- « chans ; étends la loi de la nécessité aux « choses morales ; apprends à perdre ce qui « peut t'être enlevé : apprends à tout quitter « quand la vertu l'ordonne, à te mettre au- « dessus des événemens, à détacher ton cœur « sans qu'ils le déchirent, à être courageux « dans l'adversité, afin de n'être jamais misé- « rable; à être ferme dans ton devoir, afin « de n'être jamais criminel. Alors tu seras « heureux malgré la fortune, et sage malgré

« les passions. Alors tu trouveras dans la « possession même des biens fragiles une « volupté que rien ne pourra troubler ; tu « les posséderas sans qu'ils te possèdent, et « tu sentiras que l'homme à qui tout échappe « ne jouit que de ce qu'il sait perdre. Tu « n'auras point, il est vrai, l'illusion des « plaisirs imaginaires ; tu n'auras point aussi « les douleurs qui en sont le fruit. Tu gagneras « beaucoup à cet échange, car ces douleurs « sont fréquentes et réelles, et ces plaisirs « sont rares et vains. Vainqueur de tant d'opi- « nions trompeuses, tu le seras encore de « celle qui donne un si grand prix à la vie. « Tu passeras la tienne sans trouble et la ter- « mineras sans effroi : tu t'en détacheras « comme de toutes choses. Que d'autres saisis « d'horreur pensent en la quittant cesser « d'être ; instruit de son néant, tu croiras « commencer. La mort est la fin de la vie du « méchant, et le commencement de celle du « juste ».

Emile m'écoute avec une attention mêlée d'inquiétude. Il craint à ce préambule quelque conclusion sinistre. Il pressent qu'en lui montrant la nécessité d'exercer la force de l'ame, je veux le soumettre à ce dur exercice,

et comme un blessé qui frémit en voyant approcher le chirurgien, il croit déjà sentir sur sa plaie la main douloureuse, mais salutaire, qui l'empêche de tomber en corruption.

Incertain, troublé, pressé de savoir où j'en veux venir, au-lieu de répondre, il m'interroge, mais avec crainte. Que faut-il faire, me dit-il presqu'en tremblant, et sans oser lever les yeux? Ce qu'il faut faire! répondis-je d'un ton ferme, il faut quitter *Sophie*. Que dites-vous? s'écrie-il avec emportement; quitter *Sophie!* la quitter, la tromper, être un traître, un fourbe, un parjure!.... Quoi! reprends-je en l'interrompant; c'est de moi qu'*Emile* craint d'apprendre à mériter de pareils noms? Non, continue-t-il avec la même impétuosité, ni de vous, ni d'un autre: je saurai, malgré vous, conserver votre ouvrage; je saurai ne les pas mériter.

Je me suis attendu à cette première furie: je la laisse passer sans m'émouvoir. Si je n'avais pas la modération que je lui prêche, j'aurais bonne grâce à la lui prêcher! *Emile* me connaît trop pour me croire capable d'exiger de lui rien qui soit mal, et il sait

bien qu'il ferait mal de quitter *Sophie*, dans le sens qu'il donne à ce mot. Il attend enfin que je m'explique. Alors je reprends mon discours.

« Croyez-vous, cher *Emile*, qu'un homme, « en quelque situation qu'il se trouve, puisse « être plus heureux que vous l'êtes depuis « trois mois ? Si vous le croyez, détrompez-« vous. Avant de goûter les plaisirs de la vie, « vous en avez épuisé le bonheur. Il n'y a « rien au-delà de ce que vous avez senti. La « félicité des sens est passagère. L'état habi-« tuel du cœur y perd toujours. Vous avez « plus joui par l'espérance, que vous ne « jouirez jamais en réalité. L'imagination, « qui pare ce qu'on désire, l'abandonne dans « la possession. Hors le seul être existant par « lui-même, il n'y a rien de beau que ce qui « n'est pas. Si cet état eût pu durer toujours, « vous auriez trouvé le bonheur suprême. « Mais tout ce qui tient à l'homme se sent « de sa caducité; tout est fini, tout est pas-« sager dans la vie humaine, et quand l'état « qui nous rend heureux durerait sans cesse, « l'habitude d'en jouir nous en ôterait le « goût. Si rien ne change au-dehors, le cœur

« change ; le bonheur nous quitte, ou nous « le quittons.

« Le temps que vous ne mesuriez pas « s'écoulait durant votre délire. L'été finit, « l'hiver s'approche. Quand nous pourrions « continuer nos courses dans une saison si « rude, on ne le souffrirait jamais. Il faut « bien, malgré nous, changer de manière de « vivre; celle-ci ne peut plus durer. Je vois « dans vos yeux impatiens que cette diffi- « culté ne vous embarrasse guère : l'aveu de « *Sophie* et vos propres désirs vous suggèrent « un moyen facile d'éviter la neige, et de « n'avoir plus de voyage à faire pour l'aller « voir. L'expédient est commode sans doute; « mais le printemps venu, la neige fond et « le mariage reste ; il y faut penser pour « toutes les saisons.

« Vous voulez épouser *Sophie*, et il n'y a « pas cinq mois que vous la connaissez ! « Vous voulez l'épouser, non parce qu'elle « vous convient, mais parce qu'elle vous « plaît ; comme si l'amour ne se trompait « jamais sur les convenances, et que ceux « qui commencent par s'aimer ne finissent « jamais par se haïr? Elle est vertueuse, je « le sais ; mais en est-ce assez? suffit-il d'être

« honnêtes gens pour se convenir ? ce n'est « pas sa vertu que je mets en doute, c'est son « caractère. Celui d'une femme se montre-t-il « en un jour ? Savez-vous en combien de « situations il faut l'avoir vue pour connaître « à fond son humeur ? Quatre mois d'attache- « ment vous répondent-ils de toute la « vie ? Peut-être deux mois d'absence vous « feront-ils oublier d'elle ; peut-être un autre « n'attend-il que votre éloignement pour « vous effacer de son cœur ; peut-être à votre « retour la trouverez-vous aussi indifférente « que vous l'avez trouvée sensible jusqu'à « présent. Les sentimens ne dépendent pas « des principes ; elle peut rester fort honnête, « et cesser de vous aimer. Elle sera cons- « tante et fidelle, je penche à le croire ; mais « qui vous répond d'elle et qui lui répond « de vous, tant que vous ne vous êtes point « mis à l'épreuve ? Attendez-vous pour « cette épreuve, qu'elle vous devienne « inutile ? Attendez-vous pour vous con- « naître, que vous ne puissiez plus vous « séparer ?

« *Sophie* n'a pas dix-huit ans, à peine en « passez-vous vingt-deux ; cet âge est celui « de l'amour, mais non celui du mariage.

« Quel père et quelle mère de famille! Eh! « pour savoir élever des enfans, attendez au- « moins de cesser de l'être! Savez-vous à « combien de jeunes personnes les fatigues de « la grossesse supportées avant l'âge ont « affaibli la constitution, ruiné la santé, « abrégé la vie? Savez-vous combien d'en- « fans sont restés languissans et faibles, faute « d'avoir été nourris dans un corps assez « formé? Quand la mère et l'enfant croissent « à-la-fois, et que la substance nécessaire à « l'accroissement de chacun des deux se par- « tage, ni l'un ni l'autre n'a ce que lui desti- « nait la nature: comment se peut-il que tous « deux n'en souffrent pas? Ou je connais fort « mal *Emile*, ou il aimera mieux avoir une « femme et des enfans robustes, que de con- « tenter son impatience aux dépens de leur « vie et de leur santé.

« Parlons de vous. En aspirant à l'état « d'époux et de père, en avez-vous bien « médité les devoirs? En devenant chef de « famille, vous allez devenir membre de « l'Etat, et qu'est-ce qu'être membre de « l'Etat, le savez-vous? savez-vous ce que « c'est que gouvernement, lois, patrie? « savez-vous à quel prix il vous est permis

« de vivre, et pour qui vous devez mourir ?
« Vous croyez avoir tout appris, et vous
« ne savez rien encore. Avant de prendre
« une place dans l'ordre civil, apprenez à
« le connaître et à savoir quel rang vous y
« convient.

« *Emile*, il faut quitter *Sophie*; je ne
« dis pas l'abandonner : si vous en étiez
« capable, elle serait trop heureuse de ne
« vous avoir point épousé; il la faut quit-
« ter pour revenir digne d'elle. Ne soyez pas
« assez vain pour croire déjà la mériter. O
« combien il vous reste à faire! venez remplir
« cette noble tâche : venez apprendre à sup-
« porter l'absence; venez gagner le prix de
« la fidélité, afin qu'à votre retour vous
« puissiez vous honorer de quelque chose
« auprès d'elle, et demander sa main, non
« comme une grâce, mais comme une récom-
« pense ».

Non encore exercé à lutter contre lui-même, non encore accoutumé à désirer une chose et à en vouloir une autre, le jeune homme ne se rend pas; il résiste, il dispute. Pourquoi se refuserait-il au bonheur qui l'attend? Ne serait-ce pas dédaigner la main qui lui est offerte que de tarder à l'accepter?

Qu'est-il besoin de s'éloigner d'elle pour s'instruire de ce qu'il doit savoir ? Et quand cela serait nécessaire, pourquoi ne lui laisserait-il pas dans des nœuds indissolubles le gage assuré de son retour ? Qu'il soit son époux, et il est prêt à me suivre ; qu'ils soient unis, et il la quitte sans crainte..... Vous unir pour vous quitter, cher *Emile*, quelle contradiction ! Il est beau qu'un amant puisse vivre sans sa maîtresse, mais un mari ne doit jamais quitter sa femme sans nécessité. Pour guérir vos scrupules, je vois que vos délais doivent être involontaires : il faut que vous puissiez dire à *Sophie* que vous la quittez malgré vous. Hé bien soyez content, et puisque vous n'obéissez pas à la raison, reconnaissez un autre maître. Vous n'avez pas oublié l'engagement que vous avez pris avec moi. *Emile*, il faut quitter *Sophie* : je le veux.

A ce mot, il baisse la tête, se tait, rêve un moment, puis me regardant avec assurance, il me dit : Quand partons-nous ? Dans huit jours, lui dis-je ; il faut préparer *Sophie* à ce départ. Les femmes sont plus faibles, on leur doit des ménagemens, et cette absence n'étant pas un devoir pour elle,

comme pour vous, il lui est permis de la supporter avec moins de courage.

Je ne suis que trop tenté de prolonger jusqu'à la séparation de mes jeunes gens le journal de leurs amours ; mais j'abuse depuis long-tems de l'indulgence des lecteurs : abrégeons pour finir une fois. *Emile* osera-t-il porter aux pieds de sa maîtresse la même assurance qu'il vient de montrer à son ami ? Pour moi, je le crois ; c'est de la vérité même de son amour qu'il doit tirer cette assurance. Il serait plus confus devant elle, s'il lui en coûtait moins de la quitter ; il la quitterait en coupable, et ce rôle est toujours embarrassant pour un cœur honnête. Mais plus le sacrifice lui coûte, plus il s'en honore aux yeux de celle qui le lui rend pénible. Il n'a pas peur qu'elle prenne le change sur le motif qui le détermine. Il semble lui dire à chaque regard : O *Sophie !* lis dans mon cœur, et sois fidelle ; tu n'as pas un amant sans vertu.

La fière *Sophie*, de son côté, tâche de supporter avec dignité le coup imprévu qui la frappe. Elle s'efforce d'y paraître insensible ; mais comme elle n'a pas, ainsi qu'*Emile*, l'honneur du combat et de la

victoire, sa fermeté se soutient moins. Elle pleure, elle gémit en dépit d'elle, et la frayeur d'être oubliée aigrit la douleur de la séparation. Ce n'est pas devant son amant qu'elle pleure, ce n'est pas à lui qu'elle montre ses frayeurs; elle étoufferait plutôt que de laisser échapper un soupir en sa présence; c'est moi qui reçois ses plaintes, qui vois ses larmes, qu'elle affecte de prendre pour confident. Les femmes sont adroites et savent se déguiser: plus elle murmure en secret contre ma tyrannie, plus elle est attentive à me flatter; elle sent que son sort est dans mes mains.

Je la console, je la rassure, je lui réponds de son amant, ou plutôt de son époux: qu'elle lui garde la même fidélité qu'il aura pour elle et dans deux ans il le sera, je le jure. Elle m'estime assez pour croire que je ne veux pas la tromper. Je suis garant de chacun des deux envers l'autre. Leurs cœurs, leur vertu, ma probité, la confiance de leurs parens, tout les rassure; mais que sert la raison contre la faiblesse; ils se séparent comme s'ils ne devaient plus se voir.

C'est alors que *Sophie* se rappelle les regrets d'*Eucharis*, et se croit réellement à sa place

place. Ne laissons point durant l'absence réveiller ces fantasques amours. *Sophie*, lui dis-je un jour, faites avec *Emile* un échange de livres. Donnez-lui votre Télémaque, afin qu'il apprenne à lui ressembler, et qu'il vous donne le Spectateur, dont vous aimez la lecture. Etudiez-y les devoirs des honnêtes femmes, et songez que dans deux ans ces devoirs seront les vôtres. Cet échange plaît à tous deux et leur donne de la confiance. Enfin vient le triste jour, il faut se séparer.

Le digne père de *Sophie*, avec lequel j'ai tout concerté, m'embrasse en recevant mes adieux; puis me prenant à part, il me dit ces mots d'un ton grave et d'un accent un peu appuyé : « J'ai tout fait pour vous com-» plaire; je savais que je traitais avec un » homme d'honneur : il ne me reste qu'un » mot à vous dire. Souvenez-vous que votre » élève a signé son contrat de mariage sur » la bouche de ma fille. »

Quelle différence dans la contenance des deux amans! *Emile* impétueux, ardent, agité, hors de lui, pousse des cris, verse des torrens de pleurs sur les mains du père, de la mère, de la fille, embrasse en sanglottant

tous les gens de la maison, et répète mille fois les mêmes choses avec un désordre qui ferait rire en toute autre occasion. *Sophie* morne, pâle, l'œil éteint, le regard sombre, reste en repos, ne dit rien, ne pleure point, ne voit personne, pas même *Emile*. Il a beau lui prendre les mains, la presser dans ses bras, elle reste immobile, insensible à ses pleurs, à ses caresses, à tout ce qu'il fait; il est déjà parti pour elle. Combien cet objet est plus touchant que la plainte importune et les regrets bruyans de son amant! Il le voit, il le sent, il en est navré : je l'entraîne avec peine : si je le laisse encore un moment, il ne voudra plus partir. Je suis charmé qu'il emporte avec lui cette triste image. Si jamais il est tenté d'oublier ce qu'il doit à *Sophie*, en la lui rappelant telle qu'il la vit au moment de son départ, il faudra qu'il ait le cœur bien aliéné si je ne le ramène pas à elle.

DES VOYAGES.

On demande s'il est bon que les jeunes gens voyagent, et l'on dispute beaucoup là-dessus. Si l'on posait autrement la question, et qu'on demandât s'il est bon que les hommes aient voyagé, peut-être ne disputerait-on pas tant.

L'abus des livres tue la science. Croyant savoir ce qu'on a lu, on se croit dispensé de l'apprendre. Trop de lecture ne sert qu'à faire de présomptueux ignorans. De tous les siècles de littérature, il n'y en a point eu où l'on lût tant que dans celui-ci, et point où l'on fût moins savant: de tous les pays de l'Europe, il n'y en a point où l'on imprime tant d'histoires, de relations de voyages, qu'en France, et point où l'on connaisse moins le génie et les mœurs des autres nations. Tant de livres nous font négliger le livre du monde, ou si nous y lisons encore, chacun s'en tient à son feuillet. Quand le mot *peut-on être Persan* me serait inconnu, je devinerais, à l'entendre dire, qu'il vient du

pays où les préjugés nationaux sont le plus en règne, et du sexe qui les propage le plus.

Un Parisien croit connaître les hommes, et ne connaît que les Français; dans sa ville, toujours pleine d'étrangers, il regarde chaque étranger comme un phénomène extraordinaire qui n'a rien d'égal dans le reste de l'univers. Il faut avoir vu de près les bourgeois de cette grande ville, il faut avoir vécu chez eux pour croire qu'avec tant d'esprit on puisse être aussi stupide. Ce qu'il y a de bizarre est que chacun d'eux a lu dix fois, peut-être, la description du pays dont un habitant va si fort l'émerveiller.

C'est trop d'avoir à percer à-la-fois les préjugés des auteurs et les nôtres pour arriver à la vérité. J'ai passé ma vie à lire des relations de voyage, et je n'en ai jamais trouvé deux qui m'aient donné la même idée du même peuple. En comparant le peu que je pouvais observer avec ce que j'avais lu, j'ai fini par laisser là les voyageurs, et regretter le temps que j'avais donné pour m'instruire à leur lecture, bien convaincu qu'en fait d'observation de toute espèce il ne faut pas lire, il faut voir. Cela serait vrai dans cette occasion, quand tous

les voyageurs seraient sincères, qu'ils ne diraient que ce qu'ils ont vu ou ce qu'ils croient, et qu'ils ne déguiseraient la vérité que par les fausses couleurs qu'elle prend à leurs yeux. Que doit-ce être quand il la faut démêler encore à travers leurs mensonges et leur mauvaise foi ?

Laissons donc la ressource des livres qu'on nous vante à ceux qui sont faits pour s'en contenter. Elle est bonne, ainsi que l'art de *Raimond Lulle*, pour apprendre à babiller de ce qu'on ne sait point. Elle est bonne pour dresser des *Platons* de quinze ans à philosopher dans des cercles, et à instruire une compagnie des usages de l'Egypte et des Indes, sur la foi de *Paul Lucas* ou de *Tavernier*.

Je tiens pour maxime incontestable, que quiconque n'a vu qu'un peuple, au-lieu de connaître les hommes, ne connaît que les gens avec lesquels il a vécu. Voici donc encore une autre manière de poser la même question des voyages. Suffit-il qu'un homme bien élevé ne connaisse que ses compatriotes, ou s'il lui importe de connaître les hommes en général ? Il ne reste plus ici ni dispute ni doute. Voyez combien la solution d'une question difficile

dépend quelquefois de la manière de la poser!

Mais pour étudier les hommes faut-il parcourir la terre entière? Faut-il aller au Japon observer les Européens? Pour connaître l'espèce faut-il connaître tous les individus? Non, il y a des hommes qui se ressemblent si fort que ce n'est pas la peine de les étudier séparément. Qui a vu dix Français les a tous vus; quoiqu'on n'en puisse pas dire autant des Anglais et de quelques autres peuples, il est pourtant certain que chaque nation a son caractère propre et spécifique, qui se tire par induction, non de l'observation d'un seul de ses membres, mais de plusieurs. Celui qui a comparé dix peuples connaît les hommes, comme celui qui a vu dix Français connaît les Français.

Il ne suffit pas, pour s'instruire, de courir les pays, il faut savoir voyager. Pour observer il faut avoir des yeux, et les tourner vers l'objet qu'on veut connaître. Il y a beaucoup de gens que les voyages instruisent encore moins que les livres, parce qu'ils ignorent l'art de penser, que dans la lecture leur esprit est au-moins guidé par l'auteur, et que dans leurs voyages, ils ne savent rien voir d'eux-

mêmes. D'autres ne s'instruisent point parce qu'ils ne veulent point s'instruire. Leur objet est si différent que celui-là ne les frappe guère; c'est grand hasard si l'on voit exactement ce qu'on ne se soucie point de regarder. De tous les peuples du monde le Français est celui qui voyage le plus, mais plein de ses usages, il confond tout ce qui n'y ressemble pas. Il y a des Français dans tous les coins du monde. Il n'y a point de pays où l'on trouve plus de gens qui aient voyagé qu'on en trouve en France. Avec cela pourtant, de tous les peuples de l'Europe, celui qui en voit le plus les connaît le moins. L'Anglais voyage aussi, mais d'une autre manière; il faut que ces deux peuples soient contraires en tout. La noblesse anglaise voyage, la noblesse française ne voyage point: le peuple français voyage, le peuple anglais ne voyage point. Cette différence me paraît honorable au dernier. Les Français ont presque toujours quelques vues d'intérêt dans leurs voyages: mais les Anglais ne vont point chercher fortune chez les autres nations, si ce n'est par le commerce et les mains pleines; quand ils y voyagent, c'est pour y verser leur argent, non pour vivre d'industrie; ils sont trop

fiers pour aller ramper hors de chez eux. Cela fait aussi qu'ils s'instruisent mieux chez l'étranger que ne font les Français qui ont un tout autre objet en tête. Les Anglais ont pourtant aussi leurs préjugés nationaux; ils en ont même plus que personne; mais ces préjugés tiennent moins à l'ignorance qu'à la passion. L'Anglais a les préjugés de l'orgueil, et le Français ceux de la vanité.

Comme les peuples les moins cultivés sont généralement les plus sages, ceux qui voyagent le moins, voyagent le mieux; parce qu'étant moins avancés que nous dans nos recherches frivoles, et moins occupés des objets de notre vaine curiosité, ils donnent toute leur attention à ce qui est véritablement utile. Je ne connais guère que les Espagnols qui voyagent de cette manière. Tandis qu'un Français court chez les artistes d'un pays, qu'un Anglais en fait dessiner quelque antique, et qu'un Allemand porte son *album* chez tous les savans, l'Espagnol étudie en silence le gouvernement, les mœurs, la police, et il est le seul des quatre qui, de retour chez lui, rapporte de ce qu'il a vu quelque remarque utile à son pays.

Les anciens voyageaient peu, lisaient peu,

fesaient peu de livres, et pourtant on voit dans ceux qui nous restent d'eux, qu'ils s'observaient mieux les uns les autres que nous n'observons nos contemporains. Sans remonter aux écrits d'*Homère*, le seul poëte qui nous transporte dans les pays qu'il décrit, on ne peut refuser à *Hérodote* l'honneur d'avoir peint les mœurs dans son histoire, quoiqu'elle soit plus en narrations qu'en réflexions, mieux que ne font tous nos historiens, en chargeant leurs livres de portraits et de caractères. *Tacite* a mieux décrit les Germains de son temps qu'aucun écrivain n'a décrit les Allemands d'aujourd'hui. Incontestablement ceux qui sont versés dans l'histoire ancienne connaissent mieux les Grecs, les Carthaginois, les Romains, les Gaulois, les Perses, qu'aucun peuple de nos jours ne connaît ses voisins.

Il faut avouer aussi que les caractères originaux des peuples s'effaçant de jour en jour deviennent en même raison plus difficiles à saisir. A mesure que les races se mêlent, et que les peuples se confondent, on voit peu à peu disparaître ces différences nationales qui frappaient jadis au premier coup-d'œil. Autrefois chaque nation restait

plus renfermée en elle-même, il y avait moins de communications, moins de voyages, moins d'intérêts communs ou contraires, moins de liaisons politiques et civiles de peuple à peuple ; point tant de ces tracasseries royales appelées négociations, point d'ambassadeurs ordinaires ou résidans continuellement ; les grandes navigations étaient rares, il y avait peu de commerce éloigné, et le peu qu'il y en avait était fait par le prince même qui s'y servait d'étrangers, ou par des gens méprisés qui ne donnaient le ton à personne, et ne rapprochaient point les nations. Il y a cent fois plus de liaison maintenant entre l'Europe et l'Asie, qu'il n'y en avait jadis entre la Gaule et l'Espagne : l'Europe seule était plus éparse que la terre entière ne l'est aujourd'hui.

Ajoutez à cela que les anciens peuples se regardant la plupart comme autochtones, ou originaires de leur propre pays, l'occupaient depuis assez long-temps, pour avoir perdu la mémoire des siècles reculés où leurs ancêtres s'y étaient établis, et pour avoir laissé le temps au climat de faire sur eux des impressions durables ; au-lieu que parmi nous, après les invasions des Romains, les

récentes émigrations des barbares ont tout mêlé, tout confondu. Les Français d'aujourd'hui ne sont plus ces grands corps blonds et blancs d'autrefois ; les Grecs ne sont plus ces beaux hommes faits pour servir de modèle à l'art ; la figure des Romains eux-mêmes a changé de caractère, ainsi que leur naturel ; les Persans, originaires de Tartarie, perdent chaque jour de leur laideur primitive, par le mélange du sang Circassien. Les Européens ne sont plus Gaulois, Germains, Ibériens, Allobroges ; ils ne sont tous que des Scythes diversement dégénérés quant à la figure, et encore plus quant aux mœurs.

Voilà pourquoi les antiques distinctions des races, les qualités de l'air et du terroir, marquaient plus fortement de peuple à peuple les tempéramens, les figures, les mœurs, les caractères, que tout cela ne peut se marquer de nos jours, où l'inconstance européenne ne laisse à nulle cause naturelle le temps de faire ses impressions, et où les forêts abattues, les marais desséchés, la terre plus uniformément, quoique plus mal cultivée, ne laissent plus, même au physique, la

même différence de terre à terre, et de pays à pays.

Peut-être avec de semblables réflexions se presserait-on moins de tourner en ridicule *Hérodote*, *Ctésias*, *Pline*, pour avoir représenté des habitans de divers pays, avec des traits originaux et des différences marquées que nous ne leur voyons plus. Il faudrait retrouver les mêmes hommes, pour reconnaître en eux les mêmes figures ; il faudrait que rien ne les eût changés, pour qu'ils fussent restés les mêmes. Si nous pouvions considérer à-la-fois tous les hommes qui ont été, peut-on douter que nous ne les trouvassions plus variés de siècle à siècle, qu'on ne les trouve aujourd'hui de nation à nation ?

En même-temps que les observations deviennent plus difficiles, elles se font plus négligemment et plus mal ; c'est une autre raison du peu de succès de nos recherches dans l'histoire naturelle du genre-humain. L'instruction qu'on retire des voyages se rapporte à l'objet qui les fait entreprendre. Quand cet objet est un système de philosophie, le voyageur ne voit jamais que ce qu'il veut voir : quand cet objet est l'intérêt,

il absorbe toute l'attention de ceux qui s'y livrent. Le commerce et les arts, qui mêlent et confondent les peuples, les empêchent aussi de s'étudier. Quand ils savent le profit qu'ils peuvent faire l'un avec l'autre, qu'ont-ils de plus à savoir ?

Il est utile à l'homme de connaître tous les lieux où l'on peut vivre, afin de choisir ensuite ceux où l'on peut vivre le plus commodément. Si chacun se suffisait à lui-même, il ne lui importerait de connaître que le pays qui peut le nourrir. Le sauvage qui n'a besoin de personne, et ne convoite rien au monde, ne connaît et ne cherche à connaître d'autres pays que le sien. S'il est forcé de s'étendre pour subsister, il fuit les lieux habités par les hommes ; il n'en veut qu'aux bêtes, et n'a besoin que d'elles pour se nourrir. Mais pour nous à qui la vie civile est nécessaire, et qui ne pouvons plus nous passer de manger des hommes, l'intérêt de chacun de nous est de fréquenter les pays où l'on en trouve le plus. Voilà pourquoi tout afflue à Rome, à Paris, à Londres. C'est toujours dans les capitales que le sang humain se vend à meilleur marché. Ainsi l'on ne connaît que les grands

peuples, et les grands peuples se ressemblent tous.

Nous avons, dit-on, des savans qui voyagent pour s'instruire ; c'est une erreur. Les savans voyagent par intérêt comme les autres. Les *Platons*, les *Pythagores* ne se trouvent plus, ou s'il y en a, c'est bien loin de nous. Nos savans ne voyagent que par ordre de la cour ; on les dépêche, on les défraye, on les paye pour voir tel ou tel objet, qui, très-surement, n'est pas un objet moral. Ils doivent tout leur temps à cet objet unique, ils sont trop honnêtes gens pour voler leur argent. Si dans quelque pays que ce puisse être, des curieux voyagent à leurs dépens, ce n'est jamais pour étudier les hommes, c'est pour les instruire. Ce n'est pas de science qu'ils ont besoin, mais d'ostentation. Comment apprendraient-ils dans leurs voyages à secouer le joug de l'opinion ? ils ne les font que pour elle.

Il y a bien de la différence entre voyager pour voir du pays, ou pour voir des peuples. Le premier objet est toujours celui des curieux, l'autre n'est pour eux qu'accessoire. Ce doit être tout le contraire pour celui qui veut philosopher. L'enfant observe les choses,

en attendant qu'il puisse observer les hommes. L'homme doit commencer par observer ses semblables, et puis il observe les choses s'il en a le temps.

C'est donc mal raisonner que de conclure que les voyages sont inutiles, de ce que nous voyageons mal. Mais l'utilité des voyages reconnue, s'ensuivra-t-il qu'ils conviennent à tout le monde ? Tant s'en faut ; ils ne conviennent, au contraire, qu'à très-peu de gens : ils ne conviennent qu'aux hommes assez fermes sur eux-mêmes, pour écouter les leçons de l'erreur sans se laisser séduire, et pour voir l'exemple du vice sans se laisser entraîner. Les voyages poussent le naturel vers sa pente, et achèvent de rendre l'homme bon ou mauvais. Quiconque revient de courir le monde, est, à son retour, ce qu'il sera toute sa vie ; il en revient plus de méchans que de bons, parce qu'il en part plus d'enclins au mal qu'au bien. Les jeunes gens mal élevés et mal conduits contractent dans leurs voyages tous les vices des peuples qu'ils fréquentent, et pas une des vertus dont ces vices sont mêlés : mais ceux qui sont heureusement nés, ceux dont on a bien cultivé le bon naturel, et qui voyagent dans le vrai

dessein de s'instruire, reviennent, tous, meilleurs et plus sages qu'ils n'étaient partis. Ainsi voyagera mon *Emile* : ainsi avait voyagé ce jeune homme, digne d'un meilleur siècle, dont l'Europe étonnée admira le mérite, qui mourut pour son pays à la fleur de ses ans, mais qui méritait de vivre, et dont la tombe, ornée de ses seules vertus, attendait pour être honorée qu'une main étrangère y semât des fleurs.

Tout ce qui se fait par raison doit avoir ses règles. Les voyages, pris comme une partie de l'éducation, doivent avoir les leurs. Voyager pour voyager, c'est errer, être vagabond ; voyager pour s'instruire, est encore un objet trop vague : l'instruction qui n'a pas un but déterminé, n'est rien. Je voudrais donner au jeune homme un intérêt sensible à s'instruire, et cet intérêt bien choisi fixerait encore la nature de l'instruction. C'est toujours la suite de la méthode que j'ai tâché de pratiquer.

Or, après s'être considéré par ses rapports physiques avec les autres êtres, par ses rapports moraux avec les autres hommes, il lui reste à se considérer par ses rapports civils avec ses concitoyens. Il faut pour cela

qu'il commence par étudier la nature du gouvernement en général, les diverses formes de gouvernement, et enfin le gouvernement particulier sous lequel il est né, pour savoir s'il lui convient d'y vivre : car par un droit que rien ne peut abroger, chaque homme en devenant majeur et maître de lui-même, devient maître aussi de renoncer au contrat par lequel il tient à la communauté, en quittant le pays dans lequel elle est établie. Ce n'est que par le séjour qu'il y fait après l'âge de raison, qu'il est censé confirmer tacitement l'engagement qu'ont pris ses ancêtres. Il acquiert le droit de renoncer à sa patrie, comme à la succession de son père : encore, le lieu de la naissance étant un don de la nature, cède-t-on du sien en y renonçant. Par le droit rigoureux chaque homme reste libre à ses risques en quelque lieu qu'il naisse, à moins qu'il ne se soumette volontairement aux lois, pour acquérir le droit d'en être protégé

Je lui dirais donc, par exemple : Jusqu'ici vous avez vécu sous ma direction, vous étiez hors d'état de vous gouverner vous-même. Mais vous approchez de l'âge où les lois, vous laissant la disposition de votre bien,

vous rendent maître de votre personne ; vous allez vous trouver seul dans la société, dépendant de tout, même de votre patrimoine. Vous avez eu vue un établissement. Cette vue est louable, elle est un des devoirs de l'homme ; mais avant de vous marier, il faut savoir quel homme vous voulez être, à quoi vous voulez passer votre vie, quelles mesures vous voulez prendre pour assurer du pain à vous et à votre famille ; car bien qu'il ne faille pas faire d'un tel soin sa principale affaire, il y faut pourtant songer une fois. Voulez-vous vous engager dans la dépendance des hommes que vous méprisez ? Voulez-vous établir votre fortune et fixer votre état par des relations civiles qui vous mettront sans cesse à la discrétion d'autrui, et vous forceront, pour échapper aux fripons, de devenir fripon vous-même ?

Là-dessus je lui décrirai tous les moyens possibles de faire valoir son bien, soit dans le commerce, soit dans les charges, soit dans la finance, et je lui montrerai qu'il n'y en a pas un qui ne lui laisse des risques à courir, qui ne le mette dans un état précaire et dépendant, et ne le force de régler ses mœurs, ses senti-

mens, sa conduite, sur l'exemple et les préjugés d'autrui.

Il y a, lui dirai-je, un autre moyen d'employer son temps et sa personne; c'est de se mettre au service, c'est-à-dire de se louer à très-bon compte, pour aller tuer des gens qui ne nous ont point fait de mal. Ce métier est en grande estime parmi les hommes, et ils font un cas extraordinaire de ceux qui ne sont bons qu'à cela. Au surplus, loin de vous dispenser des autres ressources, il ne vous les rend que plus nécessaires; car il entre aussi dans l'honneur de cet état de ruiner ceux qui s'y dévouent. Il est vrai qu'ils ne s'y ruinent pas tous. La mode vient même insensiblement de s'y enrichir comme dans les autres. Mais je doute qu'en vous expliquant comment s'y prennent pour cela ceux qui réussissent, je vous rende curieux de les imiter.

Vous saurez encore que dans ce métier même il ne s'agit plus de courage ni de valeur, si ce n'est peut-être auprès des femmes; qu'au contraire le plus rampant, le plus bas, le plus servile est toujours le plus honoré; que si vous vous avisez de vouloir faire tout de bon votre métier, vous serez méprisé, haï,

chassé peut-être, tout au-moins accablé de passe-droits et supplanté par tous vos camarades, pour avoir fait votre service à la tranchée, tandis qu'ils fesaient le leur à la toilette.

On se doute bien que tous ces emplois divers ne seront pas fort du goût d'*Emile*. Eh quoi! me dira-t-il, ai-je oublié les jeux de mon enfance? ai-je perdu mes bras? ma force est-elle épuisée? ne sais-je plus travailler? Que m'importent tous vos beaux emplois, et toutes les sottes opinions des hommes? Je ne connais point d'autre gloire que d'être bienfesant et juste; je ne connais point d'autre bonheur que de vivre indépendant avec ce qu'on aime, en gagnant tous les jours de l'appétit et de la santé par son travail. Tous ces embarras dont vous me parlez ne me touchent guère. Je ne veux pour tout bien qu'une petite métairie dans quelque coin du monde. Je mettrai toute mon avarice à la faire valoir, et je vivrai sans inquiétude. *Sophie* et mon champ, et je serai riche.

Oui, mon ami, c'est assez pour le bonheur du sage d'une femme et d'un champ qui soient à lui. Mais ces trésors, bien que modes-

tes, ne sont pas si communs que vous pensez. Le plus rare est trouvé pour vous, parlons de l'autre.

Un champ qui soit à vous, cher *Emile!* et dans quel lieu le choisirez-vous? En quel coin de la terre pourrez-vous dire : je suis ici mon maître et celui du terrain qui m'appartient. On sait en quels lieux il est aisé de se faire riche, mais qui sait où l'on peut se passer de l'être? Qui sait où l'on peut vivre indépendant et libre, sans avoir besoin de faire mal à personne et sans crainte d'en recevoir? Croyez-vous que le pays où il est toujours permis d'être honnête homme soit si facile à trouver? S'il est quelque moyen légitime et sûr de subsister sans intrigue, sans affaires, sans dépendance, c'est, j'en conviens, de vivre du travail de ses mains, en cultivant sa propre terre; mais où est l'état où l'on peut se dire, la terre que je foule est à moi? Avant de choisir cette heureuse terre, assurez-vous bien d'y trouver la paix que vous cherchez; gardez qu'un gouvernement violent, qu'une religion persécutante, que des mœurs perverses ne vous y viennent troubler. Mettez-vous à l'abri des impôts sans mesure qui dévoreraient le fruit

de vos peines, des procès sans fin qui consumeraient votre fonds. Faites ensorte qu'en vivant justement vous n'ayiez point à faire votre cour à des intendans, à leurs substituts, à des juges, à des prêtres, à de puissans voisins, à des fripons de toute espèce, toujours prêts à vous tourmenter si vous les négligez. Mettez-vous sur-tout à l'abri des vexations des grands et des riches; songez que par-tout leurs terres peuvent confiner à la vigne de *Naboth*. Si votre malheur veut qu'un homme en place achète ou bâtisse une maison près de votre chaumière, répondez-vous qu'il ne trouvera pas le moyen, sous quelque prétexte, d'envahir votre héritage, pour s'arrondir, ou que vous ne verrez pas, dès demain peut-être, absorber toutes vos ressources dans un large grand chemin? Que si vous conservez du crédit pour parer à tous ces inconvéniens, autant vaut conserver aussi vos richesses, car elles ne vous coûteront pas plus à garder. La richesse et le crédit s'étayent mutuellement; l'un se soutient toujours mal sans l'autre.

J'ai plus d'expérience que vous, cher *Emile*, je vois mieux la difficulté de votre projet. Il est beau, pourtant, il est honnête, il vous rendrait heureux en effet; efforçons-nous de

l'exécuter. J'ai une proposition à vous faire. Consacrons les deux ans que nous avons pris jusqu'à votre retour à choisir un asile en Europe, où vous puissiez vivre heureux avec votre famille à l'abri de tous les dangers dont je viens de vous parler. Si nous réussissons, vous aurez trouvé le vrai bonheur, vainement cherché par tant d'autres, et vous n'aurez pas regret à votre temps. Si nous ne réussissons pas, vous serez guéri d'une chimère ; vous vous consolerez d'un malheur inévitable, et vous vous soumettrez à la loi de la nécessité.

Je ne sais si tous mes lecteurs apercevront jusqu'où va nous mener cette recherche ainsi proposée; mais je sais bien que si, au retour de ses voyages commencés et continués dans cette vue, *Émile* n'en revient pas versé dans toutes les matières de gouvernement, de mœurs publiques, et de maximes d'État de toute espèce, il faut que lui ou moi soyions bien dépourvus, l'un d'intelligence, et l'autre de jugement.

Le droit politique est encore à naître, et il est à présumer qu'il ne naîtra jamais. *Grotius*, le maître de tous nos savans en cette partie, n'est qu'un enfant, et qui pis est, un enfant

de mauvaise foi. Quand j'entends élever *Grotius* jusqu'aux nues et couvrir *Hobbes* d'exécration, je vois combien d'hommes sensés lisent ou comprennent ces deux auteurs. La vérité est que leurs principes sont exactement semblables, ils ne diffèrent que par les expressions. Ils diffèrent aussi par la méthode; *Hobbes* s'appuie sur des sophismes, et *Grotius* sur des poëtes : tout le reste leur est commun.

Le seul moderne, en état de créer cette grande et inutile science, eût été l'illustre *Montesquieu*. Mais il n'eut garde de traiter des principes du droit politique ; il se contenta de traiter du droit positif des gouvernemens établis, et rien au monde n'est plus différent que ces deux études.

Celui pourtant qui veut juger sainement des gouvernemens tels qu'ils existent, est obligé de les réunir toutes deux ; il faut savoir ce qui doit être, pour bien juger de ce qui est. La plus grande difficulté pour éclaircir ces importantes matières est d'intéresser un particulier à les discuter, de répondre à ces deux questions ; *que m'importe?* et, *qu'y puis-je faire?* Nous avons mis

mis notre *Emile* en état de répondre à toutes deux.

La deuxième difficulté vient des préjugés de l'enfance, des maximes dans lesquelles on a été nourri, sur-tout de la partialité des auteurs, qui, parlant toujours de la vérité dont ils ne se soucient guère, ne songent qu'à leur intérêt dont ils ne parlent point. Or, le peuple ne donne ni chaires, ni pensions, ni places d'académies ; qu'on juge comment ses droits doivent être établis par ces gens-là ! J'ai fait en sorte que cette difficulté fût encore nulle pour *Emile*. A peine sait-il ce que c'est que gouvernement, la seule chose qui lui importe est de trouver le meilleur ; son objet n'est point de faire des livres, et si jamais il en fait, ce ne sera point pour faire sa cour aux puissances, mais pour établir les droits de l'humanité.

Il reste une troisième difficulté plus spécieuse que solide, et que je ne veux ni résoudre, ni proposer : il me suffit qu'elle n'effraye point mon zèle ; bien sûr qu'en des recherches de cette espèce, de grands talens sont moins nécessaires qu'un sincère amour de la justice et un vrai respect pour

la vérité. Si donc les matières de gouvernement peuvent être équitablement traitées, en voici, selon moi, le cas, ou jamais.

Avant d'observer, il faut se faire des règles pour ses observations : il faut se faire une échelle pour y rapporter les mesures qu'on prend. Nos principes de droit politique sont cette échelle. Nos mesures sont les lois politiques de chaque pays.

Nos élémens seront clairs, simples, pris immédiatement dans la nature des choses. Ils se formeront des questions discutées entre nous, et que nous ne convertirons en principes que quand elles seront suffisamment résolues.

Par exemple, remontant d'abord à l'état de nature, nous examinerons si les hommes naissent esclaves ou libres, associés ou indépendans, s'ils se réunissent volontairement ou par force ; si jamais la force qui les réunit peut former un droit permanent, par lequel cette force antérieure oblige, même quand elle est surmontée par une autre ; en sorte que depuis la force du roi *Nemrod*, qui, dit-on, lui soumit les premiers peuples, toutes les autres forces qui ont détruit celle-là soient devenues iniques et usurpatoires, et

qu'il n'y ait plus de légitimes rois que les descendans de *Nemrod* ou ses ayans-cause ? ou bien si cette première force venant à cesser, la force qui lui succède oblige à son tour, et détruit l'obligation de l'autre, en sorte qu'on ne soit obligé d'obéir qu'autant qu'on y est forcé, et qu'on en soit dispensé si-tôt qu'on peut faire résistance : droit qui, ce semble, n'ajouterait pas grand chose à la force, et ne serait guère qu'un jeu de mots ?

Nous examinerons si l'on ne peut pas dire que toute maladie vient de DIEU, et s'il s'ensuit pour cela que ce soit un crime d'appeler le médecin ?

Nous examinerons encore si l'on est obligé en conscience de donner sa bourse à un bandit qui nous la demande sur le grand chemin, quand même on pourrait la lui cacher ; car enfin, le pistolet qu'il tient est aussi une puissance.

Si ce mot de *puissance* en cette occasion veut dire autre chose qu'une puissance légitime, et par conséquent soumise aux lois dont elle tient son être ?

Supposé qu'on rejette ce droit de force, et qu'on admette celui de la nature ou l'au-

torité paternelle comme principe des sociétés, nous rechercherons la mesure de cette autorité ; comment elle est fondée dans la nature, et si elle a d'autre raison que l'utilité de l'enfant, sa faiblesse, et l'amour naturel que le père a pour lui ? si donc la faiblesse de l'enfant venant à cesser, et sa raison à mûrir, il ne devient pas seul juge naturel de ce qui convient à sa conservation, par conséquent son propre maître, et indépendant de tout autre homme, même de son père ? car il est encore plus sûr que le fils s'aime lui-même, qu'il n'est sûr que le père aime le fils.

Si, le père mort, les enfans sont tenus d'obéir à leur aîné, ou à quelque autre qui n'aura pas pour eux l'attachement naturel d'un père ; et si, de race en race, il y aura toujours un chef unique, auquel toute la famille soit tenue d'obéir ? Auquel cas on chercherait comment l'autorité pourrait jamais être partagée, et de quel droit il y aurait sur la terre entière plus d'un chef qui gouvernât le genre-humain ?

Supposé que les peuples se fussent formés par choix, nous distinguerons alors le droit du fait ; et nous demanderons si s'étant ainsi soumis à leurs frères, oncles ou parens, non

qu'ils y fussent obligés, mais parce qu'ils l'ont bien voulu, cette sorte de société ne rentre pas toujours dans l'association libre et volontaire ?

Passant ensuite au droit d'esclavage, nous examinerons si un homme peut légitimement s'aliéner à un autre, sans restriction, sans réserve, sans aucune espèce de condition ? c'est-à-dire, s'il peut renoncer à sa personne, à sa vie, à sa raison, à son *moi*, à toute moralité dans ses actions, et cesser en un mot d'exister avant sa mort, malgré la nature qui le charge immédiatement de sa propre conservation, et malgré sa conscience et sa raison qui lui prescrivent ce qu'il doit faire et ce dont il doit s'abstenir ?

Que s'il y a quelque réserve, quelque restriction dans l'acte d'esclavage, nous discuterons si cet acte ne devient pas alors un vrai contrat dans lequel chacun des deux contractans, n'ayant point en cette qualité de supérieur commun, (4) restent leurs

(4) S'ils en avaient un, ce supérieur commun ne serait autre que le souverain, et alors le droit d'esclavage fondé sur le droit de souveraineté n'en serait pas le principe.

propres juges quant aux conditions du contrat, par conséquent libres, chacun dans cette partie, et maîtres de le rompre si-tôt qu'ils s'estiment lésés ?

Que si donc un esclave ne peut s'aliéner sans réserve à son maître, comment un peuple peut-il s'aliéner sans réserve à son chef; et si l'esclave reste juge de l'observation du contrat par son maître, comment le peuple ne restera-t-il pas juge de l'observation du contrat par son chef ?

Forcés de revenir ainsi sur nos pas, et considérant le sens de ce mot collectif de *peuple*, nous chercherons si pour l'établir il ne faut pas un contrat, au moins tacite, antérieur à celui que nous supposons ?

Puisqu'avant de s'élire un roi, le peuple est un peuple, qu'est-ce qui l'a fait tel sinon le contrat social ? Le contrat social est donc la base de toute société civile, et c'est dans la nature de cet acte qu'il faut chercher celle de la société qu'il forme.

Nous rechercherons quelle est la teneur de ce contrat, et si l'on ne peut pas à-peu-près l'énoncer par cette formule : *Chacun de nous met en commun ses biens, sa personne, sa vie et toute sa puissance sous la suprême*

direction de la volonté générale, et nous recevons en corps chaque membre, comme partie indivisible du tout.

Ceci supposé, pour définir les termes dont nous avons besoin, nous remarquerons qu'au-lieu de la personne particulière de chaque contractant, cet acte d'association produit un corps moral et collectif, composé d'autant de membres que l'assemblée a de voix. Cette personne publique prend en général le nom de *corps politique*, lequel est appelé par ses membres, *Etat*, quand il est passif, *Souverain*, quand il est actif, *Puissance*, en le comparant à ses semblables. A l'égard des membres eux-mêmes, ils prennent le nom de *peuple* collectivement, et s'appellent en particulier, *Citoyens*, comme membres de la *Cité*, ou participans à l'autorité souveraine, et *Sujets*, comme soumis à la même autorité.

Nous remarquerons que cet acte d'association, renferme un engagement réciproque du public et des particuliers, et que chaque individu, contractant, pour ainsi dire, avec lui-même, se trouve engagé sous un double rapport; savoir, comme membre du souverain, envers les particuliers; et comme membre de l'Etat envers le souverain.

Nous remarquerons encore que nul n'étant tenu aux engagemens qu'on n'a pris qu'avec soi, la délibération publique qui peut obliger tous les sujets envers le souverain, à cause des deux différens rapports sous lesquels chacun d'eux est envisagé, ne peut obliger l'État envers lui-même. Par où l'on voit qu'il n'y a ni ne peut y avoir d'autre loi fondamentale, proprement dite, que le seul pacte social. Ce qui ne signifie pas que le corps politique ne puisse, à certains égards, s'engager envers autrui ; car par rapport à l'étranger, il devient alors un être simple, un individu.

Les deux parties contractantes, savoir chaque particulier et le public, n'ayant aucun supérieur commun qui puisse juger leurs différends, nous examinerons si chacun des deux reste le maître de rompre le contrat quand il lui plaît ; c'est-à-dire, d'y renoncer pour sa part si-tôt qu'il se croit lésé ?

Pour éclaircir cette question, nous observerons que selon le pacte social, le souverain ne pouvant agir que par des volontés communes et générales, ses actes ne doivent de même avoir que des objets généraux et communs ; d'où il suit qu'un particulier ne sau-

rait être lésé directement par le souverain, qu'ils ne le soient tous, ce qui ne se peut, puisque ce serait vouloir se faire du mal à soi-même. Ainsi le contrat social n'a jamais besoin d'autre garant que la force publique; parce que la lésion ne peut jamais venir que des particuliers, et alors ils ne sont pas pour cela libres de leur engagement, mais punis de l'avoir violé.

Pour bien décider toutes les questions semblables, nous aurons soin de nous rappeler toujours que le pacte social est d'une nature particulière, et propre à lui seul, en ce que le peuple ne contracte qu'avec lui-même, c'est-à-dire, le peuple en corps comme souverain, avec les particuliers comme sujets; condition qui fait tout l'artifice et le jeu de la machine politique, et qui seule rend légitimes, raisonnables et sans danger, des engagemens qui sans cela seraient absurdes, tyranniques, et sujets aux plus énormes abus.

Les particuliers ne s'étant soumis qu'au souverain, et l'autorité souveraine n'étant autre chose que la volonté générale, nous verrons comment chaque homme obéissant au souverain, n'obéit qu'à lui-même, et

comment on est plus libre dans le pacte social que dans l'état de nature.

Après avoir fait la comparaison de la liberté naturelle avec la liberté civile quant aux personnes, nous ferons, quant aux biens, celle du droit de propriété avec le droit de souveraineté, du domaine particulier avec le domaine éminent. Si c'est sur le droit de propriété qu'est fondée l'autorité souveraine, ce droit est celui qu'elle doit le plus respecter ; il est inviolable et sacré pour elle, tant qu'il demeure un droit particulier et individuel : si-tôt qu'il est considéréré comme commun à tous les citoyens, il est soumis à la volonté générale, et cette volonté peut l'anéantir. Ainsi le souverain n'a nul droit de toucher au bien d'un particulier, ni de plusieurs ; mais il peut légitimement s'emparer du bien de tous, comme cela se fit à Sparte au temps de *Lycurgue ;* au-lieu que l'abolition des dettes par *Solon*, fut un acte illégitime.

Puisque rien n'oblige les sujets que la volonté générale, nous rechercherons comment se manifeste cette volonté, à quels signes on est sûr de la reconnaître, ce que c'est qu'une

loi, et quels sont les vrais caractères de la loi? Ce sujet est tout neuf: la définition de la loi est encore à faire.

A l'instant que le peuple considère en particulier un ou plusieurs de ses membres, le peuple se divise. Il se forme entre le tout et sa partie, une relation qui en fait deux êtres séparés, dont la partie est l'un, et le tout moins cette partie est l'autre. Mais le tout moins une partie n'est pas le tout; tant que ce rapport subsiste, il n'y a donc plus de tout, mais deux parties inégales.

Au contraire quand tout le peuple statue sur tout le peuple, il ne considère que lui-même, et s'il se forme un rapport, c'est de l'objet entier sous un point de vue à l'objet entier sous un autre point de vue, sans aucune division du tout. Alors l'objet sur lequel on statue est général, et la volonté qui statue est aussi générale. Nous examinerons s'il y a quelque autre espèce d'acte qui puisse porter le nom de loi.

Si le souverain ne peut parler que par des lois, et si la loi ne peut jamais avoir qu'un objet général et relatif également à tous les membres de l'Etat, il s'ensuit que le souverain n'a jamais le pouvoir de rien statuer

sur un objet particulier ; et comme il importe cependant à la conservation de l'Etat, qu'il soit aussi décidé des choses particulières, nous rechercherons comment cela se peut faire.

Les actes du souverain ne peuvent être que des actes de volonté générale, des lois : il faut ensuite des actes déterminans, des actes de force ou de gouvernement pour l'exécution de ces mêmes lois, et ceux-ci, au contraire, ne peuvent avoir que des objets particuliers. Ainsi l'acte par lequel le souverain statue qu'on élira un chef est une loi, et l'acte par lequel on élit ce chef en exécution de la loi, n'est qu'un acte de gouvernement.

Voici donc un troisième rapport sous lequel le peuple assemblé peut être considéré ; savoir, comme magistrat ou exécuteur de la loi qu'il a portée comme souverain. (5)

(5) Ces questions et propositions sont la plupart extraites du *Contrat social*, extrait lui-même d'un plus grand ouvrage entrepris sans consulter mes forces, et abandonné depuis long-temps. Le petit traité que j'en ai détaché, et dont c'est ici le sommaire, sera publié à part. *Note faite en 1761.*

Nous

Nous examinerons s'il est possible que le peuple se dépouille de son droit de souveraineté pour en revêtir un homme ou plusieurs; car l'acte d'élection n'étant pas une loi, et dans cet acte le peuple n'étant pas souverain lui-même, on ne voit point comment alors il peut transférer un droit qu'il n'a pas.

L'essence de la souveraineté consistant dans la volonté générale, on ne voit point non plus comment on peut s'assurer qu'une volonté particulière sera toujours d'accord avec cette volonté générale. On doit bien plutôt présumer qu'elle y sera souvent contraire; car l'intérêt privé tend toujours aux préférences et l'intérêt public à l'égalité; et quand cet accord serait possible, il suffirait qu'il ne fût pas nécessaire et indestructible pour que le droit souverain n'en pût résulter.

Nous rechercherons si, sans violer le pacte social, les chefs du peuple, sous quelque nom qu'ils soient élus, peuvent jamais être autre chose que les officiers du peuple, auxquels il ordonne de faire exécuter les lois? si ces chefs ne lui doivent pas compte de leur administration, et ne sont pas soumis eux-

mêmes aux lois qu'ils sont chargés de faire observer ?

Si le peuple ne peut aliéner son droit suprême, peut-il le confier pour un temps ? s'il ne peut se donner un maître, peut-il se donner des représentans ? Cette question est importante et mérite discussion.

Si le peuple ne peut avoir ni souverain ni représentans, nous examinerons comment il peut porter ses lois lui-même ; s'il doit avoir beaucoup de lois, s'il doit les changer souvent ; s'il est aisé qu'un grand peuple soit son propre législateur ?

Si le peuple romain n'était pas un grand peuple ?

S'il est bon qu'il y ait de grands peuples ?

Il suit des considérations précédentes, qu'il y a dans l'État un corps intermédiaire entre les sujets et le souverain ; et ce corps intermédiaire formé d'un ou de plusieurs membres est chargé de l'administration publique, de l'exécution des lois, et du maintien de la liberté civile et politique.

Les membres de ce corps s'appellent *magistrats* ou *rois*, c'est-à-dire gouverneurs. Le corps entier considéré par les hommes qui le composent s'appelle *prince*, et con-

sidéré par son action, il s'appelle *gouvernement.*

Si nous considérons l'action du corps entier agissant sur lui-même, c'est-à-dire le rapport du tout au tout, ou du souverain à l'Etat, nous pouvons comparer ce rapport à celui des extrêmes d'une proportion continue, dont le gouvernement donne le moyen terme. Le magistrat reçoit du souverain les ordres qu'il donne au peuple ; et tout compensé, son produit ou sa puissance est au même degré que le produit ou la puissance des citoyens qui sont sujets d'un côté et souverains de l'autre. On ne saurait altérer aucun des trois termes sans rompre à l'instant la proportion. Si le souverain veut gouverner, ou si le prince veut donner des lois, ou si le sujet refuse d'obéir, le désordre succède à la règle, et l'Etat dissous tombe dans le despotisme ou dans l'anarchie.

Supposons que l'Etat soit composé de dix mille citoyens. Le souverain ne peut être considéré que collectivement et en corps ; mais chaque particulier a, comme sujet, une existence individuelle et indépendante. Ainsi le souverain est au sujet comme dix mille à un ; c'est-à-dire que chaque membre de

l'Etat n'a pour sa part que la dix millième partie de l'autorité souveraine, quoiqu'il lui soit soumis tout entier. Que le peuple soit composé de cent mille hommes, l'état des sujets ne change pas, et chacun porte toujours tout l'empire des lois, tandis que son suffrage réduit à un cent millième a dix fois moins d'influence dans leur rédaction. Ainsi le sujet restant toujours un, le rapport du souverain augmente en raison du nombre des citoyens. D'où il suit que plus l'Etat s'aggrandit, plus la liberté diminue.

Or, moins les volontés particulières se rapportent à la volonté générale, c'est-à-dire les mœurs aux lois, plus la force réprimante doit augmenter. D'un autre côté, la grandeur de l'Etat donnant aux dépositaires de l'autorité publique plus de tentation et de moyens d'en abuser; plus le gouvernement a de force pour contenir le peuple, plus le souverain doit en avoir à son tour pour contenir le gouvernement.

Il suit de ce double rapport que la proportion continue entre le souverain, le prince et le peuple, n'est point une idée arbitraire, mais une conséquence de la nature de l'Etat. Il suit encore que l'un des extrêmes, savoir

le peuple, étant fixe, toutes les fois que la raison doublée augmente ou diminue, la raison simple augmente ou diminue à son tour; ce qui ne peut se faire sans que le moyen terme change autant de fois. D'où nous pouvons tirer cette conséquence, qu'il n'y a pas une constitution de gouvernement unique et absolue; mais qu'il doit y avoir autant de gouvernemens différens en nature qu'il y a d'Etats différens en grandeur.

Si plus le peuple est nombreux moins les mœurs se rapportent aux lois, nous examinerons si par une analogie assez évidente on ne peut pas dire aussi que plus les magistrats sont nombreux, plus le gouvernement est faible?

Pour éclaircir cette maxime, nous distinguerons dans la personne de chaque magistrat trois volontés essentiellement différentes. Premièrement la volonté propre de l'individu qui ne tend qu'à son avantage particulier; secondement la volonté commune des magistrats, qui se rapporte uniquement au profit du prince; volonté qu'on peut appeler volonté de corps, laquelle est générale par rapport au gouvernement, et particulière par rapport à l'Etat dont le gou-

vernement fait partie ; en troisième lieu la volonté du peuple ou la volonté souveraine, laquelle est générale, tant par rapport à l'Etat considéré comme le tout, que par rapport au gouvernement considéré comme partie du tout. Dans une législation parfaite la volonté particulière et individuelle doit être presque nulle, la volonté de corps propre au gouvernement très-subordonnée, et par conséquent la volonté générale et souveraine est la règle de toutes les autres. Au contraire, selon l'ordre naturel, ses différentes volontés deviennent plus actives à mesure qu'elles se concentrent ; la volonté générale est toujours la plus faible ; la volonté de corps a le second rang, et la volonté particulière est préférée à tout. En sorte que chacun est premièrement soi-même, et puis magistrat, et puis citoyen : gradation directement opposée à celle qu'exige l'ordre social.

Cela posé, nous supposerons le gouvernement entre les mains d'un seul homme. Voilà la volonté particulière et la volonté de corps parfaitement réunies, et par conséquent celle-ci au plus haut degré d'intensité qu'elle puisse avoir. Or comme c'est de ce

degré que dépend l'usage de la force, et que la force absolue du gouvernement étant toujours celle du peuple ne varie point, il s'ensuit que le plus actif des gouvernemens est celui d'un seul.

Au contraire, unissons le gouvernement à l'autorité suprême : fesons le prince du souverain, et des citoyens autant de magistrats ; alors la volonté de corps parfaitement confondue avec la volonté générale, n'aura pas plus d'activité qu'elle, et laissera la volonté particulière dans toute sa force. Ainsi le gouvernement, toujours avec la même force absolue sera dans son *minimum* d'activité.

Ces règles sont incontestables, et d'autres considérations servent à les confirmer. On voit, par exemple, que les magistrats sont plus actifs dans leur corps que le citoyen n'est dans le sien, et par conséquent la volonté particulière y a beaucoup plus d'influence. Car chaque magistrat est presque toujours chargé de quelque fonction particulière de gouvernement ; au-lieu que chaque citoyen pris à part n'a aucune fonction de la souveraineté. D'ailleurs plus l'État s'étend, plus sa force réelle augmente, quoiqu'elle

n'augmente pas en raison de son étendue : mais l'Etat restant le même, les magistrats ont beau se multiplier, le gouvernement n'en acquiert pas une plus grande force réelle, parce qu'il est dépositaire de celle de l'Etat que nous supposons toujours égale. Ainsi par cette pluralité l'activité du gouvernement diminue sans que sa force puisse augmenter.

Après avoir trouvé que le gouvernement se relâche à mesure que les magistrats se multiplient, et que, plus le peuple est nombreux, plus la force réprimante du gouvernement doit augmenter, nous conclurons que le rapport des magistrats au gouvernement doit être inverse de celui des sujets au souverain : c'est-à-dire que plus l'État s'agrandit, plus le gouvernement doit se resserrer, tellement que le nombre des chefs diminue en raison de l'augmentation du peuple.

Pour fixer ensuite cette diversité de formes sous des dénominations plus précises, nous remarquerons en premier lieu que le souverain peut commettre le dépôt du gouvernement à tout le peuple ou à la plus grande partie du peuple, en sorte qu'il y ait plus de citoyens magistrats que de citoyens simples

particuliers. On donne le nom de démocratie à cette forme de gouvernement.

Ou bien il peut resserrer le gouvernement entre les mains d'un moindre nombre, en sorte qu'il y ait plus de simple citoyens que de magistrats, et cette forme porte le nom d'aristocratie.

Enfin, il peut concentrer tout le gouvernement entre les mains d'un magistrat unique. Cette troisième forme est la plus commune, et s'appelle monarchie ou gouvernement royal.

Nous remarquerons que toutes ces formes, ou du moins les deux premières, sont susceptibles de plus et de moins, et ont même une assez grande latitude. Car la démocratie peut embrasser tout le peuple ou se resserrer jusqu'à la moitié. L'aristocratie à son tour peut de la moitié du peuple se resserrer indéterminément jusqu'au plus petit nombre: la royauté même admet quelquefois un partage, soit entre le père et le fils, soit entre deux frères, soit autrement. Il y avoit toujours deux rois à Sparte, et l'on a vu dans l'empire romain jusqu'à huit empereurs à-la-fois, sans qu'on pût dire que l'empire fût divisé. Il y a un point où chaque forme

de gouvernement se confond avec la suivante; et sous trois dénominations spécifiques le gouvernement est réellement capable d'autant de formes que l'Etat a de citoyens.

Il y a plus; chacun de ces gouvernemens pouvant à certains égards se subdiviser en diverses parties, l'une administrée d'une manière et l'autre d'une autre, il peut résulter de ces trois formes combinées une multitude de formes mixtes dont chacune est multipliable par toutes les formes simples.

On a de tout temps beaucoup disputé sur la meilleure forme de gouvernement, sans considérer que chacune est la meilleure en certains cas, et la pire en d'autres. Pour nous, si dans les différens Etats le nombre des magistrats (6) doit être inverse de celui des citoyens, nous conclurons qu'en général le gouvernement démocratique convient aux petits Etats, l'aristocratique aux médiocres, et le monarchique aux grands.

C'est par le fil de ces recherches que nous

(6) On se souviendra que je n'entends parler ici que des magistrats suprêmes ou chefs de la nation; les autres n'étant que leurs substituts en telle ou telle partie.

parviendrons à savoir quels sont les devoirs et les droits de citoyens ; et si l'on peut séparer les uns des autres, ce que c'est que la patrie, en quoi précisément elle consiste, et à quoi chacun peut connaître s'il a une patrie ou s'il n'en a point.

Après avoir ainsi considéré chaque espèce de société civile en elle-même, nous les comparerons pour en observer les divers rapports. Les unes grandes, les autres petites ; les unes fortes, les autres faibles, s'attaquant, s'offensant, s'entre-détruisant, et dans cette action et réaction continuelle, fesant plus de misérables, et coûtant la vie à plus d'hommes, que s'ils avaient tous gardé leur première liberté. Nous examinerons si l'on n'en a pas fait trop ou trop peu dans l'institution sociale ; si les individus soumis aux lois et aux hommes, tandis que les sociétés gardent entr'elles l'indépendance de la nature, ne restent pas exposés aux maux des deux états, sans en avoir les avantages, et s'il ne vaudrait pas mieux qu'il n'y eût point de société civile au monde, que d'y en avoir plusieurs ? N'est-ce pas cet état mixte qui participe à tous les deux, et n'assure ni l'un ni l'autre, *per quem neutrum licet, nec tanquam in bello*

paratum esse, nec tanquam in pace securum? N'est-ce pas cette association partielle et imparfaite, qui produit la tyrannie et la guerre; et la tyrannie et la guerre ne sont-elles pas les plus grands fléaux de l'humanité?

Nous examinerons enfin l'espèce de remèdes qu'on a cherchés à ces inconvéniens, par les ligues et confédérations, qui, laissant chaque Etat son maître au-dedans, l'arme au dehors contre tout agresseur injuste. Nous rechercherons comment on peut établir une bonne association fédérative, ce qui peut la rendre durable, et jusqu'à quel point on peut étendre le droit de la confédération, sans nuire à celui de la souveraineté.

L'abbé de *St. Pierre* avait proposé une association de tous les Etats de l'Europe, pour maintenir entr'eux une paix perpétuelle. Cette association était-elle praticable, et supposant qu'elle eût été établie, était-il à présumer qu'elle eût duré (20)? Ces recherches nous mènent directement à toutes les ques-

(20) Depuis que j'écrivais ceci, les raisons *pour* ont été exposées dans l'extrait de ce projet; les raisons *contre*, du moins celles qui m'ont paru solides, se trouveront dans le recueil de mes écrits à la suite de ce même extrait.

tions de droit public, qui peuvent achever d'éclaircir celles du droit politique.

Enfin nous poserons les vrais principes du droit de la guerre, et nous examinerons pourquoi *Grotius* et les autres n'en ont donné que de faux.

Je ne serais pas étonné qu'au milieu de tous nos raisonnemens, mon jeune homme, qui a du bon sens, me dît en m'interrompant : On dirait que nous bâtissons notre édifice avec du bois, et non pas avec des hommes, tant nous alignons exactement chaque pièce à la règle ! Il est vrai, mon ami, mais songez que le droit ne se plie point aux passions des hommes, et qu'il s'agissait entre nous d'établir d'abord les vrais principes du droit politique. A présent que nos fondemens sont posés, venez examiner ce que les hommes ont bâti dessus, et vous verrez de belles choses !

Alors je lui fais lire Télémaque, et poursuivre sa route : nous cherchons l'heureuse Salente, et le bon *Idoménée* rendu sage à force de malheurs. Chemin fesant nous trouvons beaucoup de *Protesilas*, et point de *Philoclès*. *Adraste* roi des Dauniens n'est pas non plus introuvable. Mais laissons les

lecteurs imaginer nos voyages, ou les faire à notre place un Télémaque à la main, et ne leur suggérons point des applications affligeantes, que l'auteur même écarte, ou fait malgré lui.

Au reste, *Emile* n'étant pas roi, ni moi Dieu, nous ne nous tourmentons point de ne pouvoir imiter *Télémaque* et *Mentor* dans le bien qu'ils fesaient aux hommes : personne ne sait mieux que nous se tenir à sa place, et ne désire moins d'en sortir. Nous savons que la même tâche est donnée à tous ; que quiconque aime le bien de tout son cœur, et le fait de tout son pouvoir, l'a remplie. Nous savons que *Télémaque* et *Mentor* sont des chimères. *Emile* ne voyage pas en homme oisif, et fait plus de bien que s'il était prince. Si nous étions rois, nous ne serions plus bienfesans; si nous étions rois et bienfesans, nous ferions sans le savoir mille maux réels pour un bien apparent que nous croirions faire. Si nous étions rois et sages, le premier bien que nous voudrions faire à nous-mêmes et aux autres, serait d'abdiquer la royauté et de redevenir ce que nous sommes.

J'ai dit ce qui rend les voyages infructueux à tout le monde. Ce qui les rend encore plus

infructueux à la jeunesse, c'est la manière dont on les lui fait faire. Les gouverneurs, plus curieux de leur amusement que de son instruction, la mènent de ville en ville, de palais en palais, de cercle en cercle, ou s'ils sont savans et gens-de-lettres, ils lui font passer son temps à courir des bibliothèques, à visiter des antiquaires, à fouiller de vieux monumens, à transcrire de vieilles inscriptions. Dans chaque pays ils s'occupent d'un autre siècle ; c'est comme s'ils s'occupaient d'un autre pays ; en sorte qu'après avoir à grands frais parcouru l'Europe, livrés aux frivolités ou à l'ennui, ils reviennent sans avoir rien vu de ce qui peut les intéresser, ni rien appris de qui peut leur être utile.

Toutes les capitales se ressemblent ; tous les peuples s'y mêlent, toutes les mœurs s'y confondent : ce n'est pas là qu'il faut aller étudier les nations. Paris et Londres ne sont à mes yeux que la même ville. Leurs habitans ont quelques préjugés différens, mais ils n'en ont pas moins les uns que les autres, et toutes leurs maximes pratiques sont les mêmes. On sait quelles espèces d'hommes doivent se rassembler dans les cours. On sait quelles mœurs l'entassement du peuple et

l'inégalité des fortunes doit par-tout produire. Si-tôt qu'on me parle d'une ville composée de deux cents mille ames, je sais d'avance comment on y vit. Ce que je saurais de plus sur les lieux ne vaut pas la peine d'aller l'apprendre.

C'est dans les provinces reculées, où il y a moins de mouvement, de commerce, où les étrangers voyagent moins, dont les habitans se déplacent moins, changent moins de fortune et d'état, qu'il faut aller étudier le génie et les mœurs d'une nation. Voyez en passant la capitale, mais allez observer au loin le pays. Les Français ne sont pas à Paris, ils sont en Touraine; les Anglais sont plus anglais en Mercie qu'à Londres, et les Espagnols plus espagnols en Galice qu'à Madrid. C'est à ces grandes distances qu'un peuple se caractérise, et se montre tel qu'il est sans mélange: c'est là que les bons et les mauvais effets du gouvernement se font mieux sentir; comme au bout d'un plus grand rayon la mesure des arcs est plus exacte.

Les rapports nécessaires des mœurs au gouvernement ont été si bien exposés dans le livre de l'Esprit des lois, qu'on ne peut mieux faire que de recourir à cet ouvrage pour

étudier ces rapports. Mais en général, il y a deux règles faciles et simples, pour juger de la bonté relative des gouvernemens. L'une est la population. Dans tout pays qui se dépeuple, l'Etat tend à sa ruine, et le pays qui peuple le plus, fût-il le plus pauvre, est infailliblement le mieux gouverné.

Mais il faut pour cela, que cette population soit un effet naturel du gouvernement et des mœurs : car si elle se fesait par des colonies, ou par d'autres voies accidentelles et passagères, alors elles prouveraient le mal par le remède. Quand *Auguste* porta des lois contre le célibat, ces lois montraient déjà le déclin de l'empire romain. Il faut que la bonté du gouvernement porte les citoyens à se marier, et non pas que la loi les y contraigne ; il ne faut pas examiner ce qui se fait par force, car la loi qui combat la constitution, s'élude et devient vaine, mais ce qui se fait par l'influence des mœurs et par la pente naturelle du gouvernement ; car ces moyens ont seuls un effet constant. C'était la politique du bon abbé de *St. Pierre*, de chercher toujours un petit remède à chaque mal particulier, au-lieu de remonter à leur source commune, et de voir qu'on ne les

pouvait guérir que tous à-la-fois. Il ne s'agit pas de traiter séparément chaque ulcère qui vient sur le corps d'un malade, mais d'épurer la masse du sang qui les produit tous. On dit qu'il y a des prix en Angleterre pour l'agriculture ; je n'en veux pas davantage ; cela seul me prouve qu'elle n'y brillera pas longtemps.

La seconde marque de la bonté relative du gouvernement et des lois se tire aussi de la population, mais d'une autre manière ; c'est-à-dire, de sa distribution, et non pas de sa quantité. Deux états égaux en grandeur et en nombre d'hommes peuvent être fort inégaux en force, et le plus puissant des deux est toujours celui dont les habitans sont le plus également répandus sur le territoire : celui qui n'a pas de si grandes villes, et qui par conséquent brille le moins, battra toujours l'autre. Ce sont les grandes villes qui épuisent un Etat et font sa faiblesse : la richesse qu'elles produisent, est une richesse apparente et illusoire : c'est beaucoup d'argent et peu d'effet. On dit que la ville de Paris vaut une province au roi de France ; moi je crois qu'elle lui en coûte plusieurs, que c'est à plus d'un égard que Paris est nourri par les

provinces, et que la plupart de leurs revenus se versent dans cette ville et y restent, sans jamais retourner au peuple ni au roi. Il est inconcevable que dans ce siècle de calculateurs, il n'y en ait pas un qui sache voir que la France serait beaucoup plus puissante, si Paris était anéanti.

Non-seulement le peuple mal distribué n'est pas avantageux à l'Etat; mais il est plus ruineux que la dépopulation même, en ce que la dépopulation ne donne qu'un produit nul, et que la consommation mal entendue donne un produit négatif. Quand j'entends un français et un anglais, tout fiers de la grandeur de leurs capitales, disputer entre eux, lequel de Paris ou de Londres contient le plus d'habitans, c'est pour moi comme s'ils disputaient ensemble, lequel des deux peuples a l'honneur d'être le plus mal gouverné.

Etudiez un peuple hors de ses villes, ce n'est qu'ainsi que vous le connaîtrez. Ce n'est rien de voir la forme apparente d'un gouvernement, fardé par l'appareil de l'administration et par le jargon des administrateurs, si l'on n'en étudie aussi la nature par les effets qu'il produit sur le peuple, et dans tous les

degrés de l'administration. La différence de la forme au fond, se trouvant partagée entre tous ces degrés, ce n'est qu'en les embrassant tous, qu'on connaît cette différence. Dans tel pays, c'est par les manœuvres des subdélégués qu'on commence à sentir l'esprit du ministère, dans tel autre, il faut voir élire les membres du parlement, pour juger s'il est vrai que la nation soit libre; dans quelque pays que ce soit, il est impossible que qui n'a vu que les villes connaisse le gouvernement, attendu que l'esprit n'en est jamais le même pour la ville et pour la campagne. Or, c'est la campagne qui fait le pays, et c'est le peuple de la campagne qui fait la nation.

Cette étude des différens peuples dans leurs provinces reculées, et dans la simplicité de leur génie original, donne une observation générale, bien favorable à mon épigraphe, et bien consolante pour le cœur humain. C'est que toutes les nations ainsi observées paraissent en valoir beaucoup mieux; plus elles se rapprochent de la nature, plus la bonté domine dans leur caractère; ce n'est qu'en se renfermant dans les villes, ce n'est qu'en s'altérant à force de culture qu'elles se

dépravent, et qu'elles changent en vices agréables et pernicieux, quelques défauts plus grossiers que malfesans.

De cette observation résulte un nouvel avantage dans la manière de voyager que je propose, en ce que les jeunes gens, séjournant peu dans les grandes villes où règne une horrible corruption, sont moins exposés à la contracter, et conservent parmi des hommes plus simples, et dans des sociétés moins nombreuses, un jugement plus sûr, un goût plus sain, des mœurs plus honnêtes. Mais au reste, cette contagion n'est guère à craindre pour mon *Emile;* il a tout ce qu'il faut pour s'en garantir. Parmi toutes les précautions que j'ai prises pour cela, je compte pour beaucoup l'attachement qu'il a dans le cœur.

On ne sait plus ce que peut le véritable amour sur les inclinations des jeunes gens, parce que ne le connaissant pas mieux qu'eux, ceux qui les gouvernent les en détournent. Il faut pourtant qu'un jeune homme aime ou qu'il soit débauché. Il est aisé d'en imposer par les apparences. On me citera mille jeunes gens qui, dit-on, vivent fort chastement sans amour; mais qu'on me cite un homme fait, un véritable homme qui dise avoir ainsi passé

la jeunesse, et qui soit de bonne foi. Dans toutes les vertus, dans tous les devoirs on ne cherche que l'apparence; moi je cherche la réalité; et je suis trompé, s'il y a, pour y parvenir, d'autres moyens que ceux que je donne.

L'idée de rendre *Émile* amoureux avant de le faire voyager, n'est pas de mon invention. Voici le trait qui me l'a suggéré.

J'étais à Venise, en visite chez le gouverneur d'un jeune anglais. C'était en hiver, nous étions autour du feu. Le gouverneur reçoit ses lettres de la poste. Il les lit, et puis en relit une tout haut à son élève. Elle était en anglais : je n'y compris plus rien; mais, durant la lecture, je vis le jeune homme déchirer de très-belles manchettes de point qu'il portait, et les jeter au feu l'une après l'autre, le plus doucement qu'il put, afin qu'on ne s'en aperçût pas : surpris de ce caprice, je le regarde au visage et crois y voir de l'émotion; mais les signes extérieurs des passions, quoiqu'assez semblables chez tous les hommes, ont des différences nationales, sur lesquelles il est facile de se tromper. Les peuples ont divers langages sur le visage, aussi-bien que dans la bouche. J'attends la fin de la lecture,

et puis montrant au gouverneur les poignets nus de son élève, qu'il cachait pourtant de son mieux, je lui dis : Peut-on savoir ce que cela signifie?

Le gouverneur voyant ce qui s'était passé, se mit à rire, embrassa son élève d'un air de satisfaction, et, après avoir obtenu son consentement, il me donna l'explication que je souhaitais.

Les manchettes, me dit-il, que M. *John* vient de déchirer, sont un présent qu'une dame de cette ville lui a fait il n'y a pas long-temps. Or, vous saurez que M. *John* est promis dans son pays à une jeune demoiselle pour laquelle il a beaucoup d'amour, et qui en mérite encore davantage. Cette lettre est de la mère de sa maîtresse, et je vais vous en traduire l'endroit qui a causé le dégât dont vous avez été le témoin.

« *Luci* ne quitte point les manchettes de « *Lord John. Miss Betti Roldham* vint hier « passer l'après-midi avec elle et voulut à « toute force travailler à son ouvrage. Sa- « chant que *Luci* s'était levée aujourd'hui « plutôt qu'à l'ordinaire, j'ai voulu voir ce « qu'elle fesait, et je l'ai trouvée occupée à « défaire tout ce qu'avait fait hier *Miss Betti*.

« Elle ne veut pas qu'il y ait dans son pré-
« sent un seul point d'une autre main que
« la sienne «.

M. *John* sortit un moment après pour prendre d'autres manchettes, et je dis à son gouverneur : Vous avez un élève d'un excellent naturel, mais parlez-moi vrai. La lettre de la mère de *Miss Luci* n'est-elle point arrangée ? N'est-ce point un expédient de votre façon contre la dame aux manchettes ? Non, me dit-il, la chose est réelle ; je n'ai pas mis tant d'art à mes soins ; j'y ai mis de la simplicité, du zèle, et DIEU a béni mon travail.

Le trait de ce jeune homme n'est point sorti de ma mémoire ; il n'était pas propre à ne rien produire dans la tête d'un rêveur comme moi.

Il est temps de finir. Ramenons *Lord John* à *Miss Luci*, c'est-à-dire *Emile* à *Sophie*. Il lui rapporte avec un cœur non moins tendre qu'avant son départ un esprit plus éclairé, et il rapporte dans son pays l'avantage d'avoir connu les gouvernemens par tous leurs vices, et les peuples par toutes leurs vertus. J'ai même pris soin qu'il se liât dans chaque nation avec quelque homme de mérite par un traité

traité d'hospitalité à la manière des anciens, et je ne serai pas fâché qu'il cultive ces connaissances par un commerce de lettres. Outre qu'il peut être utile et qu'il est toujours agréable d'avoir des correspondances dans les pays éloignés, c'est une excellente précaution contre l'empire des préjugés nationaux, qui, nous attaquant toute la vie, ont tôt ou tard quelque prise sur nous. Rien n'est plus propre à leur ôter cette prise que le commerce désintéressé des gens sensés qu'on estime, lesquels n'ayant point ces préjugés, et les combattant par les leurs, nous donnent les moyens d'opposer sans cesse les uns aux autres, et de nous garantir ainsi de tous. Ce n'est point la même chose de commercer avec les étrangers chez nous ou chez eux. Dans le premier cas, ils ont toujours pour le pays où ils vivent un ménagement qui leur fait déguiser ce qu'ils en pensent ou qui leur en fait penser favorablement, tandis qu'ils y sont : de retour chez eux, ils en rabattent et ne sont que justes. Je serais bien aise que l'étranger que je consulte eût vu mon pays, mais je ne lui en demanderai son avis que dans le sien.

Après avoir presque employé deux ans à parcourir quelques-uns des grands Etats de l'Europe et beaucoup plus de petits ; après en avoir appris les deux ou trois principales langues, après y avoir vu ce qu'il y a de vraiment curieux, soit en histoire naturelle, soit en gouvernement, soit en arts, soit en hommes, *Emile* dévoré d'impatience m'avertit que notre terme approche. Alors je lui dis : Hé bien, mon ami, vous vous souvenez du principal objet de nos voyages ; vous avez vu, vous avez observé. Quel est enfin le résultat de vos observations ? à quoi vous fixez-vous ? Ou je me suis trompé dans ma méthode, ou il doit me répondre à-peu-près ainsi :

« A quoi je me fixe ! A rester tel que vous « m'avez fait être, et à n'ajouter volontai- « rement aucune autre chaîne à celle dont « me chargent la nature et les lois. Plus j'exa- « mine l'ouvrage des hommes dans leurs ins- « titutions, plus je vois qu'à force de vou- « loir être indépendans ils se font esclaves, « et qu'ils usent leur liberté même en vains « efforts pour l'assurer. Pour ne pas céder au « torrent des choses, ils se font mille atta-

« chemens ; puis si-tôt qu'ils veulent faire un « pas ils ne peuvent, et sont étonnés de te- « nir à tout. Il me semble que pour se rendre « libre on n'a rien à faire ; il suffit de ne pas « vouloir cesser de l'être. C'est vous, ô mon « maître, qui m'avez fait libre en m'appre- « nant à céder à la nécessité. Qu'elle vienne « quand il lui plaît, je m'y laisse entraîner « sans contrainte, et, comme je ne veux pas « la combattre, je ne m'attache à rien pour « me retenir. J'ai cherché dans nos voyages « si je trouverais quelque coin de terre où je « pusse être absolument mien ; mais en quel « lieu parmi les hommes ne dépend-on plus « de leurs passions ? Tout bien examiné, « j'ai trouvé que mon souhait même était « contradictoire ; car dussé-je ne tenir à au- « tre chose, je tiendrais au-moins à la terre « où je me serais fixé : ma vie serait atta- « chée à cette terre comme celle des Dryades « l'était à leurs arbres ; j'ai trouvé qu'em- « pire et liberté étant deux mots incompati- « bles, je ne pouvais être maître d'une chau- « mière qu'en cessant de l'être de moi.

Hoc erat in votis modus agri non ita magnus.

« Je me souviens que mes biens furent la

« cause de nos recherches. Vous prouviez « très-solidement que je ne pouvais garder à- « la-fois ma richesse et ma liberté ; mais « quand vous vouliez que je fusse à-la-fois « libre et sans besoins, vous vouliez deux « choses incompatibles, car je ne saurais « me tirer de la dépendance des hommes, « qu'en rentrant sous celle de la nature. Que « ferai-je donc avec la fortune que mes pa- « rens m'ont laissée ? Je commencerai par « n'en point dépendre ; je relâcherai tous « les liens qui m'y attachent : si on me la « laisse, elle me restera ; si on me l'ôte, on « ne m'entraînera point avec elle. Je ne me « tourmenterai point pour la retenir, mais « je resterai ferme à ma place. Riche ou pau- « vre je serai libre. Je ne le serai point seu- « seulement en tel pays, en telle contrée, « je le serai par toute la terre. Pour moi, « toutes les chaînes de l'opinion sont brisées, « je ne connais que celles de la nécessité. « J'appris à les porter dès ma naissance et « je les porterai jusqu'à la mort, car je suis « homme ; et pourquoi ne saurais-je pas les « porter étant libre, puisqu'étant esclave il « les faudrait bien porter encore, et celles « de l'esclavage pour surcroît ?

« Que m'importe ma condition sur la « terre ? que m'importe où que je sois ? par- « tout où il y a des hommes, je suis chez « mes frères ; par-tout où il n'y en a pas, « je suis chez moi. Tant que je pourrai rester « indépendant et riche, j'ai du bien pour « vivre et je vivrai. Quand mon bien m'as- « sujettira, je l'abandonnerai sans peine; « j'ai des bras pour travailler, et je vivrai. « Quand mes bras me manqueront, je vivrai « si l'on me nourrit; je mourrai si l'on m'a- « bandonne; je mourrai bien aussi quoi- « qu'on ne m'abandonne pas; car la mort « n'est pas une peine de la pauvreté, mais « une loi de la nature. Dans quelque temps « que la mort vienne, je la défie; elle ne me « surprendra jamais fesant des préparatifs « pour vivre; elle ne m'empêchera jamais « d'avoir vécu.

« Voilà, mon père, à quoi je me fixe. Si « j'étais sans passions, je serais, dans mon « état d'homme indépendant, comme DIEU « même, puisque, ne voulant que ce qui est, « je n'aurais jamais à lutter contre la desti- « née. Au-moins, je n'ai qu'une chaîne, « c'est la seule que je porterai jamais, et je

« puis m'en glorifier. Venez donc, donnez-
« moi *Sophie*, et je suis libre.

« Cher *Emile*, je suis bien aise d'entendre
« sortir de ta bouche des discours d'homme,
« et d'en voir les sentimens dans ton cœur.
« Ce désintéressement outré ne me déplaît
« pas à ton âge. Il diminuera quand tu auras
« des enfans, et tu seras alors précisément
« ce que doit être un bon père de famille
« et un homme sage. Avant tes voyages, je
« savais quel en serait l'effet ; je savais qu'en
« regardant de près nos institutions tu serais
« bien éloigné d'y prendre la confiance qu'elles
« ne méritent pas. C'est en vain qu'on aspire
« à la liberté sous la sauvegarde des lois. Des
« lois ! où est-ce qu'il y en a, et où est-ce
« qu'elles sont respectées ? Par-tout tu n'as
« vu régner sous ce nom que l'intérêt par-
« ticulier et les passions des hommes. Mais
« les lois éternelles de la nature et de l'ordre
« existent. Elles tiennent lieu de loi positive
« au sage ; elles sont écrites au fond de son
« cœur par la conscience et par la raison ;
« c'est à celles-là qu'il doit s'asservir pour
« être libre, et il n'y a d'esclave que celui
« qui fait mal, car il le fait toujours malgré
« lui. La liberté n'est dans aucune forme de

« gouvernement, elle est dans le cœur de « l'homme libre, il la porte par-tout avec « lui. L'homme vil porte par-tout la ser- « vitude. L'un serait esclave à Genève, et « l'autre libre à Paris.

« Si je te parlais des devoirs du citoyen, « tu me demanderais peut-être où est la « patrie, et tu croirais m'avoir confondu. « Tu te tromperais pourtant, cher *Emile*, « car qui n'a pas une patrie a du moins un « pays. Il y a toujours un gouvernement « et des simulacres de lois sous lesquels il « a vécu tranquille. Que le contrat social « n'ait point été observé, qu'importe, si « l'intérêt particulier l'a protégé comme au- « rait fait la volonté générale, si la violence « publique l'a garanti des violences parti- « culières, si le mal qu'il a vu faire lui a « fait aimer ce qui était bien, et si nos insti- « tutions mêmes lui ont fait connaître et « haïr leurs propres iniquités ? O *Emile* ! « où est l'homme de bien qui ne doit rien à « son pays ? Quel qu'il soit, il lui doit ce « qu'il y a de plus précieux pour l'homme, « la moralité de ses actions et l'amour de « la vertu. Né dans le fond d'un bois, « il eût vécu plus heureux et plus libre ;

« mais n'ayant rien à combattre pour suivre « ses penchans il eût été bon sans mérite, « il n'eut point été vertueux, et maintenant « il sait l'être malgré ses passions. La seule « apparence de l'ordre le porte à le connaître, à l'aimer. Le bien public, qui ne « sert que de prétexte aux autres, est pour « lui seul un motif réel. Il apprend à se « combattre, à se vaincre, à sacrifier son « intérêt à l'intérêt commun. Il n'est pas « vrai qu'il ne tire aucun profit des lois ; « elles lui donnent le courage d'être juste, « même parmi les méchans. Il n'est pas vrai « qu'elles ne l'ont pas rendu libre, elles lui « ont appris à régner sur lui.

« Ne dis donc pas, que m'importe où que « je sois ? Il t'importe d'être où tu peux « remplir tous tes devoirs, et l'un de ces « devoirs est l'attachement pour le lieu de ta « naissance. Tes compatriotes te protégèrent « enfant, tu dois les aimer étant homme. « Tu dois vivre au milieu d'eux, ou du « moins en lieu d'où tu puisses leur être « utile autant que tu peux l'être, et où ils « sachent où te prendre si jamais ils ont « besoin de toi. Il y a telle circonstance « où un homme peut être plus utile à ses

« concitoyens hors de sa patrie que s'il vivait « dans son sein. Alors il doit n'écouter que « son zèle et supporter son exil sans mur- « mure ; cet exil même est un de ses devoirs. « Mais toi, bon *Emile*, à qui rien n'impose « ces douloureux sacrifices, toi qui n'as pas « pris le triste emploi de dire la vérité aux « hommes, va vivre au milieu d'eux, cultive « leur amitié dans un doux commerce, sois « leur bienfaiteur, leur modèle : ton exemple « leur servira plus que tous nos livres, et le « bien qu'ils te verront faire les touchera « plus que tous nos vains discours.

« Je ne t'exhorte pas pour cela d'aller vivre « dans les grandes villes ; au contraire un « des exemples que les bons doivent donner « aux autres est celui de la vie patriarchale « et champêtre, la première vie de l'homme, « la plus paisible, la plus naturelle, et la « plus douce à qui n'a pas le cœur corrompu. « Heureux, mon jeune ami, le pays où « l'on n'a pas besoin d'aller chercher la paix « dans un désert ! mais où est ce pays ? Un « homme bienfesant satisfait mal son pen- « chant au milieu des villes, où il ne trouve « presque à exercer son zèle que pour des « intrigans ou pour des fripons. L'accueil

« qu'on y fait aux fainéans qui viennent y
« chercher fortune, ne fait qu'achever de
« dévaster le pays, qu'au contraire il faudrait
« repeupler aux dépens des villes. Tous les
« hommes qui se retirent de la grande société
« sont utiles précisément parce qu'ils s'en
« retirent, puisque tous ses vices lui viennent
« d'être trop nombreuse. Ils sont encore utiles
« lorsqu'ils peuvent ramener dans les lieux
« déserts la vie, la culture, et l'amour de
« leur premier état. Je m'attendris en son-
« geant combien de leur simple retraite *Emile*
« et *Sophie* peuvent répandre de bienfaits
« autour d'eux ; combien ils peuvent vivifier
« la campagne et ranimer le zèle éteint de
« l'infortuné villageois. Je crois voir le peu-
« ple se multiplier, les champs se fertiliser,
« la terre prendre une nouvelle parure, la
« multitude et l'abondance transformer les
« travaux en fêtes ; les cris de joie et les
« bénédictions s'élever du milieu des jeux
« autour du couple aimable qui les a rani-
« més. On traite l'âge d'or de chimère, et
« c'en sera toujours une pour quiconque a
« le cœur et le goût gâtés. Il n'est pas même
« vrai qu'on le regrette, puisque ces regrets
« sont toujours vains. Que faudrait-il donc

« pour le faire renaître ? une seule chose,
« mais impossible ; ce serait de l'aimer.

« Il semble déjà renaître autour de l'habi-
« tation de *Sophie*; vous ne ferez qu'achever
« ensemble ce que ses dignes parens ont
« commencé. Mais, cher *Emile*, qu'une
« vie si douce ne te dégoûte pas des devoirs
« pénibles, si jamais ils te sont imposés :
« souviens-toi que les Romains passaient de
« la charrue au consulat. Si le prince ou
« l'Etat t'appelle au service de la patrie,
« quitte tout pour aller remplir, dans le
« poste qu'on t'assigne, l'honorable fonction
« de citoyen. Si cette fonction t'est onéreuse,
« il est un moyen honnête et sûr de t'en
« affranchir ; c'est de la remplir avec assez
« d'intégrité pour qu'elle ne te soit pas long-
« temps laissée. Au reste, crains peu l'em-
« barras d'une pareille charge : tant qu'il y
« aura des hommes de ce siècle, ce n'est
« pas toi qu'on viendra chercher pour servir
« l'Etat ».

Que ne m'est-il permis de peindre le retour d'*Emile* auprès de *Sophie* et la fin de leurs amours, ou plutôt le commencement de l'amour conjugal qui les unit ! Amour fondé sur l'estime qui dure autant que la vie, sur

les vertus qui ne s'effacent point avec la beauté, sur les convenances des caractères qui rendent le commerce aimable, et prolongent dans la vieillesse le charme de la première union. Mais tous ces détails pourraient plaire sans être utiles, et jusqu'ici je ne me suis permis de détails agréables que ceux dont j'ai cru voir l'utilité. Quitterai-je cette règle à la fin de ma tâche ? Non, je sens, aussi-bien, que ma plume est lassée. Trop faible pour des travaux de si longue haleine, j'abandonnerais celui-ci s'il était moins avancé : pour ne pas le laisser imparfait, il est temps que j'achève.

Enfin, je vois naître le plus charmant des jours d'*Emile* et le plus heureux des miens ; je vois couronner mes soins et je commence d'en goûter le fruit. Le digne couple s'unit d'une chaîne indissoluble, leur bouche prononce et leur cœur confirme des sermens qui ne seront point vains : ils sont époux. En revenant du temple ils se laissent conduire ; ils ne savent où ils sont, où ils vont, ce qu'on fait autour d'eux. Ils n'entendent point, ils ne répondent que des mots confus, leurs yeux troublés ne voient plus rien. O délire ! ô faiblesse humaine ! Le sentiment

timent du bonheur écrase l'homme ; il n'est pas assez fort pour le supporter.

Il y a bien peu de gens qui sachent, un jour de mariage, prendre un ton convenable avec les nouveaux époux. La morne décence des uns et le propos léger des autres me semblent également déplacés. J'aimerais mieux qu'on laissât ces jeunes cœurs se replier sur eux-mêmes, et se livrer à une agitation qui n'est pas sans charme, que de les en distraire si cruellement pour les attrister par une fausse bienséance, ou pour les embarrasser par de mauvaises plaisanteries qui, dussent-elles leur plaire en tout autre temps, sont très-sûrement importunes un pareil jour.

Je vois mes deux jeunes gens dans la douce langueur qui les trouble n'écouter aucun des discours qu'on leur tient : moi, qui veux qu'on jouisse de tous les jours de la vie, leur en laisserai-je perdre un si précieux ? Non, je veux qu'ils le goûtent, qu'ils le savourent, qu'il ait pour eux ses voluptés. Je les arrache à la foule indiscrète qui les accable ; et les menant promener à l'écart, je les rappelle à eux-mêmes en leur parlant d'eux. Ce n'est pas seulement à leurs oreilles

que je veux parler, c'est à leurs cœurs ; et je n'ignore pas quel est le sujet unique dont ils peuvent s'occuper ce jour-là.

Mes enfans, leur dis-je en les prenant tous deux par la main, il y a trois ans que j'ai vu naître cette flamme vive et pure qui fait votre bonheur aujourd'hui. Elle ne fait qu'augmenter sans cesse ; je vois dans vos yeux qu'elle est à son dernier degré de véhémence ; elle ne peut plus que s'affaiblir. Lecteurs, ne voyez-vous pas les transports, les emportemens, les sermens d'*Emile*, l'air dédaigneux dont *Sophie* dégage sa main de la mienne, et les tendres protestations que leurs yeux se font mutuellement de s'adorer jusqu'au dernier soupir ? Je les laisse faire, et puis je reprends.

J'ai souvent pensé que si l'on pouvait prolonger le bonheur de l'amour dans le mariage, on aurait le paradis sur la terre. Cela ne s'est jamais vu jusqu'ici. Mais si la chose n'est pas tout-à-fait impossible, vous êtes bien dignes l'un et l'autre de donner un exemple que vous n'aurez reçu de personne, et que peu d'époux sauront imiter. Voulez-vous, mes enfans, que je vous dise un moyen que j'imagine pour cela, et que je crois être le seul possible ?

Ils se regardent en souriant et se moquant de ma simplicité. *Emile* me remercie nettement de ma recette, en disant qu'il croit que *Sophie* en a une meilleure, et que, quant à lui, celle-là lui suffit. *Sophie* approuve et paraît tout aussi confiante. Cependant à travers son air de raillerie je crois démêler un peu de curiosité. J'examine *Emile* : ses yeux ardens dévorent les charmes de son épouse : c'est la seule chose dont il soit curieux, et tous mes propos ne l'embarrassent guère. Je souris à mon tour en disant en moi-même : je saurai bientôt te rendre attentif.

La différence presque imperceptible de ces mouvemens secrets, en marque une bien caractéristique dans les deux sexes, et bien contraire aux préjugés reçus : c'est que généralement les hommes sont moins constans que les femmes, et se rebutent plutôt qu'elles de l'amour heureux. La femme pressent de loin l'inconstance de l'homme, et s'en inquiète ; c'est ce qui la rend aussi plus jalouse. Quand il commence à s'attiédir, forcée à lui rendre pour le garder tous les soins qu'il prit autrefois pour lui plaire, elle pleure, elle s'humilie à son tour, et rarement avec le même succès. L'attachement et les soins gagnent les

cœurs ; mais ils ne les recouvrent guère. Je reviens à ma recette contre le refroidissement de l'amour dans le mariage.

Elle est simple et facile, reprens-je ; c'est de continuer d'être amans quand on est époux. En effet, dit *Emile* en riant du secret, elle ne nous sera pas pénible.

Plus pénible à vous qui parlez que vous ne pensez, peut-être. Laissez-moi, je vous prie, le temps de m'expliquer.

Les nœuds qu'on veut trop serrer rompent. Voilà ce qui arrive à celui du mariage, quand on veut lui donner plus de force qu'il n'en doit avoir. La fidélité qu'il impose aux deux époux est le plus saint de tous les droits, mais le pouvoir qu'il donne à chacun des deux sur l'autre est de trop. La contrainte et l'amour vont mal ensemble, et le plaisir ne se commande pas. Ne rougissez point, ô *Sophie*, et ne songez pas à fuir. A DIEU ne plaise que je veuille offenser votre modestie ; mais il s'agit du destin de vos jours. Pour un si grand objet, souffrez entre un époux et un père des discours que vous ne supporteriez pas ailleurs.

Ce n'est pas tant la possession que l'assujettissement qui rassasie, et l'on garde pour

une fille entretenue un bien plus long attachement que pour une femme. Comment a-t-on pu faire un devoir des plus tendres caresses, et un droit des plus doux témoignages de l'amour ? C'est le désir mutuel qui fait le droit, la nature n'en connaît point d'autre. La loi peut restreindre ce droit, mais elle ne saurait l'étendre. La volupté est si douce par elle-même ! doit-elle recevoir de la triste gêne la force qu'elle n'aura pu tirer de ses propres attraits ? Non, mes enfans, dans le mariage les cœurs sont liés, mais les corps ne sont point asservis. Vous vous devez la fidélité, non la complaisance. Chacun des deux ne peut être qu'à l'autre ; mais nul des deux ne doit être à l'autre qu'autant qu'il lui plaît.

S'il est donc vrai, cher *Emile*, que vous vouliez être l'amant de votre femme, qu'elle soit toujours votre maîtresse et la sienne ; soyez amant heureux, mais respectueux ; obtenez tout de l'amour sans rien exiger du devoir, et que les moindres faveurs ne soient jamais pour vous des droits, mais des grâces. Je sais que la pudeur fuit les aveux formels et demande d'être vaincue ; mais avec de la délicatesse et du véritable amour, l'amant se trompe-

t-il sur la volonté secrète ? Ignore-t-il quand le cœur et les yeux accordent ce que la bouche feint de refuser ? Que chacun des deux, toujours maître de sa personne et de ses caresses, ait droit de ne les dispenser à l'autre qu'à sa propre volonté. Souvenez-vous toujours, que même dans le mariage, le plaisir n'est légitime que quand le désir est partagé. Ne craignez pas, mes enfans, que cette loi vous tienne éloignés ; au contraire, elle vous rendra tous deux plus attentifs à vous plaire, et préviendra la satiété. Bornés uniquement l'un à l'autre, la nature et l'amour vous rapprocheront assez.

A ces propos et d'autres semblables *Emile* se fâche, se récrie ; *Sophie* honteuse tient son éventail sur ses yeux et ne dit rien. Le plus mécontent des deux, peut-être, n'est pas celui qui se plaint le plus. J'insiste impitoyablement : je fais rougir *Emile* de son peu de délicatesse ; je me rends caution pour *Sophie* qu'elle accepte pour sa part le traité. Je la provoque à parler, on se doute bien qu'elle n'ose me démentir. *Emile* inquiet consulte les yeux de sa jeune épouse : il les voit, à travers leurs embarras, pleins d'un trouble voluptueux qui le rassure contre le

risque de la confiance. Il se jette à ses pieds, baise avec transport la main qu'elle lui tend, et jure qu'hors la fidélité promise, il renonce à tout autre droit sur elle. Sois, lui dit-il, chère épouse, l'arbitre de mes plaisirs comme tu l'es de mes jours et de ma destinée. Dût ta cruauté me coûter la vie, je te rends mes droits les plus chers. Je ne veux rien devoir à ta complaisance ; je veux tout tenir de ton cœur.

Bon *Emile*, rassure-toi : *Sophie* est trop généreuse elle-même pour te laisser mourir victime de ta générosité.

Le soir, prêt à les quitter, je leur dis, du ton le plus grave qu'il m'est possible : Souvenez-vous tous deux que vous êtes libres et qu'il n'est pas ici question des devoirs d'époux ; croyez-moi, point de fausse déférence. *Emile*, veux-tu venir ? *Sophie* le permet. *Emile* en fureur voudra me battre. Et vous, *Sophie*, qu'en dites-vous ? faut-il que je l'emmène ? La menteuse en rougissant dira qu'oui. Charmant et doux mensonge, qui vaut mieux que la vérité !

Le lendemain..... L'image de la félicité ne flatte plus les hommes ; la corruption

du vice n'a pas moins dépravé leur goût que leurs cœurs. Ils ne savent plus sentir ce qui est touchant, ni voir ce qui est aimable. Vous qui pour peindre la volupté n'imaginez jamais que d'heureux amans nageant dans le sein des délices, que vos tableaux sont encore imparfaits ! Vous n'en avez que la moitié la plus grossière ; les plus doux attraits de la volupté n'y sont point. O qui de vous n'a jamais vu deux jeunes époux unis sous d'heureux auspices sortant du lit nuptial, et portant à-la-fois dans leurs regards languissans et chastes l'ivresse des doux plaisirs qu'ils viennent de goûter, l'aimable sécurité de l'innocence, et la certitude alors si charmante de couler ensemble le reste de leurs jours ? Voilà l'objet le plus ravissant qui puisse être offert au cœur de l'homme ; voilà le vrai tableau de la volupté ! vous l'avez vu cent fois sans le reconnaître ; vos cœurs endurcis ne sont plus faits pour l'aimer. *Sophie* heureuse et paisible passe le jour dans les bras de sa tendre mère ; c'est un repos bien doux à prendre, après avoir passé la nuit dans ceux d'un époux.

Le surlendemain, j'aperçois déjà quelque changement de scène. *Lnite* veut paraître

un peu mécontent : mais à travers cette affectation je remarque un empressement si tendre et même tant de soumission, que je n'en augure rien de bien fâcheux. Pour *Sophie*, elle est plus gaie que la veille ; je vois briller dans ses yeux un air satisfait. Elle est charmante avec *Emile* ; elle lui fait presque des agaceries dont il n'est que plus dépité.

Ces changemens sont peu sensibles, mais ils ne m'échappent pas ; je m'en inquiète, j'interroge *Emile* en particulier, j'apprends qu'à son grand regret et malgré toutes ses instances, il a fallu faire lit à part la nuit précédente. L'impérieuse s'est hâtée d'user de son droit. On a un éclaircissement : *Emile* se plaint amèrement, *Sophie* plaisante ; mais enfin le voyant prêt à se fâcher tout de bon, elle lui jette un regard plein de douceur et d'amour, et me serrant la main ne prononce que ce seul mot, mais d'un ton qui va chercher l'ame ; *l'ingrat ! Emile* est si bête qu'il n'entend rien à cela. Moi je l'entends ; j'écarte *Emile*, et je prends à son tour *Sophie* en particulier.

Je vois, lui dis-je, la raison de ce caprice. On ne saurait avoir plus de délicatesse ni l'em-

ployer plus mal-à-propos. Chère *Sophie*, rassurez-vous ; c'est un homme que je vous ai donné, ne craignez pas de le prendre pour tel : vous avez eu les prémices de sa jeunesse ; il ne l'a prodiguée à personne, il la conservera long-temps pour vous.

« Il faut, ma chère enfant, que je vous « explique mes vues dans la conversation que « nous eûmes tous trois avant-hier. Vous n'y « avez peut-être aperçu qu'un art de ménager « vos plaisirs pour les rendre durables. O « *Sophie!* elle eut un autre objet plus digne « de mes soins. En devenant votre époux, « *Emile* est devenu votre chef ; c'est à vous « d'obéir, ainsi l'a voulu la nature. Quand « la femme ressemble à *Sophie*, il est pour- « tant bon que l'homme soit conduit par « elle ; c'est encore une loi de la nature ; « et c'est pour vous rendre autant d'autorité « sur son cœur que son sexe lui en donne « sur votre personne, que je vous ai fait « l'arbitre de ses plaisirs. Il vous en coûtera « des privations pénibles, mais vous régnerez « sur lui, si vous savez régner sur vous ; et « ce qui s'est déjà passé me montre que cet « art difficile n'est pas au-dessus de votre « courage. Vous régnerez long-temps par

« l'amour, si vous rendez vos faveurs rares « et précieuses, si vous savez les faire valoir. « Voulez-vous voir votre mari continuelle- « ment à vos pieds ? tenez-le toujours à « quelque distance de votre personne. Mais « dans votre sévérité mettez de la modestie, « et non du caprice ; qu'il vous voie réser- « vée, et non pas fantasque ; gardez qu'en « ménageant son amour, vous ne le fassiez « douter du vôtre. Faites-vous chérir par vos « faveurs, et respecter par vos refus ; qu'il « honore la chasteté de sa femme, sans avoir « à se plaindre de sa froideur.

« C'est ainsi, mon enfant, qu'il vous don- « nera sa confiance, qu'il écoutera vos avis, « qu'il vous consultera dans ses affaires, et « ne résoudra rien sans en délibérer avec « vous. C'est ainsi que vous pouvez le rap- « peler à la sagesse, quand il s'égare, le « ramener par une douce persuasion, vous « rendre aimable pour vous rendre utile ; « employer la coquetterie aux intérêts de la « vertu, et l'amour au profit de la raison.

« Ne croyez pas, avec tout cela, que cet « art même puisse vous servir toujours. « Quelque précaution qu'on puisse prendre, « la jouissance use les plaisirs, et l'amour

« avant tous les autres. Mais quand l'amour « a duré long-temps, une douce habitude en « remplit le vide, et l'attrait de la confiance « succède aux transports de la passion. Les « enfans forment entre ceux qui leur ont « donné l'être, une liaison non moins douce « et souvent plus forte que l'amour même. « Quand vous cesserez d'être la maîtresse « d'*Emile*, vous serez sa femme et son amie; « vous serez la mère de ses enfans. Alors, « au-lieu de votre première réserve, éta- « blissez entre vous la plus grande intimité; « plus de lit à part, plus de refus, plus de « caprice. Devenez tellement sa moitié, qu'il « ne puisse plus se passer de vous, et que « si-tôt qu'il vous quitte, il se sente loin « de lui-même. Vous qui sites si bien régner « les charmes de la vie domestique dans la « maison paternelle, faites-les régner ainsi « dans la vôtre. Tout homme qui se plaît « dans sa maison, aime sa femme. Souvenez- « vous que si votre époux vit heureux chez « lui, vous serez une femme heureuse.

« Quant à présent, ne soyez pas si sévère « à votre amant; il a mérité plus de com- « plaisance, il s'offenserait de vos alarmes; « ne ménagez plus si fort sa santé aux dépens

« de son bonheur et jouissez du vôtre. Il ne « faut point attendre le dégoût, ni rebuter « le désir ; il ne faut point refuser pour « refuser, mais pour faire valoir ce qu'on « accorde ».

Ensuite les réunissant, je dis devant elle à son jeune époux : Il faut bien supporter le joug qu'on s'est imposé. Méritez qu'il vous soit rendu léger. Sur-tout, sacrifiez aux grâces, et n'imaginez pas vous rendre plus aimable en boudant. La paix n'est pas difficile à faire, et chacun se doute aisément des conditions. Le traité se signe par un baiser ; après quoi je dis à mon élève : Cher *Emile*, un homme a besoin toute sa vie de conseil et de guide. J'ai fait de mon mieux pour remplir jusqu'à présent ce devoir envers vous ; ici finit ma longue tâche, et commence celle d'un autre. J'abdique aujourd'hui l'autorité que vous m'avez confiée, et voici désormais votre gouverneur.

Peu à peu le premier délire se calme, et leur laisse goûter en paix les charmes de leur nouvel état. Heureux amans, dignes époux ! Pour honorer leurs vertus, pour peindre leur félicité, il faudrait faire l'histoire de leur vie. Combien de fois contemplant en eux mon

ouvrage, je me sens saisi d'un ravissement qui fait palpiter mon cœur ! combien de fois je joins leurs mains dans les miennes en bénissant la Providence, et poussant d'ardens soupirs ! que de baisers j'applique sur ces deux mains qui se serrent ! de combien de larmes de joie ils me les sentent arroser ! il s'attendrissent à leur tour, en partageant mes transports. Leurs respectables parens jouissent encore une fois de leur jeunesse dans celle de leurs enfans ; ils recommencent, pour ainsi dire, de vivre en eux, ou plutôt ils connaissent pour la première fois le prix de la vie : ils maudissent leurs anciennes richesses, qui les empêchèrent, au même âge, de goûter un sort si charmant. S'il y a du bonheur sur la terre, c'est dans l'asile où nous vivons qu'il faut le chercher.

Au bout de quelques mois, *Emile* entre un matin dans ma chambre, et me dit en m'embrassant : Mon maître, félicitez votre enfant ; il espère avoir bientôt l'honneur d'être père. O quels soins vont être imposés à notre zèle, et que nous allons avoir besoin de vous ! A Dieu ne plaise que je vous laisse encore élever le fils, après avoir élevé le père. A Dieu ne plaise qu'un devoir si saint et si doux soit

jamais rempli par un autre que moi ! dussé-je aussi-bien choisir pour lui qu'on a choisi pour moi-même : mais restez le maître des jeunes maîtres. Conseillez-nous, gouvernez-nous ; nous serons dociles : tant que je vivrai, j'aurai besoin de vous. J'en ai plus besoin que jamais, maintenant que mes fonctions d'homme commencent. Vous avez rempli les vôtres ; guidez-moi pour vous imiter, et reposez-vous : il en est temps.

ÉMILE

ET

SOPHIE,

OU

LES SOLITAIRES.

AVIS DES ÉDITEURS

Sur le fragment qui suit.

IL faut en convenir, les seuls biens sur lesquels les hommes puissent compter, sont ceux qu'ils ont mis en réserve au fond de leur ame ; aussi le moyen, unique peut-être, de pourvoir efficacement à leur bonheur, c'est de leur donner des ressources sûres contre les coups du sort, soit pour les réparer à force de talens, soit pour les supporter à force de vertus. Ce fut le grand objet que M. ROUSSEAU se proposa dans son *Traité de l'éducation ;* l'ouvrage suivant était destiné à prouver qu'il l'avait rempli. En mettant *Emile* aux prises avec la fortune, en le plaçant dans une suite de situations effrayantes, que le mortel le plus intrépide n'envisagerait pas sans frémir, il

voulait montrer que les principes dont il fut nourri depuis sa naissance, pouvaient seuls l'élever au-dessus de ces situations. Ce plan était beau, l'exécution en aurait été aussi intéressante qu'utile; c'était mettre en action la morale d'*Emile*, la justifier et la faire aimer : mais la mort ne permit pas à M. Rousseau d'élever ce nouveau monument à sa gloire, et de reprendre cet ouvrage, qu'il avait interrompu pour ses Confessions.

Nous donnons au public le seul morceau qu'il en ait écrit, et nous le disons sans détour; nous le donnons avec une sorte de répugnance. Plus le tableau qu'il nous présente est empreint du génie de son sublime auteur, et plus il est révoltant. *Emile* désespéré, *Sophie* avilie ! Qui pourrait supporter ces odieuses images ! J'ai du moins la ressource des larmes, quand je vois la vertu malheureuse gémir; mais que me reste-t-il

quand elle est en proie aux remords ? Et puis, quelle confiance prendrait-on dans des préceptes qui n'ont abouti qu'à faire une femme adultère ? S'il est vrai cependant que les éducations austères ne font que des hypocrites de vertu, l'éducation seule de *Sophie* doit faire des filles vertueuses ; mais des filles vertueuses deviennent-elles des épouses perfides et parjures ? Gardons-nous d'imputer à M. Rousseau ces contradictions : nous le savons ; elles n'existaient point dans son plan. Aurait-il voulu défigurer lui-même son plus bel ouvrage ? *Sophie* fut coupable, elle ne fut point vile, d'imprudentes liaisons firent ses fautes et ses malheurs : une femme vicieuse et jalouse de ses vertus, sans altérer son ame pure, surprit sa simplicité : un breuvage empoisonné n'égara ses sens qu'en troublant sa raison ; l'infortunée cédait à son époux, en se livrant au vil séducteur qui outrageait son innocence ; elle succomba comme *Clarisse*,

et se releva plus sublime qu'elle. Mais si *Emile* devait connaître l'excès du malheur, ne fallait-il pas que *Sophie* fût infidèle ? Auprès d'elle pouvait-il être malheureux ? Et qui pouvait l'en séparer ? Les hommes .... La mort .... Non : le crime seul de *Sophie*.

Pourquoi M. Rousseau n'a-t-il pas achevé ces tristes récits? pourquoi ce long tissu d'objets funestes, de traverses, de calamités, de fautes, de remords, de désespoir et de repentir, ne nous a-t-il pas conduits à ces jours de paix et de gloire, où, vainqueurs du sort, des hommes et d'eux-mêmes, *Emile* et *Sophie*, ivres d'amour et brillans de vertus, auraient, loin des humains et dans le calme de l'innocence, retrouvé le bonheur de leurs premiers ans ?

Quel cœur flétri par le sentiment de leurs peines, ne se serait pas ranimé aux doux accens de leur félicité!

Oui, ma *Sophie*, retraçons le cours fortuné de nos beaux jours, n'en laissons point effacer la mémoire, après les avoir rendus si charmans. Rappelons leurs transports, leurs délices; rappelons jusqu'à leurs traverses, jusqu'à ces temps cruels de ta faute et de mon désespoir. Temps de douleurs et de larmes, que l'amour, les vertus, le bonheur ont si bien rachetés! Oh! qui voudrait à ce prix n'avoir pas souffert, n'avoir pas gémi, n'avoir pas détesté sa vie et n'avoir pas vécu!

Pleurs de douleur et de rage, qu'êtes-vous dans ces torrens de joie et de plaisirs qui vous ont absorbés!

Souvenirs amers et délicieux, ne vous dérobez jamais à nos cœurs, dont rien ne peut plus troubler la paix.

Tenez-nous lieu de tout, maintenant que, bornés à jamais l'un à l'autre, nous sommes seuls sur la terre, et que le genre-

humain n'est plus rien pour nous.

Sophie, ma chère *Sophie*, que ne puis-je revivre tous les jours de ma vie dans chacun de ceux que je passe avec toi ! je n'en aurais jamais assez pour goûter ma félicité.

ÉMILE

ET

SOPHIE,

OU

LES SOLITAIRES.

LETTRE PREMIÈRE.

J'ÉTAIS libre, j'étais heureux, ô mon maître! Vous m'aviez fait un cœur propre à goûter le bonheur, et vous m'aviez donné *Sophie*. Aux délices de l'amour, aux épanchemens de l'amitié une famille naissante ajoutait les charmes de la tendresse paternelle : tout m'annonçait une vie agréable, tout me promettait une douce vieillesse et une mort paisible dans les bras de mes enfans. Hélas! qu'est devenu ce temps heureux de jouissance et d'espérance, où l'ave-

nir embellisait le présent ; où mon cœur ivre de sa joie s'abreuvait chaque jour d'un siècle de félicité ? Tout s'est évanoui comme un songe ; jeune encore j'ai tout perdu, femme, enfant, amis, tout enfin, jusqu'au commerce de mes semblables. Mon cœur a été déchiré par tous ses attachemens ; il ne tient plus qu'au moindre de tous, au tiède amour d'une vie sans plaisirs, mais exempte de remords. Si je survis long-temps à mes pertes, mon sort est de vieillir et mourir seul sans jamais revoir un visage d'homme, et la seule Providence me fermera les yeux.

En cet état, qui peut m'engager encore à prendre soin de cette triste vie que j'ai si peu de raison d'aimer ? des souvenirs, et la consolation d'être dans l'ordre en ce monde, en m'y soumettant sans murmure aux décrets éternels. Je suis mort dans tout ce qui m'était cher : j'attends sans impatience et sans crainte que ce qui reste de moi rejoigne ce que j'ai perdu.

Mais vous, mon cher maître, vivez-vous ? êtes-vous mortel encore ? êtes-vous encore sur cette terre d'exil avec votre *Emile*, ou si déjà vous habitez avec *Sophie* la patrie des ames justes ? Hélas ! où que vous soyez,

vous êtes mort pour moi, mes yeux ne vous verront plus ; mais mon cœur s'occupera de vous sans cesse. Jamais je n'ai mieux connu le prix de vos soins qu'après que la dure nécessité m'a si cruellement fait sentir ses coups et m'a tout ôté excepté moi. Je suis seul, j'ai tout perdu, mais je me reste, et le désespoir ne m'a point anéanti. Ces papiers ne vous parviendront pas, je ne puis l'espérer. Sans doute ils périront sans avoir été vus d'aucun homme ; mais n'importe, ils sont écrits, je les rassemble, je les lie, je les continue, et c'est à vous que je les adresse : c'est à vous que je veux tracer ces pernicieux souvenirs qui nourrissent et navrent mon cœur ; c'est à vous que je veux rendre compte de moi, de mes sentimens, de ma conduite, de ce cœur que vous m'avez donné. Je dirai tout, le bien, le mal, mes douleurs, mes plaisirs, mes fautes ; mais je crois n'avoir rien à dire qui puisse déshonorer votre ouvrage.

Mon bonheur a été précoce ; il commença dès ma naissance, il devait finir avant ma mort. Tous les jours de mon enfance ont été des jours fortunés, passés dans la liberté, dans la joie, ainsi que dans l'innocence :

je n'appris jamais à distinguer mes instructions de mes plaisirs. Tous les hommes se rappellent avec attendrissement les jeux de leur enfance, mais je suis le seul peut-être qui ne mêle point à ces doux souvenirs ceux des pleurs qu'on lui fit verser. Hélas ! si je fusse mort enfant, j'aurais déjà joui de la vie, et n'en aurais pas connu les regrets !

Je devins jeune homme et ne cessai point d'être heureux. Dans l'âge des passions je formais ma raison par mes sens ; ce qui sert à tromper les autres fut pour moi le chemin de la vérité. J'appris à juger sainement des choses qui m'environnaient et de l'intérêt que j'y devais prendre : j'en jugeais sur des principes vrais et simples ; l'autorité, l'opinion n'altéraient point mes jugemens. Pour découvrir les rapports des choses entre elles, j'étudiais les rapports de chacune d'elles à moi : par deux termes connus j'apprenais à trouver le troisième. Pour connaître l'univers par tout ce qui pouvait m'intéresser, il me suffit de me connaître ; ma place assignée, tout fut trouvé.

J'appris aussi que la première sagesse est de vouloir ce qui est, et de régler son cœur sur sa destinée. Voilà tout ce qui dépend de

nous, me disiez-vous ; tout le reste est de nécessité. Celui qui lutte le plus contre son sort est le moins sage et toujours le plus malheureux ; ce qu'il peut changer à sa situation le soulage moins que le trouble intérieur qu'il se donne pour cela ne le tourmente. Il réussit rarement, et ne gagne rien à réussir. Mais quel être sensible peut vivre toujours sans passion, sans attachemens ? ce n'est pas un homme ; c'est une brute ou c'est un dieu. Ne pouvant donc me garantir de toutes les affections qui nous lient aux choses, vous m'apprîtes du moins à les choisir, à n'ouvrir mon ame qu'aux plus nobles, à ne l'attacher qu'aux plus dignes objets qui sont mes semblables, à étendre, pour ainsi dire, le moi humain sur toute l'humanité, et à me préserver ainsi des viles passions qui le concentrent.

Quand mes sens éveillés par l'âge me demandèrent une compagne, vous épurâtes leur feu par les sentimens ; c'est par l'imagination qui les anime que j'appris à les subjuguer. J'aimai *Sophie* avant même que de la connaître ; cet amour préservait mon cœur des piéges du vice, il y portait le goût des choses belles et honnêtes, il y

gravait en traits ineffaçables les saintes lois de la vertu. Quand je vis enfin ce digne objet de mon culte, quand je sentis l'empire de ses charmes, tout ce qui peut entrer de doux, de ravissant dans une ame, pénétra la mienne d'un sentiment exquis que rien ne peut exprimer. Jours chéris de mes premières amours, jours délicieux, que ne pouvez-vous recommencer sans cesse et remplir désormais tout mon être ! je ne voudrais point d'autre éternité.

Vains regrets ! souhaits inutiles ! Tout est disparu, tout est disparu sans retour..... Après tant d'ardens soupirs j'en obtins le prix, tous mes vœux furent comblés. Époux, et toujours amant, je trouvai dans la tranquille possession un bonheur d'une autre espèce, mais non moins vrai que dans le délire des désirs. Mon maître, vous croyez avoir connu cette fille enchanteresse. O combien vous vous trompez ! Vous avez connu ma maîtresse, ma femme ; mais vous n'avez pas connu *Sophie*. Ses charmes de toute espèce étaient inépuisables, chaque instant semblait les renouveler, et le dernier jour de sa vie m'en montra que je n'avais pas connus.

Déjà père de deux enfans, je partageais mon temps entre une épouse adorée et les chers fruits de sa tendresse ; vous m'aidiez à préparer à mon fils une éducation semblable à la mienne, et ma fille, sous les yeux de sa mère, eût appris à lui ressembler. Toutes mes affaires se bornaient au soin du patrimoine de *Sophie* ; j'avais oublié ma fortune pour jouir de ma félicité. Trompeuse félicité ! trois fois j'ai senti ton inconstance. Ton terme n'est qu'un point, et lorsqu'on est au comble il faut bientôt décliner. Etait-ce par vous, père cruel, que devait commencer ce déclin ? Par quelle fatalité pûtes-vous quitter cette vie paisible que nous menions ensemble ? comment mes empressemens vous rebutèrent-ils de moi ? Vous vous complaisiez dans votre ouvrage ; je le voyais, je le sentais, j'en étais sûr. Vous paraissiez heureux de mon bonheur ; les tendres caresses de *Sophie* semblaient flatter votre cœur paternel ; vous nous aimiez, vous vous plaisiez avec nous, et vous nous quittâtes ! Sans votre retraite je serais heureux encore ; mon fils vivrait peut-être, ou d'autres mains n'auraient point fermé ses yeux. Sa mère, vertueuse et chérie, vivrait elle-même dans les

bras de son époux. Retraite funeste, qui m'a livré sans retour aux horreurs de mon sort ! non, jamais sous vos yeux le crime et ses peines n'eussent approché de ma famille ; en l'abandonnant vous m'avez fait plus de maux que vous ne m'aviez fait de biens en toute ma vie.

Bientôt le ciel cessa de bénir une maison que vous n'habitiez plus. Les maux, les afflictions se succédaient sans relâche. En peu de mois nous perdîmes le père, la mère de *Sophie*, et enfin sa fille, sa charmante fille qu'elle avait tant désirée, qu'elle idolâtrait, qu'elle voulait suivre. A ce dernier coup sa constance ébranlée acheva de l'abandonner. Jusqu'à ce temps, contente et paisible dans sa solitude, elle avait ignoré les amertumes de la vie, elle n'avait point armé contre les coups du sort cette ame sensible et facile à s'affecter. Elle sentit ces pertes comme on sent ses premiers malheurs : aussi ne furent-elles que les commencemens des nôtres. Rien ne pouvait tarir ses pleurs ; la mort de sa fille lui fit sentir plus vivement celle de sa mère : elle appelait sans cesse l'une ou l'autre en gémissant ; elle fesait retentir de leurs noms et de ses regrets tous les lieux où jadis

elle avait reçu leurs innocentes caresses : tous les objets qui les lui rappelaient aigrissaient ses douleurs ; je résolus de l'éloigner de ces tristes lieux. J'avais dans la capitale ce qu'on appelle des affaires et qui n'en avaient jamais été pour moi jusqu'alors : je lui proposai d'y suivre une amie qu'elle s'était faite au voisinage, et qui était obligée de s'y rendre avec son mari. Elle y consentit pour ne point se séparer de moi, ne pénétrant pas mon motif. Son affliction lui était trop chère pour chercher à la calmer. Partager ses regrets, pleurer avec elle était la seule consolation qu'on pût lui donner.

En approchant de la capitale je me sentis frappé d'une impression funeste que je n'avais jamais éprouvée auparavant. Les plus tristes pressentimens s'élevaient dans mon sein : tout ce que j'avais vu, tout ce que vous m'aviez dit des grandes villes me fesait trembler sur le séjour de celle-ci. Je m'effrayais d'exposer une union si pure à tant de dangers qui pouvaient l'altérer. Je frémissais en regardant la triste *Sophie*, de songer que j'entraînais moi-même tant de vertus et de charmes dans ce gouffre de préjugés et de vices où vont se perdre de toutes parts l'innocence et le bonheur.

Cependant, sûr d'elle et de moi, je méprisais cet avis de la prudence que je prenais pour un vain pressentiment ; en me laissant tourmenter je le traitais de chimère. Hélas ! je n'imaginais pas le voir si-tôt et si cruellement justifié. Je ne songeais guère que je n'allais pas chercher le péril dans la capitale, mais qu'il m'y suivait.

Comment vous parler des deux ans que nous passâmes dans cette fatale ville, et de l'effet cruel que fit sur mon ame et sur mon sort ce séjour empoisonné ? Vous avez trop su ces tristes catastrophes dont le souvenir, effacé dans des jours plus heureux, vient aujourd'hui redoubler mes regrets, en me ramenant à leur source. Quel changement produisit en moi ma complaisance pour des liaisons trop aimables, que l'habitude commençait à tourner en amitié ! Comment l'exemple et l'imitation, contre lesquels vous aviez si bien armé mon cœur, l'amenèrent-ils insensiblement à ces goûts frivoles que, plus jeune, j'avais su dédaigner ? Qu'il est différent de voir les choses distrait par d'autres objets, ou seulement occupé de ceux qui nous frappent ! Ce n'était plus le temps où mon imagination échauffée ne cherchait que *Sophie*,

et rebutait tout ce qui n'était pas elle. Je ne la cherchais plus, je la possédais, et son charme embellissait alors autant les objets qu'il les avait défigurés dans ma première jeunesse. Mais bientôt ces mêmes objets affaiblirent mes goûts en les partageant. Usé peu à peu sur tous ces amusemens frivoles, mon cœur perdait insensiblement son premier ressort et devenait incapable de chaleur et de force ; j'errais avec inquiétude d'un plaisir à l'autre ; je recherchais tout et je m'ennuyais de tout ; je ne me plaisais qu'où je n'étais pas, et m'étourdissais pour m'amuser. Je sentais une révolution dont je ne voulais point me convaincre ; je ne me laissais pas le temps de rentrer en moi, crainte de ne m'y plus retrouver. Tous mes attachemens s'étaient relâchés, toutes mes affections s'étaient attiédies : j'avais mis un jargon de sentiment et de morale à la place de la réalité. J'étais un homme galant sans tendresse, un stoïcien sans vertus, un sage occupé de folies, je n'avais plus de votre *Emile* que le nom et quelques discours. Ma franchise, ma liberté, mes plaisirs, mes devoirs, vous, mon fils, *Sophie* elle-même, tout ce qui jadis animait, élevait mon esprit et fesait la plénitude

de mon existence, en se détachant peu à peu de moi, semblait m'en détacher moi-même, et ne laissait plus dans mon ame affaissée qu'un sentiment importun de vide et d'anéantissement. Enfin, je n'aimais plus ou croyais ne plus aimer. Ce feu terrible, qui paraissait presque éteint, couvait sous la cendre, pour éclater bientôt avec plus de fureur que jamais.

Changement cent fois plus inconcevable! Comment celle qui fesait la gloire et le bonheur de ma vie en fit-elle la honte et le désespoir? Comment décrirais-je un si déplorable égarement? Non, jamais ce détail affreux ne sortira de ma plume ni de ma bouche; il est trop injurieux à la mémoire de la plus digne des femmes, trop accablant, trop horrible à mon souvenir, trop décourageant pour la vertu; j'en mourrais cent fois avant qu'il fût achevé. Morale du monde, piéges du vice et de l'exemple, trahisons d'une fausse amitié, inconstance et faiblesse humaine, qui de nous est à votre épreuve? Ah! si *Sophie* a souillé sa vertu, quelle femme osera compter sur la sienne? Mais de quelle trempe unique dut être une ame qui put revenir de si loin à tout ce qu'elle fut auparavant?

C'est

C'est de vos enfans régénérés que j'ai à vous parler. Tous leurs égaremens vous ont été connus : je n'en dirai que ce qui tient à leur retour à eux-mêmes et sert à lier les événemens.

Sophie consolée, ou plutôt distraite par son amie et par les sociétés où elle l'entraînait, n'avait plus ce goût décidé pour la vie privée, et pour la retraite ; elle avait oublié ses pertes et presque ce qui lui était resté. Son fils en grandissant allait devenir moins dépendant d'elle, et déjà la mère apprenait à s'en passer. Moi-même je n'étais plus son *Emile*, je n'étais que son mari, et le mari d'une honnête femme dans les grandes villes est un homme avec qui l'on garde en public toutes sortes de bonnes manières, mais qu'on ne voit point en particulier. Longtemps nos coteries furent les mêmes. Elles changèrent insensiblement. Chacun des deux pensait se mettre à son aise loin de la personne qui avait droit d'inspection sur lui. Nous n'étions plus un, nous étions deux : le ton du monde nous avait divisés, et nos cœurs ne se rapprochaient plus. Il n'y avait que nos voisins de campagne et amis de ville qui nous réunissaient quelquefois. La femme,

après m'avoir fait souvent des agaceries auxquelles je ne résistais pas toujours sans peine, se rebuta, et s'attachant tout-à-fait à *Sophie* en devint inséparable. Le mari vivait fort lié avec son épouse, et par conséquent avec la mienne. Leur conduite extérieure était régulière et décente, mais leurs maximes auraient dû m'effrayer. Leur bonne intelligence venait moins d'un véritable attachement que d'une indifférence commune sur les devoirs de leur état. Peu jaloux des droits qu'ils avaient l'un sur l'autre, ils prétendaient s'aimer beaucoup plus en se passant tous leurs goûts sans contrainte, et ne s'offensant point de n'en être pas l'objet. Que mon mari vive heureux, sur toute chose, disait la femme; que j'aie ma femme pour amie, je suis content, disait le mari. Nos sentimens, poursuivaient-ils, ne dépendent pas de nous, mais nos procédés en dépendent : chacun met du sien tout ce qu'il peut au bonheur de l'autre. Peut-on mieux aimer ce qui nous est cher, que de vouloir tout ce qu'il désire? On évite la cruelle nécessité de se fuir.

Ce système ainsi mis à découvert tout d'un coup nous eût fait horreur. Mais on ne sait pas combien les épanchemens de l'amitié font

passer de choses qui révolteraient sans elle ; on ne sait pas combien une philosophie si bien adaptée aux vices du cœur humain, une philosophie qui n'offre au-lieu des sentimens qu'on n'est plus maître d'avoir, au-lieu du devoir caché qui tourmente, et qui ne profite à personne, que soins, procédés, bienséances, attentions, que franchise, liberté, sincérité, confiance ; on ne sait pas, dis-je, combien tout ce qui maintient l'union entre les personnes, quand les cœurs ne sont plus unis, a d'attrait pour les meilleurs naturels, et devient séduisant sous le masque de la sagesse. La raison même aurait peine à se défendre, si la conscience ne venait au secours. C'était là ce qui maintenait entre *Sophie* et moi la honte de nous montrer un empressement que nous n'avions plus. Le couple qui nous avait subjugués s'outrageait sans contrainte et croyait s'aimer : mais un ancien respect l'un pour l'autre, que nous ne pouvions vaincre, nous forçait à nous fuir pour nous outrager. En paraissant nous être mutuellement à charge, nous étions plus près de nous réunir qu'eux qui ne se quittaient point. Cesser de s'éviter quand on s'offense, c'est être sûrs de ne se rapprocher jamais.

Mais au moment où l'éloignement entre nous était le plus marqué, tout changea de la manière la plus bizarre. Tout-à-coup *Sophie* devint aussi sédentaire et retirée qu'elle avait été dissipée jusqu'alors. Son humeur, qui n'était pas toujours égale, devint constamment triste et sombre. Enfermée depuis le matin jusqu'au soir dans sa chambre, sans parler, sans pleurer, sans se soucier de personne, elle ne pouvait souffrir qu'on l'interrompît. Son amie elle-même lui devint insupportable ; elle le lui dit et la reçut mal sans la rebuter : elle me pria plus d'une fois de la délivrer d'elle. Je lui fis la guerre de ce caprice dont j'accusais un peu de jalousie ; je le lui dis même un jour en plaisantant. Non, Monsieur, je ne suis point jalouse, me dit-elle d'un air froid et résolu ; mais j'ai cette femme en horreur : je ne vous demande qu'une grâce ; c'est que je ne la revoie jamais. Frappé de ces mots, je voulus savoir la raison de sa haine ; elle refusa de répondre. Elle avait déjà fermé sa porte au mari ; je fus obligé de la fermer à la femme, et nous ne les vîmes plus.

Cependant sa tristesse continuait et devenait inquiétante. Je commençai de m'en alarmer ;

mais comment en savoir la cause qu'elle s'obstinait à taire ? Ce n'était pas à cette ame fière qu'on en pouvait imposer par l'autorité : nous avions cessé depuis si long-temps d'être les confidens l'un de l'autre, que je fus peu surpris qu'elle dédaignât de m'ouvrir son cœur ; il fallait mériter cette confiance, et soit que sa touchante mélancolie eût réchauffé le mien, soit qu'il fût moins guéri qu'il n'avait cru l'être, je sentis qu'il m'en coûtait peu pour lui rendre des soins avec lesquels j'espérais vaincre enfin son silence.

Je ne la quittais plus : mais j'eus beau revenir à elle, et marquer ce retour par les plus tendres empressemens, je vis avec douleur que je n'avançais rien. Je voulus rétablir les droits d'époux, trop négligés depuis long-temps, j'éprouvai la plus invincible résistance. Ce n'étaient plus ces refus agaçans, faits pour donner un nouveau prix à ce qu'on accorde : ce n'étaient pas non plus ces refus tendres, modestes, mais absolus, qui m'enivraient d'amour et qu'il fallait pourtant respecter. C'étaient les refus sérieux d'une volonté décidée qui s'indigne qu'on puisse douter d'elle. Elle me rappelait avec force les engagemens pris jadis en votre présence. Quoi

qu'il en soit de moi, disait-elle, vous devez vous estimer vous-même et respecter à jamais la parole d'*Émile*. Mes torts ne vous autorisent point à violer vos promesses. Vous pouvez me punir, mais vous ne pouvez me contraindre, et soyez sûr que je ne le souffrirai jamais. Que répondre, que faire ? si non tâcher de la fléchir, de la toucher, de vaincre son obstination à force de persévérance ? Ces vains efforts irritaient à-la-fois mon amour et mon amour-propre. Les difficultés enflammaient mon cœur, et je me fesais un point-d'honneur de les surmonter. Jamais peut-être après dix ans de mariage, après un si long refroidissement, la passion d'un époux ne se ralluma si brûlante et si vive ; jamais durant mes premières amours je n'avais tant versé de pleurs à ses pieds ; tout fut inutile, elle demeura inébranlable.

J'étais aussi surpris qu'affligé, sachant bien que cette dureté de cœur n'était pas dans son caractère. Je ne me rebutai point, et si je ne vainquis pas son opiniâtreté, j'y crus voir enfin moins de sécheresse. Quelques signes de regret et de pitié tempéraient l'aigreur de ses refus, je jugeais quelquefois qu'ils lui coûtaient ; ses yeux éteints laissaient tomber sur

moi quelques regards non moins tristes, mais moins farouches, et qui semblaient portés à l'attendrissement. Je pensai que la honte d'un caprice aussi outré l'empêchait d'en revenir, qu'elle le soutenait faute de pouvoir l'excuser, et qu'elle n'attendait peut-être qu'un peu de contrainte pour paraître céder à la force ce qu'elle n'osait plus accorder de bon gré. Frappé d'une idée qui flattait mes désirs, je m'y livre avec complaisance; c'est encore un égard que je veux avoir pour elle de lui sauver l'embarras de se rendre après avoir si long-temps résisté.

Un jour qu'entraîné par mes transports je joignais aux plus tendres supplications les plus ardentes caresses, je la vis émue; je voulus achever ma victoire. Oppressée et palpitante, elle était prête à succomber; quand tout-à-coup changeant de ton, de maintien, de visage, elle me repousse avec une promptitude, avec une violence incroyable, et me regardant d'un œil que la fureur et le désespoir rendaient effrayant: Arrêtez, *Emile*, me dit-elle, sachez que je ne vous suis plus rien. Un autre a souillé votre lit, je suis enceinte; vous ne me toucherez de ma vie; et sur-le-champ elle s'élance avec impé-

tuosité dans son cabinet, dont elle ferme la porte sur elle.

Je demeure écrasé....

Mon maître, ce n'est pas ici l'histoire des événemens de ma vie; ils valent peu la peine d'être écrits; c'est l'histoire de mes passions, de mes sentimens, de mes idées. Je dois m'étendre sur la plus terrible révolution que mon cœur éprouva jamais.

Les grandes plaies du corps et de l'ame ne saignent pas à l'instant qu'elles sont faites; elles n'impriment pas si-tôt leurs plus vives douleurs. La nature se recueille pour en soutenir toute la violence, et souvent le coup mortel est porté long-temps avant que la blessure se fasse sentir. A cette scène inattendue, à ces mots que mon oreille semblait repousser, je reste immobile, anéanti: mes yeux se ferment, un froid mortel court dans mes veines; sans être évanoui je sens tous mes sens arrêtés, toutes mes fonctions suspendues; mon ame bouleversée est dans un trouble universel, semblable au chaos de la scène au moment qu'elle change, au moment que tout fuit et va prendre un nouvel aspect.

J'ignore combien de temps je demeurai

dans cet état, à genoux comme j'étais, et sans oser presque remuer, de peur de m'assurer que ce qui se passait n'était point un songe. J'aurais voulu que cet étourdissement eût duré toujours. Mais enfin réveillé malgré moi, la première impression que je sentis fut un saisissement d'horreur pour tout ce qui m'environnait. Tout-à-coup je me lève, je m'élance hors de la chambre, je franchis l'escalier sans rien voir, sans rien dire à personne, je sors, je marche à grands pas, je m'éloigne avec la rapidité d'un cerf qui croit fuir par sa vîtesse le trait qu'il porte enfoncé dans son flanc.

Je cours ainsi sans m'arrêter, sans ralentir mon pas, jusque dans un jardin public. L'aspect du jour et du ciel m'était à charge; je cherchais l'obscurité sous les arbres; enfin, me trouvant hors d'haleine, je me laissai tomber demi-mort sur un gazon... Où suis-je? que suis-je devenu? qu'ai-je entendu? quelle catastrophe? insensé! quelle chimère as-tu poursuivie? Amour, honneur, foi, vertus, où êtes-vous? La sublime, la noble *Sophie* n'est qu'une infâme! Cette exclamation que mon transport fit éclater, fut suivie d'un tel déchirement de cœur, qu'oppressé par les

sanglots, je ne pouvais ni respirer ni gémir : sans la rage et l'emportement qui succédèrent, ce saisissement m'eût sans doute étouffé. O qui pourrait démêler, exprimer cette confusion de sentimens divers que la honte, l'amour, la fureur, les regrets, l'attendrissement, la jalousie, l'affreux désespoir me firent éprouver à-la-fois ? Non, cette situation, ce tumulte ne peut se décrire. L'épanouissement de l'extrême joie, qui d'un mouvement uniforme semble étendre et raréfier tout notre être, se conçoit, s'imagine aisément. Mais quand l'excessive douleur rassemble dans le sein d'un misérable toutes les furies des enfers ; quand mille tiraillemens opposés le déchirent sans qu'il puisse en distinguer un seul ; quand il se sent mettre en pièces par cent forces diverses qui l'entraînent en sens contraire, il n'est plus un, il est tout entier à chaque point de douleur, il semble se multiplier pour souffrir. Tel était mon état, tel il fut durant plusieurs heures ; comment en faire le tableau ? Je ne dirais pas en des volumes ce que je sentais à chaque instant. Hommes heureux, qui dans une ame étroite et dans un cœur tiède ne connaissez de revers que ceux de la fortune, ni de pas-

sions qu'un vil intérêt, puissiez-vous traiter toujours cet horrible état de chimère et n'éprouver jamais les tourmens cruels que donnent de plus dignes attachemens, quand ils se rompent, aux cœurs faits pour les sentir.

Nos forces sont bornées, et tous les transports violens ont des intervalles. Dans un de ces momens d'épuisement où la nature reprend haleine pour souffrir, je vins tout-à-coup à penser à ma jeunesse, à vous, mon maître, à mes leçons : je vins à penser que j'étais homme, et je me demande aussi-tôt, quel mal ai-je reçu dans ma personne ? quel crime ai-je commis ? qu'ai-je perdu de moi ? Si dans cet instant, tel que je suis, je tombais des nues pour commencer d'exister, serais-je un être malheureux ? Cette réflexion, plus prompte qu'un éclair, jeta dans mon ame un instant de lueur que je reperdis bientôt, mais qui me suffit pour me reconnaître. Je me vis clairement à ma place ; et l'usage de ce moment de raison fut de m'apprendre que j'étais incapable de raisonner. L'horrible agitation qui régnait dans mon ame n'y laissait à nul objet le temps de se faire apercevoir : j'étais hors d'état de rien voir, de rien comparer, de délibérer, de résoudre, de juger

de rien. C'était donc me tourmenter vainement que de vouloir rêver à ce que j'avais à faire : c'était sans fruit aigrir mes peines, et mon seul soin devait être de gagner du temps pour raffermir mes sens et rasseoir mon imagination. Je crois que c'est le seul parti que vous auriez pu prendre vous-même, si vous eussiez été là pour me guider.

Résolu de laisser exhaler la fougue des transports que je ne pouvais vaincre, je m'y livre avec une furie empreinte de je ne sais quelle volupté, comme ayant mis ma douleur à son aise. Je me lève avec précipitation ; je me mets à marcher comme auparavant, sans suivre de route déterminée : je cours, j'erre de part et d'autre, j'abandonne mon corps à toute l'agitation de mon cœur, j'en suis les impressions sans contrainte ; je me mets hors d'haleine, et mêlant mes soupirs tranchans à ma respiration gênée, je me sentais quelquefois prêt à suffoquer.

Les secousses de cette marche précipitée semblaient m'étourdir et me soulager. L'instinct dans les passions violentes dicte des cris, des mouvemens, des gestes, qui donnent un cours aux esprits et font diversion à la passion : tant qu'on s'agite on n'est qu'emporté ;

le morne repos est plus à craindre, il est voisin du désespoir. Le même soir je fis de cette différence une épreuve presque risible, si tout ce qui montre la folie et la misère humaine devait jamais exciter à rire quiconque y peut être assujetti.

Après mille tours et retours faits sans m'en être apperçu, je me trouve au milieu de la ville entourré de carrosses à l'heure des spectacles, et dans une rue où il y en avait un. J'allais être écrasé dans l'embarras, si quelqu'un, me tirant par le bras, ne m'eût averti du danger: je me jette dans une porte ouverte; c'était un café. J'y suis accosté par des gens de ma connaissance; on me parle, on m'entraîne je ne sais où. Frappé d'un bruit d'instrumens et d'un éclat de lumières, je reviens à moi, j'ouvre les yeux, je regarde: je me trouve dans la salle du spectacle un jour de première représentation, pressé par la foule, et dans l'impuissance de sortir.

Je frémis; mais je pris mon parti. Je ne dis rien, je me tins tranquille, quelque cher que me coûtât cette apparente tranquillité. On fit beaucoup de bruit, on parlait beaucoup, on me parlait; n'entendant rien que pouvais-je répondre? Mais un de ceux qui m'avaient

amené ayant par hasard nommé ma femme, à ce nom funeste je fis un cri perçant qui fut ouï de toute l'assemblée et causa quelque rumeur. Je me remis promptement, et tout s'apaisa. Cependant ayant attiré par ce cri l'attention de ceux qui m'environnaient, je cherchai le moment de m'évader, et m'approchant peu-à-peu de la porte, je sortis enfin avant qu'on eût achevé.

En entrant dans la rue et retirant machinalement ma main, que j'avais tenue dans mon sein durant toute la représentation, je vis mes doigts pleins de sang, et j'en crus sentir couler sur ma poitrine. J'ouvre mon sein, je regarde, je le trouve sanglant et déchiré comme le cœur qu'il enfermait. On peut penser qu'un spectateur tranquille à ce prix n'était pas fort bon juge de la pièce qu'il venait d'entendre.

Je me hâtai de fuir, tremblant d'être encore rencontré. La nuit favorisant mes courses, je me remis à parcourir les rues, comme pour me dédommager de la contrainte que je venais d'éprouver; je marchai plusieurs heures sans me reposer un moment : enfin ne pouvant presque plus me soutenir et me trouvant près de mon quartier, je rentre chez moi, non

sans un affreux battement de cœur : je demande ce que fait mon fils ; on me dit qu'il dort ; je me tais et soupire : mes gens veulent me parler ; je leur impose silence ; je me jette sur un lit, ordonnant qu'on s'aille coucher. Après quelques heures d'un repos pire que l'agitation de la veille, je me lève avant le jour, et traversant sans bruit les appartemens, j'approche de la chambre de *Sophie ;* là, sans pouvoir me retenir, je vais avec la plus détestable lâcheté couvrir de cent baisers et baigner d'un torrent de pleurs le seuil de sa porte, puis m'échappant avec la crainte et les précautions d'un coupable, je sors doucement du logis résolu de n'y rentrer de mes jours.

Ici finit ma vive mais courte folie, et je rentrai dans mon bon sens. Je crois même avoir fait ce que j'avais dû faire en cédant d'abord à la passion que je ne pouvais vaincre, pour pouvoir la gouverner ensuite après lui avoir laissé quelque essor. Le mouvement que je venais de suivre m'ayant disposé à l'attendrissement, la rage qui m'avait transporté jusqu'alors fit place à la tristesse, et je commençai à lire assez au fond de mon cœur pour y voir gravée en traits ineffaçables la

plus profonde affliction. Je marchais cependant, je m'éloignais du lieu redoutable, moins rapidement que la veille, mais aussi sans faire aucun détour. Je sortis de la ville, et prenant le premier grand chemin, je me mis à le suivre d'une démarche lente et mal assurée qui marquait la défaillance et l'abattement. A mesure que le jour croissant éclairait les objets, je croyais voir un autre ciel, une autre terre, un autre univers; tout était changé pour moi. Je n'étais plus le même que la veille, ou plutôt, je n'étais plus; c'était ma propre mort que j'avais à pleurer. O combien de délicieux souvenirs vinrent assiéger mon cœur serré de détresse, et le forcer de s'ouvrir à leurs douces images pour le noyer de vains regrets! Toutes mes jouissances passées venaient aigrir le sentiment de mes pertes, et me rendaient plus de tourmens qu'elles ne m'avaient donné de voluptés. Ah! qui est-ce qui connaît le contraste affreux de sauter tout d'un coup de l'excès du bonheur à l'excès de la misère, et de franchir cet immense intervalle, sans avoir un moment pour s'y préparer? Hier, hier même, aux pieds d'une épouse adorée, j'étais le plus heureux des êtres; c'était l'amour qui m'asservissait

à ses lois, qui me tenait dans sa dépendance ; son tyrannique pouvoir était l'ouvrage de ma tendresse, et je jouissais même de ses rigueurs. Que ne m'était-il donné de passer le cours des siècles dans cet état trop aimable, à l'estimer, la respecter, la chérir, à gémir de sa tyrannie, à vouloir la fléchir sans y parvenir jamais, à demander, implorer, supplier, désirer sans cesse, et jamais ne rien obtenir. Ces temps, ces temps charmans de retour attendu, d'espérance trompeuse, valaient ceux mêmes où je la possédais. Et maintenant, haï, trahi, déshonoré, sans espoir, sans ressource, je n'ai pas même la consolation d'oser former des souhaits..... Je m'arrêtais, effrayé d'horreur, à l'objet qu'il fallait substituer à celui qui m'occupait avec tant de charmes. Contempler *Sophie* avilie et méprisable ! Quels yeux pouvaient souffrir cette profanation ! Mon plus cruel tourment n'était pas de m'occuper de ma misère, c'était d'y mêler la honte de celle qui l'avait causée. Ce tableau désolant était le seul que je ne pouvais supporter.

La veille, ma douleur stupide et forcenée m'avait garanti de cette affreuse idée ; je ne songeais à rien qu'à souffrir. Mais à mesure que le sentiment de mes maux s'arrangeait

pour ainsi dire au fond de mon cœur, forcé de remonter à leur source, je me retraçais malgré moi ce fatal objet. Les mouvemens qui m'étaient échappés en sortant ne marquaient que trop l'indigne penchant qui m'y ramenait. La haîne que je lui devais me coûtait moins que le dédain qu'il y fallait joindre, et ce qui me déchirait le plus cruellement n'était pas tant de renoncer à elle que d'être forcé de la mépriser.

Mes premières réflexions sur elle furent amères. Si l'infidélité d'une femme ordinaire est un crime, quel nom fallait-il donner à la sienne ? Les ames viles ne s'abaissent point en fesant des bassesses, elles restent dans leur état; il n'y a point pour elles d'ignominie parce qu'il n'y a point d'élévation. Les adultères des femmes du monde ne sont que des galanteries; mais *Sophie* adultère est le plus odieux de tous les monstres : la distance de ce qu'elle est à ce qu'elle fut est immense; non, il n'y a point d'abaissement, point de crime pareil au sien.

Mais moi, reprenais-je, moi qui l'accuse, et qui n'en ai que trop le droit, puisque c'est moi qu'elle offense, puisque c'est à moi que l'ingrate a donné la mort, de quel droit

osé-je la juger si sévèrement avant de m'être jugé moi-même, avant de savoir ce que je dois me reprocher de ses torts ? Tu l'accuses de n'être plus la même ! O *Emile !* et toi, n'as-tu point changé ? Combien je t'ai vu dans cette grande ville différent près d'elle de ce que tu fus jadis ! Ah ! son inconstance est l'ouvrage de la tienne. Elle avait juré de t'être fidèle ; et toi n'avais-tu pas juré de l'adorer toujours ? Tu l'abandonnes, et tu veux qu'elle te reste ; tu la méprises, et tu veux en être toujours honoré ! C'est ton refroidissement, ton oubli, ton indifférence qui t'ont arraché de son cœur ; il ne faut point cesser d'être aimable quand on veut être toujours aimé. Elle n'a violé ses sermens qu'à ton exemple ; il fallait ne la point négliger, et jamais elle ne t'eût trahi.

Quels sujets de plaintes t'a-t-elle donnés dans la retraite où tu l'as trouvée, et où tu devais toujours la laisser ? Quel attiédissement as-tu remarqué dans sa tendresse ? Est-ce elle qui t'a prié de la tirer de ce lieu fortuné ? Tu le sais, elle l'a quitté avec le plus mortel regret. Les pleurs qu'elle y versait lui étaient plus doux que les folâtres jeux de la ville. Elle y passait son innocente vie

à faire le bonheur de la tienne : mais elle t'aimait mieux que sa propre tranquillité ; après t'avoir voulu retenir, elle quitta tout pour te suivre : c'est toi qui du sein de la paix et de la vertu l'entraînas dans l'abyme de vices et de misères où tu t'es toi-même précipité. Hélas ! il n'a tenu qu'à toi seul qu'elle ne fût toujours sage, et qu'elle ne te rendît toujours heureux.

O *Emile !* tu l'as perdue, tu dois te haïr et la plaindre ; mais quel droit as-tu de la mépriser ? Es-tu resté toi-même irréprochable ? Le monde n'a-t-il rien pris sur tes mœurs ? Tu n'as point partagé son infidélité, mais ne l'as-tu pas excusée, en cessant d'honorer sa vertu ? Ne l'as-tu pas excitée en vivant dans des lieux où tout ce qui est honnête est en dérision, où les femmes rougiraient d'être chastes, où le seul prix des vertus de leur sexe est la raillerie et l'incrédulité ? La foi que tu n'as point violée a-t-elle été exposée aux mêmes risques ? As-tu reçu comme elle ce tempérament de feu qui fait les grandes faiblesses, ainsi que les grandes vertus ? As-tu ce corps trop formé pour l'amour, trop exposé aux périls par ses charmes et aux tentations par ses

sens ? O que le sort d'une telle femme est à plaindre ! Quels combats n'a-t-elle point à rendre, sans relâche, sans cesse contre autrui, contre elle-même ! Quel courage invincible, quelle fermeté héroïque, quelle opiniâtre résistance, lui sont nécessaires ! Que de dangereuses victoires n'a-t-elle pas à remporter tous les jours sans autres témoins de ses triomphes que le ciel et son propre cœur ! Et après tant de belles années ainsi passées à souffrir, combattre et vaincre incessamment, un instant de faiblesse, un seul instant de relâche et d'oubli souille à jamais cette vie irréprochable, et déshonore tant de vertus. Femme infortunée ! hélas ! un moment d'égarement fait tous tes malheurs et les miens. Oui, son cœur est resté pur, tout me l'assure ; il m'est trop connu pour pouvoir m'abuser. Et qui sait dans quels piéges adroits les perfides ruses d'une femme vicieuse et jalouse de ses vertus a pu surprendre son innocente simplicité ? N'ai-je pas vu ses regrets, son repentir dans ses yeux ? N'est-ce pas sa tristesse qui m'a ramené moi-même à ses pieds ? N'est-ce pas sa touchante douleur qui m'a rendu toute ma tendresse ? Ah ! ce n'est pas là la con-

duite artificieuse d'une infidelle qui trompe son mari et qui se complaît dans sa trahison !

Puis venant ensuite à réfléchir plus en détail sur sa conduite et sur son étonnante déclaration, que ne sentais-je point en voyant cette femme timide et modeste vaincre la honte par la franchise, rejeter une estime démentie par son cœur, dédaigner de conserver ma confiance et sa réputation en cachant une faute que rien ne la forçait d'avouer, en la couvrant des caresses qu'elle a rejettées, et craindre d'usurper ma tendresse de père pour un enfant qui n'était pas de mon sang ? Quelle force n'admirais-je pas dans cette invincible hauteur de courage qui, même au prix de l'honneur et de la vie, ne pouvait s'abaisser à la fausseté et portait jusque dans le crime l'intrépide audace de la vertu ? Oui, me disais-je avec un applaudissement secret, au sein même de l'ignominie cette ame forte conserve encore tout son ressort ; elle est coupable sans être vile ; elle a pu commettre un crime, mais non pas une lâcheté.

C'est ainsi que peu-à-peu le penchant de mon cœur me ramenait en sa faveur à des jugemens plus doux et plus supportables.

Sans la justifier, je l'excusais ; sans pardonner ses outrages, j'approuvais ses bons procédés. Je me complaisais dans ces sentimens. Je ne pouvais me défaire de tout mon amour, il eût été trop cruel de le conserver sans estime. Si-tôt que je crus lui en devoir encore, je sentis un soulagement inespéré. L'homme est trop faible pour pouvoir conserver long-tems des mouvemens extrêmes. Dans l'excès même du désespoir la Providence nous ménage des consolations. Malgré l'horreur de mon sort, je sentais une sorte de joie à me représenter *Sophie* estimable et malheureuse ; j'aimais à fonder ainsi l'intérêt que je ne pouvais cesser de prendre à elle. Au-lieu de la sèche douleur qui me consumait auparavant, j'avais la douceur de m'attendrir jusqu'aux larmes. Elle est perdue à jamais pour moi, je le sais, me disais-je ; mais du moins j'oserai penser encore à elle, j'oserai la regretter ; j'oserai quelquefois encore gémir et soupirer sans rougir.

Cependant j'avais poursuivi ma route, et distrait par ces idées, j'avais marché tout le jour sans m'en apercevoir, jusqu'à ce qu'enfin revenant à moi et n'étant plus sou-

tenu par l'animosité de la veille, je me sentis, d'une lassitude et d'un épuisement qui demandaient de la nourriture et du repos. Grâces aux exercices de ma jeunesse j'étais robuste et fort, je ne craignais ni la faim ni la fatigue ; mais mon esprit malade avait tourmenté mon corps, et vous m'aviez bien plus garanti des passions violentes qu'appris à les supporter. J'eus peine à gagner un village qui était encore à une lieue de moi. Comme il y avait près de trente-six heures que je n'avais pris aucun aliment, je soupai, et même avec appétit : je me couchai délivré des fureurs qui m'avaient tant tourmenté, content d'oser penser à *Sophie*, et presque joyeux de l'imaginer moins défigurée et plus digne de mes regrets que je n'avais espéré.

Je dormis paisiblement jusqu'au matin. La tristesse et l'infortune respectent le sommeil et laissent du relâche à l'ame ; il n'y a que les remords qui n'en laissent point. En me levant je me sentis l'esprit assez calme et en état de délibérer sur ce que j'avais à faire. Mais c'était ici la plus mémorable ainsi que la plus cruelle époque de ma vie. Tous mes attachemens étaient rompus ou altérés, tous

tous mes devoirs étaient changés ; je ne tenais plus à rien de la même manière qu'auparavant, je devenais, pour ainsi dire, un nouvel être. Il était important de peser mûrement le parti que j'avais à prendre. J'en pris un provisionnel pour me donner le loisir d'y réfléchir. J'achevai le chemin qui restait à faire jusqu'à la ville la plus prochaine ; j'entrai chez un maître, et je me mis à travailler de mon métier en attendant que la fermentation de mes esprits fût tout-à-fait apaisée, et que je pusse voir les objets tels qu'ils étaient.

Je n'ai jamais mieux senti la force de l'éducation que dans cette cruelle circonstance. Né avec une ame faible, tendre à toutes les impressions, facile à troubler, timide à me résoudre, après les premiers momens cédés à la nature, je me trouvai maître de moi-même et capable de considérer ma situation avec autant de sang-froid que celle d'un autre. Soumis à la loi de la nécessité je cessai mes vains murmures, je pliai ma volonté sous l'inévitable joug, je regardai le passé comme étranger à moi, je me supposai commencer de naître ; et tirant de mon état pré-

sent les règles de ma conduite, en attendant que j'en fusse assez instruit, je me mis paisiblement à l'ouvrage comme si j'eusse été le plus content des hommes.

Je n'ai rien tant appris de vous dès mon enfance qu'à être toujours tout entier où je suis, à ne jamais faire une chose et rêver à une autre ; ce qui proprement est ne rien faire et n'être tout entier nulle part. Je n'étais donc attentif qu'à mon travail durant la journée : le soir je reprenais mes réflexions, et relayant ainsi l'esprit et le corps l'un par l'autre, j'en tirais le meilleur parti qu'il m'était possible, sans jamais fatiguer aucun des deux.

Dès le premier soir, suivant le fil de mes idées de la veille, j'examinai si peut-être je ne prenais point trop à cœur le crime d'une femme, et si ce qui me paraissait une catastrophe de ma vie n'était point un événement trop commun pour devoir être pris si gravement. Il est certain, me disais-je, que par-tout où les mœurs sont en estime, les infidélités des femmes déshonorent les maris : mais il est sur aussi que dans toutes les grandes villes, et par-tout où les hommes, plus corrompus, se croient plus éclairés, on tient

cette opinion pour ridicule et peu sensée. L'honneur d'un homme, disent-ils, dépend-il de sa femme ? Son malheur doit-il faire sa honte, et peut-il être déshonoré des vices d'autrui ? L'autre morale a beau être plus sévère, celle-ci paraît plus conforme à la raison.

D'ailleurs, quelque jugement qu'on portât de mes procédés, n'étais-je pas par mes principes au-dessus de l'opinion publique ? Que m'importait ce qu'on penserait de moi, pourvu que dans mon propre cœur je ne cessasse point d'être bon, juste, honnête ? Etait-ce un crime d'être miséricordieux ? Etait-ce une lâcheté de pardonner une offense ? Sur quels devoirs allais-je donc me régler ? Avais-je si long-tems dédaigné le préjugé des hommes pour lui sacrifier enfin mon bonheur ?

Mais quand ce préjugé serait fondé, quelle influence peut-il avoir dans un cas si différent des autres ? Quel rapport d'une infortunée au désespoir à qui le remords seul arrache l'aveu de son crime, à ces perfides qui couvrent le leur du mensonge et de la fraude, ou qui mettent l'effronterie à la

place de la franchise et se vantent de leur déshonneur ? Toute femme vicieuse, toute femme qui méprise encore plus son devoir qu'elle ne l'offense, est indigne de ménagement ; c'est partager son infamie que la tolérer. Mais celle à qui l'on reproche plutôt une faute qu'un vice, et qui l'expie par ses regrets, est plus digne de pitié que de haine ; on peut la plaindre et la pardonner sans honte ; le malheur même qu'on lui reproche est garant d'elle pour l'avenir. *Sophie* restée estimable jusque dans le crime sera respectable dans son repentir ; elle sera d'autant plus fidelle que son cœur fait pour la vertu a senti ce qu'il en coûte à l'offenser ; elle aura tout à-la-fois la fermeté qui la conserve et la modestie qui la rend aimable ; l'humiliation du remords adoucira cette ame orgueilleuse et rendra moins tyrannique l'empire que l'amour lui donna sur moi ; elle en sera plus soigneuse et moins fière, elle n'aura commis une faute que pour se guérir d'un défaut.

Quand les passions ne peuvent nous vaincre à visage découvert, elles prennent le masque de la sagesse pour nous surprendre ; et c'est en imitant le langage de la raison

qu'elles nous y font renoncer. Tous ces sophismes ne m'en imposaient que parce qu'ils flattaient mon penchant. J'aurais voulu pouvoir revenir à *Sophie* infidelle, et j'écoutais avec complaisance tout ce qui semblait autoriser ma lâcheté. Mais j'eus beau faire, ma raison moins traitable que mon cœur ne put adopter ces folies. Je ne pus me dissimuler que je raisonnais pour m'abuser, non pour m'éclairer. Je me disais avec douleur, mais avec force, que les maximes du monde ne font point loi pour qui veut vivre pour soi-même, et que préjugés pour préjugés ceux des mœurs en ont un de plus qui les favorise ; que c'est avec raison qu'on impute à un mari le désordre de sa femme, soit pour l'avoir mal choisie, soit pour la mal gouverner ; que j'étais moi-même un exemple de la justice de cette imputation, et que, si *Emile* eût été toujours sage, *Sophie* n'eût jamais failli ; qu'on a droit de présumer que celle qui ne se respecte pas elle-même, respecte au moins son mari s'il en est digne, et s'il sait conserver son autorité ; que le tort de ne pas prévenir le déréglement d'une femme est aggravé par l'infamie de le souffrir ; que les conséquences de l'impunité sont

effrayantes, et qu'en pareil cas cette impunité marque dans l'offensé une indifférence pour les mœurs honnêtes, et une bassesse d'ame indigne de tout honneur.

Je sentais sur-tout en mon fait particulier, que ce qui rendait *Sophie* encore estimable en était plus désespérant pour moi : car on peut soutenir ou renforcer une ame faible, et celle que l'oubli du devoir y fait manquer, y peut être ramenée par la raison ; mais comment ramener celle qui garde en péchant tout son courage, qui sait avoir des vertus dans le crime et ne fait le mal que comme il lui plaît? Oui, *Sophie* est coupable parce qu'elle a voulu l'être. Quand cette ame hautaine a pu vaincre la honte, elle a pu vaincre toute autre passion ; il ne lui en eût pas plus coûté pour m'être fidelle que pour me déclarer son forfait.

En vain je reviendrais à mon épouse, elle ne reviendrait plus à moi. Si celle qui m'a tant aimé, si celle qui m'était si chère a pu m'outrager, si ma *Sophie* a pu rompre les premiers nœuds de son cœur, si la mère de mon fils a pu violer la foi conjugale encore entière, si les feux d'un amour que rien n'avait offensé, si le noble orgueil d'une vertu

que rien n'avait altéré n'ont pu prévenir sa première faute, qu'est-ce qui préviendrait des rechutes qui ne coûtent plus rien ? Le premier pas vers le vice est le seul pénible ; on poursuit sans même y songer. Elle n'a plus ni amour, ni vertu, ni estime à ménager ; elle n'a plus rien à perdre en m'offensant, pas même le regret de m'offenser. Elle connaît mon cœur, elle m'a rendu tout aussi malheureux que je puis l'être ; il ne lui en coûtera plus rien d'achever.

Non, je connais le sien ; jamais *Sophie* n'aimera un homme à qui elle ait donné le droit de la mépriser..... Elle ne m'aime plus..... l'ingrate ne l'a-t-elle pas dit elle-même ? Elle ne m'aime plus, la perfide ! Ah ! c'est là son plus grand crime : j'aurais pu tout pardonner, hors celui-là.

Hélas ! reprenais-je avec amertume, je parle toujours de pardonner, sans songer que souvent l'offensé pardonne, mais que l'offenseur ne pardonne jamais. Sans doute elle me veut tout le mal qu'elle m'a fait. Ah ! combien elle doit me haïr !

Emile, que tu t'abuses quand tu juges de l'avenir sur le passé ! tout est changé. Vainement tu vivrais encore avec elle ; les jours

heureux qu'elle t'a donnés ne reviendront plus, tu ne retrouverais plus ta *Sophie* et *Sophie* ne te retrouverait plus. Les situations dependent des affections qu'on y porte : quand les cœurs changent tout change : tout a beau demeurer le même, quand on n'a plus les mêmes yeux on ne voit plus rien comme auparavant.

Ses mœurs ne sont point désespérées, je le sais bien : elle peut être encore digne d'estime, mériter toute ma tendresse ; elle peut me rendre son cœur, mais elle ne peut n'avoir point failli, ni perdre et m'ôter le souvenir de sa faute. La fidélité, la vertu, l'amour, tout peut revenir, hors la confiance, et sans la confiance il n'y a plus que dégoût, tristesse, ennui dans le mariage ; le délicieux charme de l'innocence est évanoui. C'en est fait, c'en est fait, ni près, ni loin, *Sophie* ne peut plus être heureuse, et je ne puis être heureux que de son bonheur. Cela seul me décide ; j'aime mieux souffrir loin d'elle que par elle : j'aime mieux la regretter que la tourmenter.

Oui, tous nos liens sont rompus, ils le sont par elle. En violant ses engagemens elle m'affranchit des miens. Elle ne m'est plus

rien, ne l'a-t-elle pas dit encore ? Elle n'est plus ma femme : la reverrais-je comme étrangère ? Non, je ne la reverrai jamais. Je suis libre ; au-moins je dois l'être : que mon cœur ne l'est-il autant que ma foi !

Mais quoi ! mon affront restera-t-il impuni ? Si l'infidelle en aime un autre, quel mal lui fais-je en la délivrant de moi ! c'est moi que je punis et non pas elle : je remplis ses vœux à mes dépens. Est-ce là le ressentiment de l'honneur outragé ? Où est la justice, où est la vengeance ?

Eh ! malheureux, de qui veux-tu te venger ? De celle que ton plus grand désespoir est de ne pouvoir plus rendre heureuse. Du moins ne sois pas la victime de ta vengeance. Fais-lui, s'il se peut, quelque mal que tu ne sentes pas. Il est des crimes qu'il faut abandonner aux remords des coupables ; c'est presque les autoriser que les punir. Un mari cruel mérite-t-il une femme fidelle ? D'ailleurs, de quel droit la punir, à quel titre ? Es-tu son juge, n'étant même plus son époux ? Lorsqu'elle a violé ses devoirs de femme, elle ne s'en est point conservé les droits. Dès l'instant qu'elle a formé d'autres nœuds elle a brisé les tiens et ne s'en est point cachée ;

elle ne s'est point parée à tes yeux d'une fidélité qu'elle n'avait plus ; elle ne t'a ni trahi, ni menti ; en cessant d'être à toi seul elle a déclaré ne t'être plus rien : quelle autorité peut te rester sur elle ? S'il t'en restait tu devrais l'abdiquer pour ton propre avantage. Crois-moi, sois bon par sagesse et clément par vengeance. Défie-toi de la colère ; crains qu'elle ne te ramène à ses pieds.

Ainsi tenté par l'amour qui me rappelait, ou par le dépit qui voulait me séduire, que j'eus de combats à rendre avant d'être bien déterminé ! et quand je crus l'être, une réflexion nouvelle ébranla tout. L'idée de mon fils m'attendrit pour sa mère plus que rien n'avait fait auparavant. Je sentis que ce point de réunion l'empêcherait toujours de m'être étrangère, que les enfans forment un nœud vraiment indissoluble entre ceux qui leur ont donné l'être, et une raison naturelle et invincible contre le divorce. Des objets si chers, dont aucun des deux ne peut s'éloigner, les rapprochent nécessairement, c'est un intérêt commun si tendre qu'il leur tiendrait lieu de société, quand ils n'en auraient point d'autre. Mais que devenait cette raison, qui plaidait pour la mère de mon fils, appli-

quée à celle d'un enfant qui n'était pas à moi ? Quoi ! la nature elle-même autorisera le crime, et ma femme, en partageant sa tendresse à ses deux fils, sera forcée à partager son attachement aux deux pères ! Cette idée, plus horrible qu'aucune qui m'eût passé dans l'esprit, m'embrasait d'une rage nouvelle ; toutes les furies revenaient déchirer mon cœur en songeant à cet affreux partage. Oui, j'aurais mieux aimé voir mon fils mort que d'en voir à *Sophie* un d'un autre père. Cette imagination m'aigrit plus, m'aliéna plus d'elle que tout ce qui m'avait tourmenté jusqu'alors. Dès cet instant je me décidai sans retour, et pour ne laisser plus de prise au doute je cessai de délibérer.

Cette résolution bien formée éteignit tout mon ressentiment. Morte pour moi je ne la vis plus coupable ; je ne la vis plus qu'estimable et malheureuse, et sans penser à ses torts, je me rappelais avec attendrissement tout ce qui me la rendait regrettable. Par une suite de cette disposition, je voulus mettre à ma démarche tous les bons procédés qui peuvent consoler une femme abandonnée ; car quoi que j'eusse affecté d'en penser dans ma colère, et quoi qu'elle en eût dit dans

son désespoir, je ne doutais pas qu'au fond du cœur elle n'eût encore de l'attachement pour moi, et qu'elle ne sentît vivement ma perte. Le premier effet de notre séparation devait être de lui ôter mon fils. Je frémis seulement d'y songer, et après avoir été tant en peine d'une vengeance, je pouvais à peine supporter l'idée de celle-là. J'avais beau me dire en m'irritant que cet enfant serait bientôt remplacé par un autre, j'avais beau appuyer avec toute la force de la jalousie sur ce cruel supplément ; tout cela ne tenait point devant l'image de *Sophie* au désespoir en se voyant arracher de son enfant. Je me vainquis toutefois ; je formai, non sans déchirement, cette résolution barbare, et la regardant comme une suite nécessaire de la première où j'étais sûr d'avoir bien raisonné, je l'aurais certainement exécutée malgré ma répugnance, si un événement imprévu ne m'eût contraint à la mieux examiner.

Il me restait à faire une autre délibération que je comptais pour peu de chose, après celle dont je venais de me tirer. Mon parti était pris par rapport à *Sophie*, il me restait à le prendre par rapport à moi, et à voir ce que je voulais devenir me retrouvant seul.

Il

Il y avait long-temps que je n'étais plus un être isolé sur la terre : mon cœur tenait, comme vous me l'aviez prédit, aux attachemens qu'il s'était donnés, il s'était accoutumé à ne faire qu'un avec ma famille; il fallait l'en détacher, du moins en partie, et cela même était plus pénible que de l'en détacher tout-à-fait. Quel vide il se fait en nous, combien on perd de son existence quand on a tenu à tant de choses, et qu'il faut ne tenir plus qu'à soi, ou qui pis est, à ce qui nous fait sentir incessamment le détachement du reste ! J'avais à chercher si j'étais cet homme encore, qui sait remplir sa place dans son espèce, quand nul individu ne s'y intéresse plus.

Mais où est-elle cette place pour celui dont tous les rapports sont détruits ou changés ? Que faire, que devenir, où porter mes pas, à quoi employer une vie qui ne devait plus faire mon bonheur ni celui de ce qui m'était cher, et dont le sort m'ôtait jusqu'à l'espoir de contribuer au bonheur de personne ? Car si tant d'instrumens préparés pour le mien n'avaient fait que ma misère, pouvais-je espérer d'être plus heureux pour autrui que vous ne l'aviez été pour moi ? Non,

j'aimais mon devoir encore, mais je ne le voyais plus. En rappeler les principes et les règles, les appliquer à mon nouvel état, n'était pas l'affaire d'un moment ; mon esprit fatigué avait besoin d'un peu de relâche pour se livrer à de nouvelles méditations.

J'avais fait un grand pas vers le repos. Délivré de l'inquiétude de l'espérance, et sûr de perdre ainsi peu-à-peu celle du désir, en voyant que le passé ne m'était plus rien, je tâchais de me mettre tout-à-fait dans l'état d'un homme qui commence à vivre. Je me disais qu'en effet nous ne fesons jamais que commencer, et qu'il n'y a point d'autre liaison dans notre existence qu'une succession de momens présens, dont le premier est toujours celui qui est en acte. Nous mourons et nous naissons chaque instant de notre vie, et quel intérêt la mort peut-elle nous laisser ? S'il n'y a rien pour nous que ce qui sera, nous ne pouvons être heureux ou malheureux que par l'avenir, et se tourmenter du passé c'est tirer du néant les sujets de notre misère. *Émile*, sois un homme nouveau, tu n'auras pas plus à te plaindre du sort que de la nature. Tes malheurs sont nuls, l'abyme du néant les a tous engloutis ; mais ce qui est réel, ce

qui est existant pour toi, c'est ta vie, ta santé, ta jeunesse, ta raison, tes talens, tes lumières, tes vertus enfin, si tu le veux, et par conséquent ton bonheur.

Je repris mon travail, attendant paisiblement que mes idées s'arrangeassent assez dans ma tête pour me montrer ce que j'avais à faire ; et cependant en comparant mon état à celui qui l'avait precédé, j'étais dans le calme ; c'est l'avantage que procure indépendamment des événemens toute conduite conforme à la raison. Si l'on n'est pas heureux malgré la fortune, quand on sait maintenir son cœur dans l'ordre, on est tranquille au moins en dépit du sort. Mais que cette tranquillité tient à peu de chose dans une ame sensible ! Il est bien aisé de se mettre dans l'ordre, ce qui est difficile c'est d'y rester. Je faillis voir renverser toutes mes résolutions au moment que je les croyais le plus affermies.

J'étais entré chez le maître sans m'y faire beaucoup remarquer. J'avais toujours conservé dans mes vêtemens la simplicité que vous m'aviez fait aimer ; mes manières n'étaient pas plus recherchées, et l'air aisé d'un homme qui se sent par-tout à sa place était

moins remarquable chez un menuisier qu'il ne l'eut été chez un grand. On voyait pourtant bien que mon équipage n'était pas celui d'un ouvrier : mais à ma manière de me mettre à l'ouvrage on jugea que je l'avais été, et qu'ensuite avancé à quelque petit poste j'en étais déchu pour rentrer dans mon premier état. Un petit parvenu retombé n'inspire pas une grande considération, et l'on me prenait à-peu-près au mot sur l'égalité où je m'étais mis. Tout-à-coup je vis changer avec moi le ton de toute la famille. La familiarité prit plus de réserve, on me regardait au travail avec une sorte d'étonnement ; tout ce que je fesais dans l'atelier (et j'y fesais tout mieux que le maître) excitait l'admiration ; l'on semblait épier tous mes mouvemens, tous mes gestes. On tâchait d'en user avec moi comme à l'ordinaire, mais cela ne se fesait plus sans effort, et l'on eût dit que c'était par respect qu'on s'abstenait de m'en marquer davantage. Les idées dont j'étais préoccupé m'empêchèrent de m'apercevoir de ce changement aussi-tôt que j'aurais fait dans un autre temps : mais mon habitude en agissant d'être toujours à la chose me ramenant bientôt à ce qui se fesait autour de moi ne

me laissa pas long-temps ignorer que j'étais devenu pour ces bonnes gens un objet de curiosité qui les intéressait beaucoup.

Je remarquai sur-tout que la femme ne me quittait pas des yeux. Ce sexe a une sorte de droits sur les aventuriers, qui les lui rend en quelque sorte plus intéressans. Je ne poussais pas un coup d'échoppe qu'elle ne parût effrayée, et je la voyais toute surprise de ce que je ne m'étais pas blessé. Madame, lui dis-je une fois, je vois que vous vous défiez de mon adresse; avez-vous peur que je ne sache pas mon métier? Monsieur, me dit-elle, je vois que vous savez bien le nôtre; on dirait que vous n'avez fait que cela toute votre vie. A ce mot je vis que j'étais connu : je voulus savoir comment je l'étais. Après bien des mystères, j'appris qu'une jeune dame était venue, il y avait deux jours, descendre à la porte du maître, que sans permettre qu'on m'avertît elle avait voulu me voir, qu'elle s'était arrêtée derrière une porte vitrée d'où elle pouvait m'apercevoir au fond de l'attelier, qu'elle s'était mise à genoux à cette porte, ayant à côté d'elle un petit enfant qu'elle serrait avec transport dans ses bras par intervalles, poussant de longs sanglots à demi étouffés,

versant des torrens de larmes, et donnant divers signes d'une douleur dont tous les témoins avaient été vivement émus : qu'on l'avait vue plusieurs fois sur le point de s'élancer dans l'attelier, qu'elle avait paru ne se tenir que par de violens efforts sur elle-même : qu'enfin après m'avoir considéré long-temps avec plus d'attention et de recueillement elle s'était levée tout d'un coup, et, collant le visage de l'enfant sur le sien, elle s'était écriée à demi-voix : *Non, jamais il ne rendra t'ôter ta mere; viens, nous n'avons rien à faire ici.* A ces mots elle était sortie avec précipitation ; puis après avoir obtenu qu'on ne me parlerait de rien, remonter dans son carrosse et partir comme un éclair n'avait été pour elle que l'affaire d'un instant.

Ils ajoutèrent que le vif interêt dont ils ne pouvaient se defendre pour cette aimable dame, les avait rendus fidèles à la promesse qu'ils lui avaient faite et qu'elle avait exigée avec tant d'instances, qu'ils n'y manquaient qu'à regret, qu'ils voyaient aisément à son équipage et plus encore à sa figure que c'était une personne d'un haut rang, et qu'ils ne pouvaient présumer autre chose de sa démarche et de son discours, sinon que

cette femme était la mienne, car il était impossible de la prendre pour une fille entretenue.

Jugez de ce qui se passait en moi durant ce récit! Que de choses tout cela supposait! quelles inquiétudes n'avait-il pas fallu avoir, quelles recherches n'avait-il point fallu faire pour retrouver ainsi mes traces ! Tout cela est-il de quelqu'un qui n'aime plus ? Quel voyage ! quel motif l'avait pu faire entreprendre ? dans quelle occupation elle m'avait surpris ! Ah ! ce n'était pas la première fois : mais alors elle n'était pas à genoux, elle ne fondait pas en larmes. O temps, temps heureux ! Qu'est devenu cet ange du ciel ?.... Mais que vient donc faire ici cette femme. . . . elle amène son fils... mon fils... et pourquoi ? . . . Voulait-elle me voir, me parler ? Pourquoi s'enfuir ? . . . me braver ? . . . Pourquoi ces larmes ? Que me veut-elle, la perfide ? vient-elle insulter à ma misère ? A-t-elle oublié qu'elle ne m'est plus rien ? Je cherchais en quelque sorte à m'irriter de ce voyage pour vaincre l'attendrissement qu'il me causait, pour résister aux tentations de courir après l'infortunée, qui m'agitaient malgré moi. Je demeurai néanmoins. Je vis que cette démarche ne prouvait autre chose sinon

que j'étais encore aimé, et cette supposition même étant entrée dans ma délibération ne devait rien changer au parti qu'elle m'avait fait prendre.

Alors examinant plus posément toutes les circonstances de ce voyage, pesant sur-tout les derniers mots qu'elle avait prononcés en partant, j'y crus démêler le motif qui l'avait amenée et celui qui l'avait fait repartir tout d'un coup sans s'être laissée voir. *Sophie* parlait simplement; mais tout ce qu'elle disait portait dans mon cœur des traits de lumière, et c'en fut un que ce peu de mots. *Il ne t'ôtera pas ta mère*, avait-elle dit. C'était donc la crainte qu'on ne la lui ôtât qui l'avait amenée, et c'était la persuasion que cela n'arriverait pas qui l'avait fait repartir; et d'où la tirait-elle, cette persuasion? qu'avait-elle vu? *Emile* en paix, *Emile* au travail. Quelle preuve pouvait-elle tirer de cette vue, sinon qu'*Emile* en cet état n'était point subjugué par ses passions et ne formait que des résolutions raisonnables? Celle de la séparer de son fils ne l'était donc pas selon elle, quoiqu'elle le fût selon moi: lequel avait tort? Le mot de *Sophie* décidait encore ce point; et en effet en considérant

le seul intérêt de l'enfant, cela pouvait-il même être mis en doute ? Je n'avais envisagé que l'enfant ôté à la mère, et il fallait envisager la mère ôtée à l'enfant. J'avais donc tort. Oter une mère à son fils, c'est lui ôter plus qu'on ne peut lui rendre, sur-tout à cet âge ; c'est sacrifier l'enfant pour se venger de la mère : c'est un acte de passion, jamais de raison, à moins que la mère ne soit folle ou dénaturée. Mais *Sophie* est celle qu'il faudrait désirer à mon fils quand il en aurait une autre. Il faut que nous l'élevions elle ou moi, ne pouvant plus l'élever ensemble, ou bien pour contenter ma colère il faut le rendre orphelin. Mais que ferai-je d'un enfant dans l'état où je suis ? J'ai assez de raison pour voir ce que je puis ou ne puis faire, non pour faire ce que je dois. Traînerai-je un enfant de cet âge en d'autres contrées, ou le tiendrai-je sous les yeux de sa mère, pour braver une femme que je dois fuir ? Ah ! pour ma sûreté je ne serai jamais assez loin d'elle ! Laissons-lui l'enfant de peur qu'il ne lui ramène à la fin le père. Qu'il lui reste seul pour ma vengeance ; que chaque jour de sa vie il rappelle à l'infidelle le bon-

heur dont il fut le gage et l'époux qu'elle s'est ôté.

Il est certain que la résolution d'ôter mon fils à sa mère avait été l'effet de ma colère. Sur ce seul point la passion m'avait aveuglé, et ce fut le seul point aussi sur lequel je changeai de résolution. Si ma famille eût suivi mes intentions, *Sophie* eût élevé cet enfant, et peut-être vivrait-il encore ; mais peut-être aussi dès-lors *Sophie* était-elle morte pour moi ; consolée dans cette chère moitié de moi-même, elle n'eût plus songé à rejoindre l'autre, et j'aurais perdu les plus beaux jours de ma vie. Que de douleurs devaient nous faire expier nos fautes avant que notre réunion nous les fît oublier.

Nous nous connaissions si bien mutuellement, qu'il ne me fallut pour deviner le motif de sa brusque retraite que sentir qu'elle avait prévu ce qui serait arrivé si nous nous fussions revus. J'étais raisonnable, mais faible, elle le savait ; et je savais encore mieux combien cette ame sublime et fière conservait d'inflexibilité jusque dans ses fautes. L'idée de *Sophie* rentrée en grâce lui était insupportable. Elle sentait que son crime était de ceux qui ne peuvent s'oublier ; elle aimait mieux être

punie que pardonnée : un tel pardon n'était pas fait pour elle; la punition même l'avilissait moins à son gré. Elle croyait ne pouvoir effacer sa faute qu'en l'expiant, ni s'acquitter avec la justice qu'en souffrant tous les maux qu'elle avait mérités. C'est pour cela qu'intrépide et barbare dans sa franchise elle dit son crime à vous, à toute ma famille, taisant en même-temps ce qui l'excusait, ce qui la justifiait peut-être, le cachant, dis-je, avec une telle obstination, qu'elle ne m'en a jamais dit un mot à moi-même, et que je ne l'ai su qu'après sa mort.

D'ailleurs rassurée sur la crainte de perdre son fils elle n'avait plus rien à désirer de moi pour elle-même. Me fléchir eût été m'avilir, et elle était d'autant plus jalouse de mon honneur qu'il ne lui en restait point d'autre. *Sophie* pouvait être criminelle, mais l'époux qu'elle s'était choisi devait être au-dessus d'une lâcheté. Ces raffinemens de son amour-propre ne pouvaient convenir qu'à elle, et peut-être n'appartenait-il qu'à moi de les pénétrer.

Je lui eus encore cette obligation, même après m'être séparé d'elle, de m'avoir ramené d'un parti peu raisonné que la vengeance

m'avait fait prendre. Elle s'était trompée en ce point dans la bonne opinion qu'elle avait de moi, mais cette erreur n'en fut plus une aussi-tôt que j'y eus pensé; en ne considérant que l'intérêt de mon fils, je vis qu'il fallait le laisser à sa mère, et je m'y déterminai. Du reste, confirmé dans mes sentimens, je résolus d'éloigner son malheureux père des risques qu'il venait de courir. Pouvais-je être assez loin d'elle, puisque je ne devais plus m'en rapprocher ? c'était elle encore, c'était son voyage qui venait de me donner cette sage leçon : il m'importait pour la suivre de ne pas rester dans le cas de la recevoir deux fois.

Il fallait fuir; c'était là ma grande affaire, et la conséquence de tous mes précédens raisonnemens. Mais où fuir ? C'était à cette délibération que j'en étais demeuré, et je n'avais pas vu que rien n'était plus indifférent que le choix du lieu pourvu que je m'éloignasse. A quoi bon tant balancer sur ma retraite, puisque par-tout je trouverais à vivre ou mourir, et que c'était tout ce qui me restait à faire ? Quelle bêtise de l'amour-propre de nous montrer toujours toute la nature intéressée aux petits événemens de notre vie ? N'eût-on pas dit à me voir déli-

bérer sur mon séjour qu'il importait beaucoup au genre-humain que j'allasse habiter un pays plutôt qu'un autre, et que le poids de mon corps allait rompre l'équilibre du globe? Si je n'estimais mon existence que ce qu'elle vaut pour mes semblables, je m'inquiéterais moins d'aller chercher des devoirs à remplir, comme s'ils ne me suivaient pas en quelque lieu que je fusse, et qu'il ne s'en présentât pas toujours autant qu'en peut remplir celui qui les aime; je me dirais qu'en quelque lieu que je vive, en quelque situation que je sois, je trouverai toujours à faire ma tâche d'homme, et que nul n'aurait besoin des autres si chacun vivait convenablement pour soi.

Le sage vit au jour la journée, et trouve tous ses devoirs quotidiens autour de lui. Ne tentons rien au-delà de nos forces, et ne nous portons point en avant de notre existence. Mes devoirs d'aujourd'hui sont ma seule tâche, ceux de demain ne sont pas encore venus. Ce que je dois faire à présent est de m'éloigner de *Sophie*, et le chemin que je dois choisir est celui qui m'en éloigne le plus directement. Tenons-nous-en là.

Cette résolution prise, je mis l'ordre qui

dépendait de moi à tout ce que je laissais en arrière ; je vous écrivis, j'écrivis à ma famille, j'écrivis à *Sophie* elle-même. Je réglai tout, je n'oubliai que les soins qui pouvaient regarder ma personne ; aucun ne m'était nécessaire, et sans valet, sans argent, sans équipage, mais sans désirs et sans soins, je partis seul et à pied. Chez les peuples où j'ai vécu, sur les mers que j'ai parcourues, dans les déserts que j'ai traversés, errant durant tant d'années, je n'ai regretté qu'une seule chose, et c'était celle que j'avais à fuir. Si mon cœur m'eût laissé tranquille, mon corps n'eût manqué de rien.

LETTRE II.

J'AI bu l'eau d'oubli ; le passé s'efface de ma mémoire et l'univers s'ouvre devant moi. Voilà ce que je me disais en quittant ma patrie dont j'avais à rougir, et à laquelle je ne devais que le mépris et la haine, puisqu'heureux et digne d'honneur par moi-même, je ne tenais d'elle et de ses vils habitants que les maux dont j'étais la proie, et l'opprobre où j'étais plongé. En rompant les nœuds qui m'attachaient à mon pays, je l'étendais sur

toute la terre, et j'en devenais d'autant plus homme en cessant d'être citoyen.

J'ai remarqué dans mes longs voyages, qu'il n'y a que l'éloignement du terme qui rende le trajet difficile. Il ne l'est jamais d'aller à une journée du lieu où l'on est, et pourquoi vouloir faire plus, si de journée en journée on peut aller au bout du monde ? Mais en comparant les extrêmes on s'effarouche de l'intervalle; il semble qu'on doive le franchir tout d'un saut; au-lieu qu'en le prenant par parties on ne fait que des promenades et l'on arrive. Les voyageurs s'environnant toujours de leurs usages, de leurs habitudes, de leurs préjugés, de tous leurs besoins factices, ont pour ainsi dire, une atmosphère qui les sépare des lieux où ils sont, comme d'autant d'autres mondes différens du leur. Un Français voudrait porter avec lui toute la France; si-tôt que quelque chose de ce qu'il avait lui manque, il compte pour rien les équivalens, et se croit perdu. Toujours comparant ce qu'il trouve à ce qu'il a quitté, il croit être mal quand il n'est pas de la même manière, et ne saurait dormir aux Indes, si son lit n'est fait tout comme à Paris.

Pour moi, je suivais la direction contraire à l'objet que j'avais à fuir, comme autrefois j'avais suivi l'opposé de l'ombre dans la forêt de Montmorenci. La vitesse que je ne mettais pas à mes courses se compensait par la ferme résolution de ne point rétrograder. Deux jours de marche avaient déjà fermé derrière moi la barrière en me laissant le temps de réfléchir durant mon retour, si j'eusse été tenté d'y songer. Je respirais en m'éloignant, et je marchais plus à mon aise à mesure que j'échappais au danger. Borné pour tout projet à celui que j'exécutais, je suivais le même air de vent pour toute règle ; je marchais tantôt vîte et tantôt lentement selon ma commodité, ma santé, mon humeur, mes forces. Pourvu, non avec moi, mais en moi, de plus de ressources que je n'en avais besoin pour vivre, je n'étais embarrassé ni de ma voiture, ni de ma subsistance. Je ne craignais point les voleurs : ma bourse et mon passeport étaient dans mes bras : mon vêtement formait toute ma garde-robe ; il était commode et bon pour un ouvrier. Je le renouvelais sans peine à mesure qu'il s'usait. Comme je ne marchais ni avec l'appareil ni avec l'inquiétude d'un voyageur, je n'excitais l'atten-

tion de personne ; je passais par-tout pour un homme du pays. Il était rare qu'on m'arrêtât sur des frontières, et quand cela m'arrivait, peu m'importait ; je restais là sans impatience, j'y travaillais tout comme ailleurs ; j'y aurais sans peine passé ma vie si l'on m'y eût toujours retenu, et mon peu d'empressement d'aller plus loin m'ouvrait enfin tous les passages. L'air affairé et soucieux est toujours suspect, mais un homme tranquille inspire de la confiance ; tout le monde me laissait libre en voyant qu'on pouvait disposer de moi sans me fâcher.

Quand je ne trouvais pas à travailler de mon métier, ce qui était rare, j'en fesais d'autres. Vous m'aviez fait acquérir l'instrument universel. Tantôt paysan, tantôt artisan, tantôt artiste, quelquefois même homme à talens, j'avais par-tout quelque connaissance de mise, et je me rendais maître de leur usage par mon peu d'empressement à les montrer. Un des fruits de mon éducation était d'être pris au mot sur ce que je me donnais pour être, et rien de plus, parce que j'étais simple en toute chose, et qu'en remplissant un poste je n'en briguais pas un autre. Ainsi

j'étais toujours à ma place, et l'on m'y laissait toujours.

Si je tombais malade, accident bien rare à un homme de mon tempérament qui ne fait excès ni d'alimens, ni de soucis, ni de travail, ni de repos, je restais coi sans me tourmenter de guérir, ni m'effrayer de mourir. L'animal malade jeûne, reste en place, et guérit ou meurt; je fesais de même, et je m'en trouvais bien. Si je me fusse inquiété de mon état, si j'eusse importuné les gens de mes craintes et de mes plaintes, ils se seraient ennuyés de moi, j'eusse inspiré moins d'intérêt et d'empressement que n'en donnait ma patience. Voyant que je n'inquiétais personne, que je ne lamentais point, on me prévenait par des soins qu'on m'eût refusés peut-être si je les eusse implorés.

J'ai cent fois observé que plus on veut exiger des autres, plus on les dispose au refus : ils aiment agir librement, et quand ils font tant que d'être bons, ils veulent en avoir tout le mérite. Demander un bienfait c'est y acquérir une espèce de droit, l'accorder est presque un devoir, et l'amour-propre aime mieux faire un don gratuit que payer une dette.

Dans ces pélérinages, qu'on eût blamés dans le monde comme la vie d'un vagabond, parce que je ne les fesais pas avec le faste d'un voyageur opulent, si quelquefois je me demandais : que fais-je ? où vais-je ? quel est mon but ? Je me répondais : qu'ai-je fait en naissant que de commencer un voyage qui ne doit finir qu'à ma mort ? Je fais ma tâche, je reste à ma place, j'use avec innocence et simplicité cette courte vie, je fais toujours un grand bien par le mal que je ne fais pas parmi mes semblables, je pourvois à mes besoins en pourvoyant aux leurs, je les sers sans jamais leur nuire, je leur donne l'exemple d'être heureux et bons sans soins et sans peine : j'ai répudié mon patrimoine, et je vis ; je ne demande point l'aumône, et je vis. Je suis donc utile aux autres en proportion de ma subsistance : car les hommes ne donnent rien pour rien.

Comme je n'entreprends pas l'histoire de mes voyages, je passe tout ce qui n'est qu'événement. J'arrive à Marseille : pour suivre toujours la même direction je m'embarque pour Naples ; il s'agit de payer mon passage ; vous y aviez pourvu en me fesant apprendre la manœuvre : elle n'est pas plus difficile sur

la Méditerranée que sur l'Océan, quelques mots changés en font toute la différence. Je me fais matelot. Le capitaine du bâtiment, espèce de patron renforcé, était un renégat qui s'était rapatrié. Il avait été pris depuis lors par les corsaires, et disait s'être échappé de leurs mains sans avoir été reconnu. Des marchands napolitains lui avaient confié un autre vaisseau et il fesait sa seconde course depuis ce rétablissement. Il contait sa vie à qui voulait l'entendre, et savait si bien se faire valoir qu'en amusant il donnait de la confiance. Ses goûts étaient aussi bizarres que ses aventures. Il ne songeait qu'à divertir son équipage : il avait sur son bord deux méchans pierriers qu'il tiraillait tout le jour ; toute la nuit il tirait des fusées : on n'a jamais vu patron de navire aussi gai.

Pour moi, je m'amusais à m'exercer dans la marine, et quand je n'étais pas de quart, je n'en demeurais pas moins à la manœuvre ou au gouvernail. L'attention me tenait lieu d'expérience, et je ne tardai pas à juger que nous dérivions beaucoup à l'ouest. Le compas était pourtant au rumb convenable ; mais le cours du soleil et des étoiles me semblait contrarier si fort sa direction qu'il fallait,

selon moi, que l'aiguille déclinât prodigieusement. Je le dis au capitaine; il battit la campagne en se moquant de moi, et comme la mer devint haute et le temps nébuleux, il ne me fut pas possible de vérifier mes observations. Nous eumes un vent forcé qui nous jeta en pleine mer; il dura deux jours: le troisième nous aperçûmes la terre à notre gauche. Je demandai au patron ce que c'était. Il me dit, terre de l'Eglise. Un matelot soutint que c'était la côte de Sardaigne; il fut hué, et paya de cette façon sa bienvenue; car quoique vieux matelot, il était nouvellement sur ce bord, ainsi que moi.

Il ne m'importait guère où que nous fussions; mais ce qu'avait dit cet homme ayant ranimé ma curiosité, je me mis à fureter autour de l'habitacle, pour voir si quelque fer mis là par mégarde ne fesait point décliner l'aiguille. Quelle fut ma surprise de trouver un gros aimant caché dans un coin! En l'ôtant de sa place, je vis l'aiguille en mouvement reprendre sa direction. Dans le même instant quelqu'un cria: voile. Le patron regarda avec sa lunette, et dit que c'était un petit bâtiment français; comme il avait le cap sur nous et que nous ne l'évitions pas,

il ne tarda point d'être à pleine vue, et chacun vit alors que c'était une barque barbaresque. Trois marchands napolitains que nous avions à bord avec tout leur bien, poussèrent des cris jusqu'au ciel. L'énigme alors me devint claire. Je m'approchai du patron, et lui dis à l'oreille : *Patron, si nous sommes pris, tu es mort; compte là-dessus.* J'avais paru si peu ému, et je lui tins ce discours d'un ton si posé qu'il ne s'en alarma guère et feignit même de ne l'avoir pas entendu.

Il donna quelques ordres pour la défense, mais il ne se trouva pas une arme en état, et nous avions tant brûlé de poudre que quand on voulut charger les pierriers, à peine en resta-t-il pour deux coups. Elle nous eût même été fort inutile ; si tôt que nous fûmes à portée, au-lieu de daigner tirer sur nous on nous cria d'amener, et nous fûmes abordés presque au même instant. Jusqu'alors le patron, sans en faire semblant, m'observait avec quelque défiance : mais si-tôt qu'il vit les corsaires dans notre bord, il cessa de faire attention à moi et s'avança vers eux sans précaution. En ce moment je me crus juge, exécuteur, pour venger mes compagnons d'esclavage, en purgeant le genre-humain d'un

traître, et la mer d'un de ses monstres. Je courus à lui, et lui criant : *je te l'ai promis, je te tiens parole*, d'un sabre dont je m'étais saisi, je lui fis voler la tête. A l'instant, voyant le chef des barbaresques venir impétueusement à moi, je l'attendis de pied ferme, et lui présentant le sabre par la poignée, *tiens, Capitaine,* lui dis-je en langue franque, *je viens de faire justice ; tu peux la faire à ton tour.* Il prit le sabre, il le leva sur ma tête : j'attendis le coup en silence : il sourit, et me tendant la main, il défendit qu'on me mît aux fers avec les autres ; mais il ne me parla point de l'expédition qu'il m'avait vu faire ; ce qui me confirma qu'il en savait assez la raison. Cette distinction, au reste, ne dura que jusqu'au port d'Alger, et nous fûmes envoyés au bagne en débarquant, couplés comme des chiens de chasse.

Jusqu'alors, attentif à tout ce que je voyais, je m'occupais peu de moi ; mais enfin la première agitation cessée me laissa réfléchir sur mon changement d'état, et le sentiment qui m'occupait encore dans toute sa force me fit dire en moi-même avec une sorte de satisfaction : Que m'ôtera cet événement ? Le pouvoir de faire une sottise. Je suis plus libre

qu'auparavant. *Emile* esclave ! reprenais-je, eh dans quel sens ? qu'ai-je perdu de ma liberté primitive? ne naquis-je pas esclave de la nécessité ? Quel nouveau joug peuvent m'imposer les hommes ? Le travail ? ne travaillais-je pas quand j'étais libre? La faim ? combien de fois je l'ai soufferte volontairement ! La douleur ? toutes les forces humaines ne m'en donneront pas plus que ne m'en fit sentir un grain de sable. La contrainte sera-t-elle plus rude que celle de mes premiers fers ? et je n'en voulais pas sortir. Soumis par ma naissance aux passions humaines, que leur joug me soit imposé par un autre ou par moi, ne faut-il pas toujours le porter, et qui sait de quelle part il me sera plus supportable? J'aurai du moins toute ma raison pour les modérer dans un autre, combien de fois ne m'a-t-elle pas abandonné dans les miennes ? qui pourra me faire porter deux chaînes ? n'en portais-je pas une auparavant? Il n'y a de servitude réelle que celle de la nature. Les hommes n'en sont que les instrumens. Qu'un maître m'assomme ou qu'un rocher m'écrase, c'est le même événement à mes yeux, et tout ce qui peut m'arriver de pis dans l'esclavage est de ne pas plus fléchir

un

un tyran qu'un caillou. Enfin si j'avais ma liberté, qu'en ferais-je ? Dans l'état où je suis, que puis-je vouloir ! Eh ! pour ne pas tomber dans l'anéantissement, j'ai besoin d'être animé par la volonté d'un autre au défaut de la mienn

Je tirai de ces reflexions la conséquence que mon changement d'état était plus apparent que réel ; que si la liberté consistait à faire ce qu'on veut, nul homme ne serait libre ; que tous sont faibles, dépendans des choses, de la dure nécessité ; que celui qui sait le mieux vouloir tout ce qu'elle ordonne est le plus libre, puisqu'il n'est jamais forcé de faire ce qu'il ne veut pas.

Oui, mon père, je puis le dire ; le temps de ma servitude fut celui de mon règne, et jamais je n'eus tant d'autorité sur moi que quand je portai les fers des barbares. Soumis à leurs passions sans les partager, j'appris à mieux connoître les miennes. Leurs écarts furent pour moi des instructions plus vives que n'avaient été vos leçons, et je fis sous ces rudes maîtres un cours de philosophie encore plus utile que celui que j'avais fait près de vous.

Je n'éprouvai pas pourtant dans leur ser-

vitude toutes les rigueurs que j'en attendais. J'essuyai de mauvais traitemens, mais moins, peut-être, qu'ils n'en eussent essuyés parmi nous, et je connus que ces noms de maures et de pirates portaient avec eux des préjugés dont je ne m'étais pas assez défendu. Ils ne sont pas pitoyables, mais ils sont justes, et s'il faut n'attendre d'eux ni douceur, ni clémence, on n'en doit craindre non plus ni caprice ni méchanceté. Ils veulent qu'on fasse ce qu'on peut faire, mais ils n'exigent rien de plus, et dans leurs châtimens ils ne punissent jamais l'impuissance, mais seulement la mauvaise volonté. Les nègres seraient trop heureux en Amérique, si l'Européen les traitait avec la même équité; mais comme il ne voit dans ces malheureux que des instrumens de travail, sa conduite envers eux dépend uniquement de l'utilité qu'il en tire; il mesure sa justice sur son profit.

Je changeai plusieurs fois de patron: l'on appelait cela me vendre, comme si jamais on pouvait vendre un homme. On vendait le travail de mes mains; mais ma volonté, mon entendement, mon être, tout ce par quoi j'étais moi et non pas un autre, ne se vendait assurément pas; et la preuve de cela est

que la première fois que je voulus le contraire de ce que voulait mon prétendu maître, ce fut moi qui fus le vainqueur. Cet événement mérite d'être raconté.

Je fus d'abord assez doucement traité ; l'on comptait sur mon rachat, et je vécus plusieurs mois dans une inaction qui m'eût ennuyé si je pouvais connaître l'ennui. Mais enfin voyant que je n'intrignais point auprès des consuls européens et des moines, que personne ne parlait de ma rançon et que je ne paraissais pas y songer moi-même, on voulut tirer parti de moi de quelque manière, et l'on me fit travailler. Ce changement ne me surprit ni ne me fâcha. Je craignais peu les travaux pénibles, mais j'en aimais mieux de plus amusans. Je trouvai le moyen d'entrer dans un attelier dont le maître ne tarda pas à comprendre que j'étais le sien dans son metier. Ce travail devenant plus lucratif pour mon patron que celui qu'il me fesait faire, il m'établit pour son compte et s'en trouva bien.

J'avais vu dispenser presque tous mes anciens camarades du bagne : ceux qui pouvaient être rachetés l'avaient été. Ceux qui ne pouvaient l'être avaient eu le même sort

que moi, mais tous n'y avaient pas trouvé le même adoucissement. Deux chevaliers de Malte entre autres avaient été délaissés. Leurs familles étaient pauvres. La religion ne rachète point ses captifs, et les pères ne pouvant racheter tout le monde donnaient ainsi que les consuls une préférence fort naturelle et qui n'est pas inique à ceux dont la reconnaissance leur pouvait être plus utile. Ces deux chevaliers, l'un jeune et l'autre vieux, étaient instruits et ne manquaient pas de mérite; mais ce mérite était perdu dans leur situation présente. Ils savaient le génie, la tactique, le latin, les belles-lettres. Ils avaient des talens pour briller, pour commander, qui n'étaient pas d'une grande ressource à des esclaves. Pour surcroît, ils portaient fort impatiemment leurs fers, et la philosophie, dont ils se piquaient extrêmement, n'avait point appris à ces fiers gentilshommes à servir de bonne grâce des pieds-plats et des bandits, car ils n'appelaient pas autrement leurs maîtres. Je plaignais ces deux pauvres gens; ayant renoncé par leur noblesse à leur état d'hommes, à Alger ils n'étaient plus rien; même ils étaient moins que rien: car parmi les

corsaires, un corsaire ennemi fait esclave est fort au-dessous du néant. Je ne pus servir le vieux que de mes conseils qui lui étaient superflus, car plus savant que moi, du moins de cette science qui s'étale, il savait à fond toute la morale, et ses préceptes lui étaient très-familiers; il n'y avait que la pratique qui lui manquât, et l'on ne saurait porter de plus mauvaise grace le joug de la nécessité. Le jeune encore plus impatient, mais ardent, actif, intrépide, se perdait en projets de révoltes et de conspirations impossibles à exécuter, et qui toujours découverts ne fesaient qu'aggraver sa misère. Je tentai de l'exciter à s'évertuer à mon exemple et à tirer parti de ses bras pour rendre son état plus supportable, mais il méprisa mes conseils et me dit fièrement qu'il savait mourir. Monsieur, lui dis-je, il vaudrait encore mieux savoir vivre. Je parvins pourtant à lui procurer quelques soulagemens qu'il reçut de bonne grace, et en ame noble et sensible, mais qui ne lui firent pas goûter mes vues. Il continua ses trames pour se procurer la liberté par un coup hardi; mais son esprit remuant lassa la patience de son maître qui était le mien. Cet homme

se défit de lui et de moi, nos liaisons lui avaient paru suspectes, et il crut que j'employais à l'aider dans ses manœuvres les entretiens par lesquels je tâchais de l'en détourner. Nous fumes vendus à un entrepreneur d'ouvrages publics, et condamnés à travailler sous les ordres d'un surveillant barbare, esclave comme nous, mais qui pour se faire valoir à son maître nous accablait de plus de travaux que la force humaine n'en pouvait porter.

Les premiers jours ne furent pour moi que des jeux. Comme on nous partageait également le travail et que j'étais plus robuste et plus ingambe que tous mes camarades, j'avais fait ma tâche avant eux, après quoi j'aidais les plus faibles et les allégeais d'une partie de la leur ; mais notre piqueur ayant remarqué ma diligence et la supériorité de mes forces, m'empêcha de les employer pour d'autres en doublant ma tâche, et toujours augmentant par degrés, finit par me surcharger à tel point et de travail et de coups, que malgré ma vigueur, j'étais menacé de succomber bientôt sous le faix ; tous mes compagnons tant forts que faibles, mal nourris et plus maltraités,

dépérissaient sous l'excès du travail.

Cet état devenant tout-à-fait insupportable je résolus de m'en délivrer à tout risque ; mon jeune chevalier à qui je communiquai ma résolution la partagea vivement. Je le connaissais homme de courage, capable de constance pourvu qu'il fût sous les yeux des hommes, et dès qu'il s'agissait d'actes brillans et de vertus héroïques, je me tenais sûr de lui. Mes ressources néanmoins étaient toutes en moi-même et je n'avais besoin du concours de personne pour exécuter mon projet ; mais il était vrai qu'il pouvait avoir un effet beaucoup plus avantageux, exécuté de concert par mes compagnons de misères, et je résolus de le leur proposer, conjointement avec le chevalier.

J'eus peine à obtenir de lui que cette proposition se ferait simplement et sans intrigues préliminaires. Nous prîmes le temps du repas où nous étions plus rassemblés et moins surveillés. Je m'adressai d'abord dans ma langue à une douzaine de compatriotes que j'avais là, ne voulant pas leur parler en langue franque de peur d'être entendu des gens du pays. Camarades, leur dis-je, écoutez-moi. Ce qui me reste de force ne peut suffire à

quinze jours encore du travail dont on me surcharge, et je suis un des plus robustes de la troupe; il faut qu'une situation si violente prenne une prompte fin, soit par un épuisement total, soit par une résolution qui le prévienne. Je choisis le dernier parti, et je suis déterminé à me refuser dès demain à tout travail au péril de ma vie, et de tous les traitemens que doit m'attirer ce refus. Mon choix est une affaire de calcul. Si je reste comme je suis, il faut périr infailliblement en très-peu de temps et sans aucune ressource; je m'en ménage une par ce sacrifice de peu de jours. Le parti que je prends peut effrayer notre inspecteur et éclairer son maître sur son véritable intérêt. Si cela n'arrive pas, mon sort quoiqu'accéléré ne saurait être empiré. Cette ressource serait tardive et nulle quand mon corps épuisé ne serait plus capable d'aucun travail, alors en me ménageant ils n'auraient rien à gagner, en m'achevant ils ne feraient qu'épargner ma nourriture. Il me convient donc de choisir le moment où ma perte en est encore une pour eux. Si quelqu'un d'entre vous trouve mes raisons bonnes, et veut à l'exemple de cet homme de courage prendre le même parti que moi, notre nombre

fera plus d'effet et rendra nos tyrans plus traitables. Mais fussions-nous seuls lui et moi, nous n'en sommes pas moins résolus à persister dans notre refus, et nous vous prenons tous à témoins de la façon dont il sera soutenu.

Ce discours simple et simplement prononcé fut écouté sans beaucoup d'émotion. Quatre ou cinq de la troupe me dirent cependant de compter sur eux et qu'ils feraient comme moi. Les autres ne dirent mot et tout resta calme. Le chevalier mécontent de cette tranquillité parla aux siens dans sa langue avec plus de véhémence, leur nombre était grand, il leur fit à haute voix des descriptions animées de l'état où nous étions réduits et de la cruauté de nos bourreaux. Il excita leur indignation par la peinture de notre avilissement, et leur ardeur par l'espoir de la vengeance: enfin il enflamma tellement leur courage par l'admiration de la force d'ame qui sait braver les tourmens et qui triomphe de la puissance même, qu'ils l'interrompirent par des cris, et tous jurèrent de nous imiter et d'être inébranlables jusqu'à la mort.

Le lendemain sur notre refus de travailler, nous fumes, comme nous nous y étions atten-

dus, très-maltraités les uns et les autres, inutilement toutefois quant à nous deux et à mes trois ou quatre compagnons de la veille, à qui nos bourreaux n'arrachèrent pas même un seul cri. Mais l'œuvre du chevalier ne tint pas si bien. La constance de ses bouillans compatriotes fut épuisée en quelques minutes, et bientôt à coups de nerfs de bœuf, on les ramena tous au travail, doux comme des agneaux. Outré de cette lâcheté, le chevalier, tandis qu'on le tourmentait lui-même, les chargeait de reproches et d'injures qu'ils n'écoutaient pas. Je tâchai de l'apaiser sur une désertion que j'avais prévue et que je lui avais prédite. Je savais que les effets de l'éloquence sont vifs mais momentanés. Les hommes qui se laissent si facilement émouvoir se calment avec la même facilité. Un raisonnement froid et fort ne fait point d'effervescence, mais quand il prend il pénètre, et l'effet qu'il produit ne s'efface plus.

La faiblesse de ces pauvres gens en produisit un autre auquel je ne m'étais pas attendu, et que j'attribue à une rivalité nationale plus qu'à l'exemple de notre fermeté. Ceux de mes compatriotes qui ne m'avaient point imité les voyant revenir au travail, les

huèrent, le quittèrent à leur tour, et comme pour insulter à leur couardise, vinrent se ranger autour de moi; cet exemple en entraîna d'autres, et bientôt la révolte devint si générale que le maître, attiré par le bruit et les cris, vint lui-même pour y mettre ordre.

Vous comprenez ce que notre inspecteur put lui dire pour s'excuser et pour l'irriter contre nous. Il ne manqua pas de me désigner comme l'auteur de l'émeute, comme un chef de mutins qui cherchait à se faire craindre par le trouble qu'il voulait exciter. Le maître me regarda et me dit : C'est donc toi qui débauches mes esclaves ? Tu viens d'entendre l'accusation; si tu as quelque chose à répondre, parle. Je fus frappé de cette modération dans le premier emportement d'un homme âpre au gain menacé de sa ruine; dans un moment où tout maître européen, touché jusqu'au vif par son intérêt, eût commencé, sans vouloir m'entendre, par me condamner à mille tourmens. Patron lui dis-je, en langue franque, tu ne peux nous haïr; tu ne nous connais pas même; nous ne te haïssons pas non plus, tu n'es pas l'auteur de nos maux, tu les ignores. Nous savons porter le joug de la nécessité qui nous a soumis à toi. Nous

ne refusons point d'employer nos forces pour ton service, puisque le sort nous y condamne; mais en les excédant ton esclave nous les ôte et va te ruiner par notre perte. Crois-moi, transporte à un homme plus sage l'autorité dont il abuse à ton préjudice. Mieux distribué, ton ouvrage ne se fera pas moins, et tu conserveras des esclaves laborieux dont tu tireras avec le temps un profit beaucoup plus grand que celui qu'il te veut procurer en nous accablant. Nos plaintes sont justes; nos demandes sont modérées. Si tu ne les écoutes pas, notre parti est pris; ton homme vient d'en faire l'épreuve; tu peux la faire à ton tour.

Je me tus; le piqueur voulut répliquer. Le patron lui imposa silence. Il parcourut des yeux mes camarades dont le teint hâve et la maigreur attestaient la vérité de mes plaintes, mais dont la contenance au surplus n'annonçait point du tout des gens intimidés. Ensuite m'ayant considéré derechef: Tu paraîs, dit-il, un homme sensé: je veux savoir ce qui en est. Tu tances la conduite de cet esclave; voyons ta tienne à sa place; je te la donne, et le mets à la tienne. Aussi-tôt il ordonna qu'on m'ôtat mes fers et qu'on les mît à notre chef; cela fut fait à l'instant.

Ja

Je n'ai pas besoin de vous dire comment je me conduisis dans ce nouveau poste, et ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici. Mon aventure fit du bruit, le soin qu'il prit de la répandre fit nouvelle dans Alger : le dey même entendit parler de moi et voulut me voir. Mon patron m'ayant conduit à lui et voyant que je lui plaisais lui fit présent de ma personne. Voilà votre *Emile* esclave du dey d'Alger.

Les règles sur lesquelles j'avais à me conduire dans ce nouveau poste, découlaient de principes qui ne m'étaient pas inconnus. Nous les avions discutés durant mes voyages, et leur application bien qu'imparfaite et très en petit, dans le cas où je me trouvais, était sûre et infaillible dans ses effets. Je ne vous entretiendrai pas de ces menus détails, ce n'est pas de cela qu'il s'agit entre vous et moi. Mes succès m'attirèrent la considération de mon patron.

Assem Oglou était parvenu à la suprême puissance par la route la plus honorable qui puisse y conduire ; car de simple matelot passant par tous les grades de la marine et de la milice, il s'était successivement élevé aux premières places de l'Etat, et après la mort de son prédécesseur il fut élu pour lui

succéder par les suffrages unanimes des Turcs et des Maures, des gens de guerre et des gens de loi. Il y avait douze ans qu'il remplissait avec honneur ce poste difficile, ayant à gouverner un peuple indocile et barbare ; une soldatesque inquiète et mutine, avide de désordre et de trouble, qui, ne sachant ce qu'elle désirait elle-même, ne voulait que remuer et se souciait peu que les choses allassent mieux pourvu qu'elles allassent autrement. On ne pouvait pas se plaindre de son administration, quoiqu'elle ne répondît pas à l'espérance qu'on en avait conçue. Il avait maintenu sa régence assez tranquille : tout était en meilleur état qu'auparavant, le commerce et l'agriculture allaient bien, la marine était en vigueur, le peuple avait du pain. Mais on n'avait point de ces opérations éclatantes.....

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

I. désigne le tome premier.
II. le tome second.
III. le tome troisième.
IV. le tome quatrième.
n. les notes.

ABBÉ de Saint-Pierre ; comment établissait ses enfans. *T.* II. *p.* 98
Comment appelait les hommes. I. 89
Abel. (poëme d') III. 241 *n.*
Académies, sont des écoles publiques de mensonges. II. 117
Inutiles. III. 144
Accent, s'il faut se piquer de n'en point avoir. I. 105
Ce que le Français met à la place. 106
Les enfans en ont peu. *Ibid.*
Achille, allégorie de son immersion dans le Styx. I. 30
Comment le poëte lui ôte le mérite de la valeur. I. 53
Activité, surabondante dans les enfans, et

défaillante dans les vieillards. I. 91
Adolescence, signes des approches de cet âge. II. 131.
Peut être accélérée ou retardée par l'éducation. II. 144
Adolescence, (la fin de l') l'âge le plus heureux. III. 352
Adolescens, ne doivent pas être traités en enfans. III. 37
Instruits des mystères qu'on leur a cachés. Voyez *Emile*. III. 78
Adultère, commencement des désordres de la jeunesse. III. 109
Ses conséquences. III. 182
Affaires, comment un jeune homme peut les apprendre. II. 238
Ceux qui ne traitent que les leurs propres, s'y passionnent trop. II. 247
Affectation d'un parler modeste, mauvaise avec les enfans. II. 146
Affronts déshonorans, à qui en appartient la vengeance. II. 241 *n.*
Age, chaque âge a ses ressorts qui le font mouvoir. IV. 20
Age de force. II. 1
Son emploi. II. 4
Age prodigieux. I. 56 *n.*

Age d'or, sera toujours une chimère pour ceux qui ont le cœur et le goût gâtés. IV. 142
Agrémens, objet de l'éducation des femmes par rapport au corps. III. 199
Agrigentins. III. 154
Ajax, eût craint Achille et défié Jupiter. II. 260
Album des voyageurs allemands. IV. 80
Alcinoïs, son jardin. III. 356 *n*.
Alexandre, croyait à la vertu. I. 212
Alexandre. III. 84
Alimens solides, nourrissent mieux que les liquides. I. 63 *n*.
Alimens des premiers hommes. I. 328
Amateurs et amatrices, comment font à Paris leurs ouvrages. II. 110
Exceptions. *ibid*.
Amatus Lusitanus. II. 313 *n*.
Ame. (Comment se forme l'idée de l') II. 320
Survit au corps. II. 333
Doit-elle durer toujours ? II. 334
Pourquoi unie à un corps mortel. II. 361
Amour, exige des connaissances. II. 138
A de meilleurs yeux que nous. II. 139

Amour, fixe et rend exclusif le penchant de la nature. II. 139
Passions qu'il entraîne à sa suite. II. 140
Est fondé sur des illusions. III. 103
Son influence sur les mœurs. III. 279
Est-il susceptible de jalousie? Voyez *Jalousie*.
Moyen de prévenir son refroidissement dans le mariage. IV. 148 *et suiv.*
Amour de soi, principe de toutes nos passions. II. 133
Toujours bon et conforme à l'ordre. II. 134
Quelles sortes de passions en naissent. II. 136
Amour-propre, pourquoi n'est jamais content. II. *ibid.*
Quelles sortes de passions en naissent. II. 139
Devient orgueil dans les grandes ames, vanité dans les petites. II. 140
Comment se transforme en vertu. II. 247
Analogie grammaticale, les enfans la suivent mieux que nous. I. 100
Analyse. II. 18
Anciens, vrais modèles de goût. III. 143

Anciens, voyageaient peu. IV. 80
Anglais, se disent un peuple de bon naturel. I. 335 *n*.
Anglaise, à dix ans excellait sur le clavecin. I. 317
Anglaises, usage immodéré qu'elles font des baleines dans leurs habillemens. III. 202
Anglais et *Français* comparés par rapport aux voyages. IV. 79
Angle visuel, comment nous trompe. I. 290
Animaux, ont tous quelque éducation. I. 75
Dorment plus l'hiver que l'été. I. 264
Anthropomorphites. II. 257, 258
Antoine, (Marc) temps où l'histoire de sa vie est instructive. II 220
Comment il émut le peuple à la mort de César. III. 85
Apicius. III. 149
Apparence (on ne cherche que l') dans les devoirs et les vertus. IV. 130
Appelles. III. 219
Appétit des enfans. I. 334
Apprentissages, comment Emile en fait deux à-la-fois. II. 108

Araignées, quels enfans en ont peur. I. 78
Argent, tue l'amour. III. 157
Aristide. III. 41
Aristocratie. IV. 117
Convient aux États médiocres. IV. 109
Arme à feu. I. 80
Art de gouverner sans préceptes. I. 235
Art d'observer les enfans. II. 103
Arts, en quel ordre l'estime publique les range. II. 63
Emile les rangera dans la sienne en un ordre inverse. II. 65
Autre manière d'ordonner les arts, selon les rapports de nécessité qui les lient. II. 69
Arts agréables, conviennent aux jeunes filles. III. 226
Arts sauvages et *arts civils*, distinction des uns et des autres. II. 62
Artisan, son état est le plus indépendant de tous. II. 91
Artisans des villes, sottement ingénieux. II. 70
Astianax. I. 79
Athéisme, ses effets comparés à ceux du fanatisme. III. 54 *n*.

Atomes. II. 309
Attachement des enfans, n'est d'abord qu'habitude. II. 135
En quoi l'attachement diffère de l'amitié. II. 193
Aubenton. (M. d') III. 334
Avertissemens négligés, s'il en faut reparler après coup. II.
Auguste, était le précepteur de ses petits-fils. I. 36 *n.*
S'il est vrai qu'il ait été heureux. II. 219
Aurelius Victor, cité. III. 91
Auteurs, leur conversation plus instructive que leurs livres. III. 139
Qui consultent les savantes, mal conseillés. III. 137
Autocthones, ce que c'est. IV. 82
Autorité, il ne faut rien lui donner quand on ne veut rien donner à l'opinion. II. 125
Si celle du maître doit se conserver aux dépens des mœurs. II. 191

Babil, (le grand) d'où il vient. III. 123
Des petites filles, par quelle interrogation doit être retenu. III. 229

Banians. I. 335 *n.*
Barbares, effet de leurs émigrations. IV. 83
Bâton à moitié plongé dans l'eau. II. 121
Bayle. III. 54 *n.*
Beau, (le Sr.) cité sur les Sauvages. III. 65
Beauté. III. 218
N'est pas à rechercher dans le mariage. III. 327
Brille par elle-même. III. 218
Berceau. I. 69 *n.*
Bible, son langage modeste. III. 89
Bibliothèque. III. 154
Bibliothèque d'Emile. II. 59
Bienfaiteurs intéressés, plus communs que les obligés ingrats. II. 194.
Bienséances, ce qu'elles exigent pour les femmes. III. 347
Biens (les) du monde, moyen d'en jouir. IV. 63
Biens et *maux* de la vie humaine examinés. I. 20 *et suiv.*
Bonheur, fin de tout être sensible IV. 51
On ne doit pas le chercher sans savoir où il est. IV. 52
Bonheur, sa route est celle de la nature. *Ibid.*

Bonheur de l'homme naturel, en quoi consiste. II. 39
Si la mesure du bonheur est égale dans tous les états. II. 170
Nous jugeons trop du bonheur sur les apparences. II. 174
Bon. (Il ne suffit pas d'être) IV. 58
Bons mots, secret pour en trouver. I. 196.
Bonté, de tous les attributs de la Divinité toute-puissante, celui sans lequel on la peut le moins concevoir. I. 89
Bonté, naturelle à l'homme. II. 345
Bossuet, III. 27
Bouchers, en quels pays ne sont pas reçus en témoignage. I. 335
Bouillie, nourriture peu saine. I. 97
Boule roulée entre deux doigts croisés. II. 115, 124
Boussole, comment nous l'inventons. II. 32
Brantôme, III. 280 *n.*
Bruit d'une arme à feu. I. 80
Bucentaure. III. 82 *n.*
Buffon, (M. de) cité. I. 20, 70, 277. *n.*

CADRES dorés, à quoi bons. I. 310
Campagne, renouvelle les générations des villes. I. 66
Quelle société y convient. III. 165
Canard de la foire. II. 24
Capitales, (villes) se ressemblent toutes. IV. 123
Pourquoi tout y afflue. IV. 85
Voyez *Villes*.
Caprice, ne vient point de la liberté. I. 238
N'est point l'ouvrage de la nature. I. 240
Exemple de la manière d'en guérir un enfant. I. 241, 246
Cartes géographiques. II. 18, 19
Catéchisme. III. 234
Ses réponses à contre-sens. III. 235
Modèle d'introduction, la *bonne* et la *petite*. III. 237 *et suiv.*
Catholiques, font grand bruit de l'autorité de l'Eglise. III. 29.
Catilina. II. 348
Caton le censeur, éleva son fils dès le berceau. I. 36 *n.*
Caton. II. 346
Cerf-volant. I. 363
César. II. 346

Chardin, cité. I. 259
Charité, manière inepte dont on croit l'inspirer aux enfans. I. 188
Charron, cité. III. 8 *n.*
Chasse. (quel est pour les jeunes gens le vrai temps de la) III. 78
Ennemie de l'amour. III. 79
(le droit exclusif de la) source de peines. III. 168.
Chasse libre, ses plaisirs. III. 169
Chasteté, ses fruits. III. 91
Vertu délicieuse pour une belle femme. III. 276
Chat, examine tous les objets nouveaux. I. 251
Châtiment, doit être ignoré des enfans. I. 155 182
Cheval, réflexion sur cet exercice. I. 271
Chimères, orne les objets réels. I. 349
Chimistes. (absurdité de quelques) II. 313 *n.*
Chrétiens, n'examinent pas ce que les Juifs allèguent contre eux. III. 30
Christianisme, son influence sur les gouvernemens. III. 57 *n.*
A outré les devoirs. III. 223
Cicéron, cité. I. 16, III. 215
Circé. IV. 42

Citoyenne. I. 10
Citoyens, sens de ce mot. IV. 103
Les Français en ont dénaturé l'idée. III. 125 *n.*
Clarke, annonçant l'être des êtres. II. 293
Classes, le monde n'est proprement divisé qu'en deux. II. 307
Cléopatre. III. 91
Climat. I. 45
Climats tempérés, leurs avantages. I. 46
Coiffures des enfans. I. 258
Colère. I. 168
Collèges. I. 12, 104
Combinaisons de la matière, (la multitude des) n'explique pas l'harmonie du monde. II. 313
Commander et *obéir*, mots qui doivent être inconnus à l'enfant. I. 146
Compilateurs. III. 144
Concurrence, quand doit cesser d'être un instrument de l'éducation. II. 57
Condamine, (M. de la) cité, sur quoi. II. 297 *n.*
Confidentes, sont ordinairement des nourrices dans les drames anciens. I. 60
Connaissances, leur choix relativement aux bornes de l'intelligence humaine. II. 5

Connaissances, bien vues par leurs rapports, préservent des préjugés pour celles qu'on a cultivées. II.

Conscience. II. 286, 321

Sera la source des peines et des plaisirs dans l'autre vie. II. 335 *et suiv.*

Est le meilleur des casuistes II. 342

Dépose par elle-même. II. 355

Fait l'excellence de l'homme. II. 356

Pourquoi nous n'entendons pas toujours sa voix. II. 356

Consolations, tour qu'on peut leur donner pour humilier l'amour-propre. II. 233

Contradictions de l'ordre social, quelle est leur source. II. 200

Contrat social, base de toute société civile. IV. 102

Contrat, produit un corps moral et collectif. IV. 103

Teneur du *contrat*. IV. *ibid.*

Seule loi fondamentale. IV. 104

N'a jamais besoin d'autre garant que de la force publique. IV. 105

Rend l'homme plus libre qu'il ne serait dans l'état de nature. IV. 106

Convenances, il y en a de deux sortes. III. 296

Les naturelles sont seules les heureux mariages. III. 318

Voyez *Mariage*.
Conventions et *devoirs*, ouvrent la porte à tous les vices. I. 181
Coquetterie, change de forme et d'objet selon ses vues. III. 198
Tenue dans ses limites, devient une loi de l'honnêteté. III. 259
Discernement qu'elle exige. III. 255
Coquettes, leur manége entre deux hommes avec chacun desquels elles ont des liaisons secrètes. III. 256
Sans autorité sur leurs amans dans les choses importantes. III. 280
Coriolan. III. 275
Corps, qu'est-ce que j'appelle des corps? II. 296
Corps débile, affaiblit l'ame. I. 49. II. 190
Corps humain, différence de l'habitude qui lui convient dans l'exercice, ou dans l'inaction. I. 262
Corps intermédiaire entre les sujets et le souverain : ses différens noms selon ses différentes relations. IV. 110
Corps politique, et ses différens noms par rapport à ses différentes fonctions. IV. 103
Cosmographie, sa première leçon. II. 15

Courage, en quels lieux il faut le chercher. I. 53
Course. I. 300
Instruction que l'enfant peut tirer de cet exercice. I. 304
Couvens. I. 104
En quoi préférables pour les filles à la maison paternelle. III. 200
Véritables écoles de coquetterie. III. 267
Cris des enfans. I. 84
Ctésias. IV. 84
Cuisine française. I. 330
Culte, principe du premier culte que je rends à la Divinité. II. 319
Que Dieu demande. III. 6
Culte extérieur, affaire de police. III. *ibid.*
Culture, un de ses grands préceptes est de tout retarder. II. 189
Curé, ministre de bonté, ses devoirs. III. 47
Curiosité, sa première source. II. 8
Comment se fait son développement. *ibid.*
Quelle serait celle d'un philosophe relégué dans une île déserte. *ibid.*
Raison pourquoi le philosophe en a tant, et le sauvage si peu. II. 118
Cyclopes. I. 336
Czar Pierre. II. 107

Dalila. III. 185
Danse. I. 294, 295
Darius en Scythie, quel présent reçoit des Scythes. III. 84
Décemvirs. III. 274
Déclamer. I. 322
Définitions, comment pourraient être bonnes. I. 202 *n.*
Démocratie. IV. 117
Convient aux petits Etats. IV. 118
Démosthènes. III. 143
Dents, moyen de faciliter leur éruption. I. 98 *et suiv.*
Dépendance des choses et *dépendance des hommes.* I. 135
La première ne nuit point à la liberté. I. 136
Descartes. II. 288, 305
Désordre moral, par où commence. I. 27
Dessin, réflexions sur cet art. I. 306
A quoi il doit se borner pour les jeunes filles. III. 206
Dette sociale, comment se paye. II. 90
Deutéronome. III. 15 *n.*
Loi qu'il contenait sur les filles abusées. ... III. 184

Devoir, imposé mal-à-propos aux enfans. I. 150
Effet de cette indiscrétion. I. 151
Ce qu'on doit mettre à la place. I. 152
Devoirs, plus ils sont pénibles, plus ils doivent être soutenus de fortes raisons. III. 277
Comment on apprend à les aimer. III. 262
Dialogue de morale entre le maître et l'enfant. I. 148
Diane, pourquoi on l'a faite ennemie de l'amour. III. 79
Dieu. (quel est l'être que j'appelle) II. 316
Incompréhensible. *ibid.*
Bon, juste, puissant. II. 331
Immatériel. II. 339
Eternel, intelligent. II. 340
L'idée d'un Dieu, source de courage et de consolation. II. 360
Dieux du paganisme, comment furent imaginés. II. 257
Diogène. III. 84
Disputes (l'inutilité des). III. 47
Dissimulation, quelle est celle qui convient aux femmes. IV. 17
Distances, moyens d'apprendre aux enfans à en juger. I. 82

Divinité, il vaut mieux n'en point parler aux enfans que de leur en donner de fausses idées. II. 263
Docilité, effets de celle qu'on exige des enfans. II. 40
Dogmes, ne sont pas tous de la même importance. III. 246
Les seuls utiles sont ceux qui tiennent à la morale. III. 248
Domestique. Voyez *Laquais*.
Domination, tient à l'opinion comme tout le reste. I. 130
Douceur, la plus importante qualité d'une femme. III. 212
Douleur, l'homme doit apprendre à la connaître. I. 113, 140
Comment perd son amertume au goût des enfans. I. 268
Droit politique, est à naître. IV. 95
Difficultés qui naissent à l'éclaircissement de cette matière. IV. 88
Comment il faut s'y prendre pour l'étudier. IV. 98
Droit de force, jeu de mots. IV. 99
Droit de nature ou autorité paternelle. IV. *ibid.*
Sa mesure. IV. *ibid.*

Droit d'esclavage, impossible. IV. 101
Droit de propriété. IV. 106
Duclos, cité sur la politesse. III. 130

EAU, dans quel état l'enfant la doit boire. I. 262
Education, ses diverses espèces. I. 5, 12
Opposition entre elles. I. 1
Choix. I. 6, 14
But. I. 6
Sens de ce mot chez les anciens. I. 16
Commence à la naissance. I. 75
Ne se partage pas. I. 44
Nouvelles difficultés. I. 39
Quel en doit être le véritable instrument. I. 155
Importance de la retarder. I, 158
Difficulté. I. 162
Doit être d'abord purement négative. I. 159
Progrès de ses différences. II. 251
Moyen d'en étendre l'effet sur la vie entière. IV. 21
Différente pour les deux sexes. III 192
Des femmes doit être relative aux hommes. III. 197

Éducation, des femmes doit être dirigée sur deux règles, le sentiment intérieur et l'opinion. III. 250

Education exclusive, préfère les instructions couteuses. I. 270

Education naturelle, doit rendre l'homme propre à toutes les conditions humaines. I. 46

Maintient l'enfant dans la seule dépendance des choses. I. 135

Education vulgaire, dispense les enfans d'apprendre à penser. I. 233

Quel esprit elle leur donne. I. 234

Egalité civile et *naturelle*, leur différence. II. 200

Egalité conventionnelle, rend nécessaires le droit positif et les lois. II. 73

A fait inventer la monnaie. II. *ibid.*

Elève imaginaire que l'auteur se donne. I. 41

Ne doit point s'envisager comme devant être un jour séparé de son gouverneur. I. 47

Inconvénient qu'il passe successivement par diverses mains. I. 60

Avantage qu'il n'apprit rien du tout jusqu'à douze ans. I. 161

Elève, comment on le trouvera capable d'intelligence, de mémoire, de raisonnement. I. 231
Ne doit recevoir de leçon que de l'expérience. I. 234
Doit toujours croire faire sa volonté en fesant la vôtre. I. 238
Le mal de son instruction est moins dans ce qu'il n'entend point que dans ce qu'il croit entendre. II. 52
Comment je m'y prends pour que le mien ne soit pas aussi fainéant qu'un sauvage. II. 111
Utilité de ses travaux dans les arts. II. 70
En parcourant les ateliers, doit mettre lui-même la main à l'œuvre. II. 63
Choix de son métier, s'il a du goût pour les sciences spéculatives. II. 107
En cessant d'être enfant, doit sentir la supériorité du maître. II. 230
Différences du vôtre et du mien. II. 250
Elèves, ce qu'on leur apprend, plutôt qu'à nager. I. 270
Eloquence, manière inepte de l'enseigner aux jeunes gens. II. 244
Vrai moyen. II. 245
Emile, pourquoi paraît d'abord peu sur la

scène. I. 43
Émile, riche, et pourquoi. I. 46
A de la naissance, et pourquoi. 47
Orphelin, en quel sens. *ibid.*
Première chose qu'il doit apprendre. I. 112
N'aura ni maillot, I. 68
Ni chariots, ni bourlets, ni lisières. I. 114
Pourquoi je l'élève d'abord à la campagne. I. 65, 165
Son dialogue avec le jardinier Robert. I. 175
N'apprendra jamais rien par cœur. I. 215
Comment apprend à lire. I. 228
Apprend à dessiner. I. 306
A nager. I. 271
Précaution. I. 261
Avis que je lui donne sur les surprises nocturnes. I. 288
Pensif et non questionneur dans sa curiosité. II. 13
Son aventure à la foire. II. 24
Sa première leçon de cosmographie. II. 15
De statique. II. 33
De physique systématique. II. 38
Mot déterminant entre lui et moi dans toutes les actions de notre vie. II. 42
Question qui, de ma part, suit infailliblement

blement toutes les siennes. II. 43
Emile, comment je lui fais sentir l'utilité de savoir s'orienter. II. 47
Emule de lui-même. II. 57
Quel livre composera long-temps seul sa bibliothèque. II. 60
S'intéresse à des questions qui ne pourraient pas même effleurer l'attention d'un autre ; exemple. II. 76
Pourquoi peu fêté des femmes dans son enfance, et avantage de cela. II. 80 *n.*
Pourquoi je veux qu'il apprenne un métier. II. 92
Choix de son métier. II. 206
Fait à-la-fois deux apprentissages. II. 108
Comment je loue son ouvrage, quand il est bien fait. II. 109
Question qu'il me fait, quand il juge que je suis riche, et ma réponse. II. 112
Est un sauvage fait pour habiter les villes. II. 119
Ne répond point étourdiment à mes questions. II. 122
Sait l'*à quoi bon* sur tout ce qu'il fait, et le *pourquoi* sur tout ce qu'il croit. II. 126
Etat de ses progrès à douze ans. I. 352

Emile, à quinze ans. II. 126
N'est pas faux comme les autres enfans. II. 161
Saura tard ce que c'est que souffrir et mourir. II. 162
Quand il commence à se comparer à ses semblables. II. 198
Quelles passions domineront dans son caractère. II. 199
Impression que feront sur lui les leçons de l'histoire. II. 216
Ne se transformera point dans ceux dont il lira les vies. II. 222
Jugera trop bien les autres pour envier leur sort. II. 224
Pourra s'énorgueillir de sa supériorité. II. 225
Remède à cela. II. 227
Comment s'instruira dans les affaires. II. 241
Aime la paix. II. *ibid.*
Son parler n'est ni véhément, ni froid. II. 246
Etendue de ses idées, et élévation de ses sentimens. II. 249
Ne s'inquiète point des idées qui passent sa portée. II. 267
A quelle secte doit être aggrégé. II. 269

Emile, vertueux solidement depuis qu'il connaît Dieu. III. 62
L'âge de licence pour les autres est pour lui l'âge de raison : d'où vient cette différence. III. 63
Adulte, sera plus docile qu'enfant. III. 67
Sa franchise. III. 74
Doit être instruit des mystères qu'on lui avait cachés. III. 73
Ne doit pas l'être subitement. III. 75
Comment j'évite ce qui pourroit échauffer son cœur, ou éveiller son imagination. III. 77
Occupations pour le distraire. III. 78
Précautions dont je me sers pour lui donner les premières instructions sur les mystères qu'on lui avait cachés. III. 86 *et suiv.*
Me conjure lui-même de rester son maître. III. 93
Discours où je lui fais sentir le poids de ses engagemens et des miens. III. 94
Comment je gagne sa confiance. III. 96
Je l'invite à chercher avec moi la compagne qui lui convient. III. 102
Bien armé contre tout ce qui peut attaquer ses mœurs. III. 108
Leçon que je lui donne contre les sé-

ducteurs. III. 110 *et suiv.*
Emile, son entrée dans le monde. III. 121
Sa manière de s'y comporter. III. 122 *et s.*
Sa contenance ferme et non suffisante. III. 124
Ses manières auprès du sexe. III. 126
Exact à tous les égards fondés sur l'ordre de la nature. III. 127
Sa tournure d'esprit. III. 130
Quitte Paris avec moi. III. 329
Sa manière de voyager. *Ibid.*
Dans quel esprit il a été élevé. III. 331
Son cabinet d'histoire naturelle. III. 334
S'égare dans les montagnes. III. 335
Est bien reçu dans une maison. III. 337
Sur quoi roule l'entretien. III. 338
Comment il entend le nom de Sophie. III. 341
Devient amoureux. III. 342
Conversation qu'il a le soir avec moi. III. 345
S'empresse à s'accommoder du linge de la maison. III. 346
Fixe son séjour à deux lieues. III. 351
Demande la permission de revenir. III. 348
Tableau de son bonheur. III. 352
Revient chez Sophie. III. 355

Emile, demande Sophie à ses parens. III. 360
Ses richesses, obstacle pour obtenir Sophie d'elle-même. III. 363
Il y veut renoncer. *Ibid.*
Comment je lui explique ce qui arrête *Sophie*. III. 364 *et suiv.*
A son gouverneur pour médiateur de ses amours. III. 366
Amant déclaré. III. 367
Donne différentes leçons à Sophie. IV. 2
Brouillerie, à quel sujet. IV. 7
Raccommodement, à quel prix. IV. 8
La nature de sa jalousie. IV. 18
Est fait pour la vie active. IV. 23
Pourquoi ne va plus voir Sophie à cheval. IV. 27
N'est point efféminé par l'amour. IV. 25
Ses occupations les jours où il ne va pas voir Sophie. IV. 31
Sa conduite avec les paysans. IV. 32
Vaincu à la course par Sophie. IV. 36
Est visité à l'attelier par le père de *Sophie*. IV. 37
Ensuite par Sophie et sa mère. IV. 37
Refuse de les suivre et par quel motif. IV. 39
Justifié de son refus par Sophie. IV. 40
Attendu chez Sophie, ne s'y était pas

rendu, et pourquoi. IV. 42, 45
Emile, présente avec Sophie un enfant au baptême. IV. 50
Discours que je lui fais pour le préparer à partir, et avec quel terrible préambule. IV. 51 *et suiv.*
Son inquiétude et son trouble. IV. 64
Reçoit l'ordre de quitter pour un temps Sophie. IV. 69
Sa situation au moment du départ. IV. 74
Aura pour objet dans ses voyages d'étudier les gouvernemens. IV. 89
Trait qui m'a suggéré l'idée de le rendre amoureux avant que de le faire voyager. IV. 74
Sentimens qu'il rapporte de ses voyages. IV. 134
Son retour auprès de Sophie. IV. 143
Son mariage. IV. *ibid.*
Conseil que je lui donne pour prévenir le refroidissement de l'amour. IV. 148 *et s.*
Laisse Sophie l'arbitre de ses plaisirs. IV. 151
Son mécontentement quand elle use du droit qu'il lui a cédé. IV. 153
Prêt à devenir père. IV. 158
M'invite à me reposer de mes travaux, mais

à rester le maître des jeunes maîtres. IV. 158
Empédocle, cité. III. 154
Enclos, (Mlle. Ninon de l'). III. 261
Encre, comment elle se fait. II. 52
Utilité de savoir cela. II. 56
Enfance, premier état. I. 84
Deuxième état. I. 111
Troisième état. II. 2
Court tableau de sa dépravation. I. 35
Seul moyen de l'en garantir. *ibid.*
Ses premiers développemens se font presque tous à-la-fois. I. 110
Doit être aimée et favorisée. I. 117
Son état par rapport à l'homme. II. 137 *et suiv.*
Ne peut guère abuser de la liberté. I. 143
Enfance, a des manières de penser qui lui sont propres. I. 150
Doit mûrir dans les enfans. I. 161
Il y a des hommes qui n'y passent point. I. 195
Ne point se presser de la juger. I. 199
Semblable dans les deux sexes. II. 130
Enfans, comment traités à leur naissance. I. 18, 68, 143
Supportent des changemens que ne suppor-

teraient pas les hommes. I. 32
Enfans, doivent être nourris à la campagne. I. 65
Leurs premières sensations purement affectives. I. 76
Doivent être de bonne heure accoutumés aux ténèbres. I. 77
Ont rarement peur du tonnerre. I. 80
Comment apprennent à juger des distances. I. 82
Ont les muscles de la face très-mobiles. I. 84
Pourquoi sont si volontiers du dégât. I. 90
Comment deviennent impérieux. I. 91
Maximes de conduite avec eux. I. 92
En grandissant deviennent moins remuans. I. *ibid.*
Ne point les flatter pour les faire taire. I. 94
Sont presque tous serrés de trop bonne heure. I. 96
Suivent mieux que nous l'analogie grammaticale. I. 100
On s'empresse trop de les faire parler. I. 101, 107
Et de corriger leurs fautes de langue. I. 101
Pourquoi ceux des paysans articulent mieux que les nôtres. I. 102
Apprennent à parler plus distinctement

dans les couvens et dans les collèges. I. 104
Enfans, donnent souvent aux mots d'autres sens que nous. I. 109
Ne point montrer un air alarmé quand ils se blessent. I. 112
Avantage pour eux d'être petits et faibles. I. 113
Souffrent plus de la gêne qu'on leur impose, que des incommodités dont on les garantit. I. 139
En les gâtant, on les rend misérables. I. 140 *et suiv.*
Règles pour accorder ou refuser leurs demandes. I. 145 *n.*
On les conduit par les passions qu'on leur donne. I. 154
D'où vient leur pétulance. I. 156
Abus des longs discours qu'on leur tient. I. 166, 167
Ne sont point naturellement portés à mentir. I. 183 *et suiv.*
Pourquoi trouvent quelquefois d'heureux traits. I. 195
Leur apparente facilité d'apprendre cause leur perte. I. 200
On ne leur apprend que des mots. I. 204
N'ont point une véritable mémoire. I. 201

Enfans, comment se cultive la mémoire qu'ils ont. I. 214
Quelle est leur géographie. I. 207
Si l'histoire est à leur portée. I. 208
Comment se perd leur jugement. I. 213
De leurs vêtemens. I. 255
Et de leur coiffure. I. 258
Généralement trop vêtus. I. 260
Sur-tout dans les villes. I 69 *n*.
En quel mois il en meurt le plus. I. 260
S'ils doivent boire ayant chaud. I. 261
Ont besoin d'un long sommeil. I. 263
Moyen de les faire dormir. I. 265
Et se réveiller d'eux-mêmes. I. 266
Comment supportent gaîment la douleur. I. 268
Peuvent être exercés aux jeux d'adresse. I. 314
S'ils doivent avoir les mêmes alimens que nous. I. 329
Difficulté de les observer. I. 361
On ne sait point se mettre à leur place. II. 17
Effet de la docilité qu'on en exige. II. 41
Ne les payer que de raisons qu'ils puissent entendre. II. 43
Font peu d'attention aux leçons en discours. II. 45

Enfans, si l'on doit leur apprendre à être galans près des femmes. II. 80 *n.*
Un appareil de machines et d'instrumens les effraie ou les distrait. II. 34
Ne s'intéressent qu'aux choses purement physiques. II.
Sont naturellement portés à la bienveillance. II. 136
Mais leurs premiers attachemens ne sont qu'habitude. II. 151
Leur curiosité sur certaines matières. II. 142
Comment doit être étudée. II. 144 *et suiv.*
Apprennent à jouer le sentiment. II. 161
Inconvénient de cela. *ibid.*
Tout est infini pour eux. II.
S'ils ne font pas de leurs gouverneurs leurs confidens, c'est la faute de ceux-ci. III. 74
Ont des amusemens communs et des goûts particuliers. III. 204
Augmente de prix en avançant en âge. I. 32
Doit savoir être malade. I. 54
Supposé homme à sa naissance. I. 72
Pourquoi tend la main avec effort pour saisir un objet éloigné. I. 82, 88
A quelle dépendance doit être assujéti. I. 135

Enfant, ne doit point être contraint dans ses mouvemens. I. 136
Ne doit rien obtenir par des pleurs. *ibid.*
Ne doit pas avoir plus de mots que d'idées. I. 109
De la première fausse idée qui entre dans sa tête naissent l'erreur et le vice. I. 146
Ne joint pas à ce qu'il dit les mêmes idées que nous. I.
Gouverne le maître dans les éducations soignées. I. 236
Comment n'épiera pas les mœurs du maître. I. 239
Ne doit point apprendre à déclamer. I. 315
Moyen de le rendre curieux. II. 10
Ne peut être ému par le sentiment. II. 11
Ne s'intéresse à rien dont il ne voie l'utilité. II. 56
Situation où tous les besoins naturels de l'homme, et les moyens d'y pourvoir se développent sensiblement à son esprit. II. 59
Comment il faut lui montrer les relations sociales. II. 63
Sa première étude est une sorte de physique expérimentale. II.
Ne doit rien faire sur parole. II. 40

Enfant

Enfant qui se croit brûlé par la glace. II. 114
Enfant dyscole, manière de le contenir. I. 178
Enfant-fait. I. 348
Sa peinture. I. 350 *et suiv.*
Ennui, d'où vient. II. 182.
Par où commence. III. 152
Grand fléau des riches. III. 162
Dévore les femmes sous le nom de vapeurs. *ibid.*
Entendement humain, son premier terme et ses progrès. I. 72
Envie, est amère et pourquoi. II. 159
Epictète, sa prévoyance ne lui sert de rien. II. 172
Epitaphes des anciens et des modernes. III. 142
Epoux, c'est à eux à s'assortir. III. 301
Doivent continuer d'être amans. IV. 148
(Jeunes), tableau de leur volupté. IV. 152
Erreur, le seul moyen de l'éviter est l'ignorance. II. 117
Erreurs de nos sens, sont des erreurs de nos jugemens; exemple. II. 115

Espagnole. III. 306
Espagnols, voyagent inutilement. IV. 80
Espérance, fait plus jouir que la réalité. IV. 65
Esprit, chaque *esprit* a sa forme, selon laquelle il doit être gouverné. I. 161
Ses caractères. II. 113
Esprit (l') d'un enfant doit être d'abord exhalé modérément, puis retenu. I. 197
Esprit de votre élève et du mien. I. 234
Esprit vulgaire, à quoi se reconnaît dans l'enfance. I. 197
Sens du mot *Esprit*, pour le peuple et pour les enfans. II. 257
Sens primitif. *ibid.*
Esprit (l'). III. 227
Etat de nature, en en sortant nous forçons nos semblables d'en sortir aussi. II. 85
Etat, quelle occupation nous en rapproche le plus. II. 91
Etat de nature, *état civil*: ce qu'il faudrait pour en réunir les avantages. I. 135
Etats, sens de ce mot en politique. IV. 103
Eternité (l'idée de l') ne saurait s'appliquer aux générations humaines. III. 245 *n.*
Etudes, s'il y en a où il ne faille que des

yeux. I. 207
Etudes, s'il y en a qui conviennent aux enfans. I. 212
Etudes spéculatives, trop cultivées aux dépens de l'art d'agir. II. 238
Etudier par cœur, habitue à mal prononcer. I. 104
Evangile, sa sainteté. III. 40
Ses caractères de vérité. III. 43
Euripide, ce qu'il dit de Jupiter. II. 263
Excès d'indulgence ou de rigueur à éviter. I. 139
Exercice du corps, s'il nuit aux opérations de l'esprit. I. 232
Existe (l'), première vérité connue. II. 295
Existence (l') des objets de nos sensations, seconde vérité connue. II. 296
Explications en discours, font peu d'impression sur les enfans. II. 43
Mauvaise *explication* par les choses. II. 52

FABLES. Si leur étude convient aux enfans. I. 216
Analyse d'une de celles de la Fontaine. I. 218
Examen de leur morale. I. 223

Fables, quel est leur vrai temps. II. 233
La morale n'y doit pas être développée. II. 234
Facultés superflues de l'homme, causes de sa misère. I. 124
Faiblesse, en quoi consiste. I. 123
Faiblesse, d'où vient celle de l'homme. II. 1
C'est elle qui le rend sociable. II. 157
Famille, comment se dissout. I. 37
Fanatisme, sa première source. III. 234
Ses effets comparés à ceux de l'athéisme. III. 54 *n.*
Fantaisies des enfans gâtés. I. 142
Farineux. I. 62
Favorin, cité. I. 124
Fautes, leur temps est celui des fables, II. 233
Félicité de l'homme ici-bas est négative. I. 120
Femelles des animaux, sans honte. III. 180
Leur exemple ne conclut rien pour les femmes. III. 181
Leur refus de simagrée et d'agacerie. *ibid. n.*
Accouplement exclusif dans certaines espèces. IV. 15
Femme considérée comme un homme im-

parfait. II. 129
Femme, n'est à bien des égards qu'un grand enfant. II. 130
Femme (la) ou Sophie. III. 176
Conformités et différences de son sexe et du nôtre. *ibid.*
Femmes, notre première éducation leur appartient. I. 2 *n.*
Ne veulent plus être nourrices ni mères. I. 22, 24
Quel air leur plaît dans les hommes. II. 80 *n.*
Sont hommes, et en quoi. III. 176
Faites pour plaire à l'homme. III. 178
Leur timidité et leur réserve nécessaires pour la conservation du genre-humain. III. 179
Font gloire de leur faiblesse, et pourquoi. III. 183
Leur empire. III. 185
Conséquences de leurs infidélités dans le mariage. III. 187
Raisons qui mettent l'apparence même au nombre de leurs devoirs. III. 188
Plus fécondes dans les campagnes que dans les villes. III. 189
Ne peuvent pas être successivement nour-

rices et guerrières. III. 189
Femmes, ne doivent pas avoir la même éducation que les hommes. III. 192
Ont tort de se plaindre que nous les élevons pour être vaines et coquettes. III. 193
Ne doivent pas rester dans l'ignorance. III. 195
La dépendance mutuelle des hommes et des femmes n'est pas égale. III. 196
Ne doivent pas chercher à plaire à de petits agréables, mais à l'homme de mérite. III. 198
Leur plus importante qualité. III. 213
Doivent avoir des talens agréables. III. 222
L'esprit est leur véritable ressource. III. 217
Leur politesse. III. 229
Leur raison est une raison pratique. III. 232
Doivent avoir la religion de leurs maris. III. 233
Toujours extrêmes. *ibid.*
Faut-il cultiver leur raison. III. 250
Simplicité de leurs devoirs. III. 251
Pourquoi il faut les instruire. III. 252
Leur politesse comparée à celle des hommes. III. 253 *et suiv.*
Les observations fines sont leur science. III. 257

Femmes, sont moins fausses qu'adroites. III. 258
Ne sont point faites pour les recherches abstraites. III. 262
Juges naturels des hommes. III. 273
Ont été respectées chez tous les peuples qui ont eu des mœurs. III. 274
Leur empire à Rome. *ibid.*
Ont un jugement plutôt formé que les hommes. III. 293
Ne sont pas faites pour courir. IV. 36
Sont susceptibles de l'enthousiasme, de l'honnête et du beau. III. 289
De quelle nature est leur empire. III. 322
Pressentent de loin l'inconstance des hommes. IV. 148
Femmes du monde, ennuyées pour avoir l'air de s'amuser. III. 168 *n.*
Femmes sans pudeur, plus fausses que les autres. III. 260 *n.*
Femmes honnêtes, sont les seules qui aient un empire réel sur les hommes. III. 280
Femmes beaux-esprits, fléaux de leurs maisons. III. 325
Ridicules au-dehors. *ibid.*
Festins, description d'un *festin* de campagne. III. 165

Fétiches, II. 258
Feu de la jeunesse, pourquoi la rend indisciplinable. II. 190
C'est par lui qu'on la peut gouverner. II. 191
Filles, leur goût pour la parure dès l'enfance. III. 199, 205
Filles lettrées. III. 326
Filles de Sparte, s'exerçaient comme des garçons. III. 200
Filles (les petites), leur amour pour la parure donne un moyen facile de leur apprendre à tenir l'aiguille. III. 206
Nécessité de les exercer à la contrainte. III. 210
Plutôt dociles et intelligentes que les petits garçons. III. 207
Exemple de l'adresse qu'on peut employer pour leur faire apprendre ce qu'elles ont de la répugnance à étudier. III. 209
Ne doivent pas être pressées sur la lecture et l'écriture. III. 208
Il faut empêcher qu'elles ne s'ennuient dans leurs occupations. III. 210
Et qu'elles ne se passionnent dans leurs amusemens. *ibid.*
Plus rusées que les petits garçons. III. 215 *et suiv.*

Filles (les petites) doivent apprendre des arts agréables. III. 222
Leur faut-il des maîtres ou des maîtresses. III. 226
Ont plutôt le sentiment de la décence que les petits garçons. III. 227
Doivent être instruites à ne dire que des choses agréables. III. 229
Filles, (les jeunes) on doit les agacer pour les exercer à parler aisément. III. 231
Leur politesse entre elles froide et gênée. III. 230
Se caressent avec plus de grâce devant les hommes. III. 232
Pourquoi il faut leur parler de la religion de meilleure heure qu'aux enfans mâles. *ibid.*
Doivent voir le monde et être les compagnes de leurs mères. III. 267
Pourquoi désirent de se marier. III. 268
Gêne apparente qu'on leur impose, et dans quel but. *ibid.*
Comment il faut leur présenter leurs devoirs. III. 272
D'où naît la facilité de céder à leurs penchans. III. 277

Filles, (les jeunes) moyen de les rendre vraiment sages. III. 279
Ce qui les rend médisantes. III. 294
Flogistique, ce que c'est selon les chimistes. II. 302 *n.*
Foi des enfans, à quoi tient. II. 263
Fontenelle, sophisme qu'il fesait dans la dispute des anciens et des modernes. III. 143
Force, en quoi consiste. I. 123
A quel âge l'homme a le plus de force relative. II. 4
Comment il en doit employer l'excédent. *ibid.*
Force du génie et de l'ame, comment s'annonce dans l'enfance. I. 198
Forces, il faut les essayer avant le péril. IV. 59
Leur développement est l'objet de l'éducation des hommes par rapport au corps. III. 199
Forêt de Montmorenci. II. 47
Français, ce qui rend leur abord repoussant et désagréable. I. 105, 299
Qui en a vu dix les a tous vus. IV. 78
Français et Anglais comparés par rapport aux voyages. IV. 79

Gaieté, signe très-équivoque du contentement. IV. 181
Galanterie, son origine. III. 184
Galerie. III. 154
Garçons, (les petits) moins rusés que les petites filles. III. 215 *et suiv.*
Se révoltent contre l'injustice. II.
Gauffres isopérimètres. I. 314
Gaures. I. 335
Genevois, peut-être ne seraient plus libres, s'ils n'avaient su marcher sans souliers. I. 293
Génie, a souvent dans l'enfance l'apparence de la stupidité. I. 198
Génie des hommes, différent dans les peuples et dans les individus. II. 212
Géographie, idée qu'en ont les enfans. I. 207
Ses premières leçons. II. 18
Géométrie, s'il est vrai que les enfans l'apprennent. I. 107
Géométrie, notre manière de l'enseigner donne plus à l'imagination qu'au raisonnement. I. 202
Comment *Emile* en apprendra les premiers élémens. I. 314
Moyen de la rendre intéressante. II. 7

Germains, continence de leur jeunesse. III. 70
Gourmandise, préférable à la vanité, pour mener les enfans. I. 331
Vice des cœurs sans étoffes. I. 333
Gourmandise. III. 287
Goût physique, remarques sur ce sens. I. 327, *et suiv.*
Goût moral, ce que c'est. III. 133
Ce qui rend ses décisions arbitraires. III. 134
Dans quelles sociétés il faut vivre pour le former. III. 135
Où sont ses vrais modèles. 136
Le bon tient aux bonnes mœurs. III. 137
Comment il se corrompt. III. 138
Différence de celui des anciens et des modernes. III. 141 *et suiv.*
Où doit être étudié. III. 144
Goûts naturels, sont les plus simples. I. 328
Et les plus universels. I. 329
Gouvernement, ses actes différens de ceux de la souveraineté. IV. 108
Doivent différer en nature suivant que les Etats diffèrent en grandeur. IV. 133
Il est d'autant plus faible qu'il y a plus de magistrats. *ibid.*
Le plus fort est celui d'un seul. IV. 114

Gouvernement, quel serait son *minimum* d'activité. IV. 115
Ses différentes formes. IV. 116
Deux règles faciles pour juger de leur bonté relative. IV. 125 *et suiv.*
Gouvernement politique, à quoi doit se borner l'idée qu'il en faut donner à l'enfant. II. 78
Gouverneur, première qualité qu'il devrait avoir. I. 38
Moyen d'éviter la difficulté du choix. I. 39
Doit être jeune. I. 43
S'il doit avoir déjà fait une éducation. I. *ibid.*
Doit choisir aussi son élève. I. 44
Ne doit point s'envisager comme en devant être un jour séparé. I. 47
Ne doit point se charger d'un élève infirme. I. 49
Doit avoir de l'autorité sur tout ce qui entoure son élève, et moyen d'acquérir cette autorité. I. 164
Doit se faire apprentif avec son élève. II. 63
Abus à éviter dans leurs communs travaux. II. 72
Fondement de la confiance que l'élève doit avoir en lui. II. 231

Gouverneur, comment doit se conduire dans les fautes de son élève devenu grand. II. 232
Gouverneurs, leur fausse dignité. II. 229
Grand seigneur devenu gueux. II. 87
Grasseyer. I. 102
Grecs, en quoi leur éducation était bien entendue. III. 201
Grecques, (les femmes) une fois mariées ne paraissent plus en public. III. 201
Grisses, pain de Piémont. I. 98.
Grossesses, leur danger avant l'âge. IV. 68
Grotius. IV. 95, 121
Gymnastique. I. 160
Comment les Grecs cherchaient à en balancer les mauvais effets. III. 201

HABITUDE, n'est point la nature. I. 7
Seule *habitude* qu'on doit donner à l'enfant dans le premier âge. I. 77
D'où vient l'attrait de l'*habitude*. I. 355 *n*.
Habitude du corps convenable à l'exercice, différente de celle qui convient à l'inaction. I. 257
Habitudes de l'enfance doivent être prolongées dans la jeunesse. IV. 21
Leur effet. IV. 22

Habitudes, on n'en fait pas contracter de véritables aux jeunes gens ni aux enfans. IV. 23
Habitude de jouir en ôte le goût. IV. 65
Haleine de l'homme, mortelle à l'homme. I. 66
Henri IV. Mot de ce prince sur les prédictions des astrologues. I. 195
Hercule. III. 185
Héritier, comment s'élève. I. 244
Hermès. II. 581
Héro. IV. 26
Hérodote, cité. I. 240, 320
A peint les mœurs. IV. 81
Ne doit pas être tourné en ridicule à ce sujet. IV. 84
Histoire, n'est point à la portée des enfans. I. 208
Exemple. I. 211
Temps de son étude. II. 204
Calomnie le genre-humain. 205
N'est jamais fidelle. II. 206
En quoi semblable aux romans. II. 207
Doit peindre sans faire de portraits. II. 209
Montre plus les actions que les hommes. II. 211
Histoire moderne, n'a point de physionomie. II. 209

Historiens anciens. I. 343
Sont meilleurs peintres des mœurs que les modernes. IV. 80
Hobbes, comment appelait le méchant. I. 89
En quel sens son grand principe est vrai. I. 141
Hobbes. IV. 95
Hochets. I. 97
Homère. III. 355
Homme, comment désapprend à mourir. I. 53
Fort par lui-même, rendu faible par la société. I. 132, 134
Doit s'armer contre les accidens imprévus. I. 293
Est le même dans tous les états. II. 86
Ce qui le rend essentiellement bon ou méchant. II. 137
Doit être formé avant d'user de son sexe. II. 189
Ne pas le montrer aux jeunes gens par son masque. II. 201
Commence difficilement à penser et ne cesse plus. II. 253
Sa supériorité sur les autres hommes. II. 317 *et suiv.*
Malheureux et méchant par l'abus de ses facultés. II. 329

Homme, composé de deux substances. II. 322, 335
Auteur du mal. II. 330
Bon naturellement. 345 *et suiv.*
Son mérite est dans sa puissance. III. 178
Dépend à son tour de la femme. III. 182
Homme courant d'étude en étude, à quoi comparé. II. 20
Homme du monde, tout entier dans son masque. II. 182
Homme naturel, en quoi consiste son bonheur. II. 39
Vivant dans l'état de nature, fort différent de l'homme naturel vivant dans l'état civil. II. 119, 254
Borné par ses facultés aux choses sensibles. II. 255
Hommes, pourquoi j'en parle si tard à mon élève. II. 67
Dégénèrent par les désordres du premier âge. III. 120
Ne doivent pas avoir la même éducation que les femmes. III. 192
La dépendance mutuelle des hommes et des femmes n'est pas égale. III. 196
Leur politesse. III. 230
Plus fausse que celle des femmes. *ibid.*

Hommes, mentent quand ils se plaignent que la vie est trop courte. III. 330
Toujours les mêmes dans chaque âge. IV. 21
Tiennent par leurs vœux à mille choses, et par eux-mêmes ne tiennent à rien. IV. 55
On ne les connaît qu'après avoir voyagé. IV. 77
Hommes vulgaires, ont seuls besoin d'être élevés. I. 45
Honnêteté (la véritable) est toujours sacrifiée à la décence. IV. 11
Horace. III. 173
Hospitalité, ce qui la détruit. III. 338
Humanité, premier devoir de l'homme. I. 107
Ce qui la constitue. II. 160
Comment s'excite et se nourrit dans le cœur d'un jeune homme. II. 162, 172
Maximes pour cela. II. 195 *et suiv.*
Hygiène. I. 55

IDÉALISTES, leurs distinctions sont des chimères. II. 296
Idées, distinguées des images. I. 201

Idées, distinguées des sensations. II. 113
La manière de les former est ce qui donne un caractère à l'esprit humain. II. *ibid.*
Idées simples, ce que c'est. II. *ibid.*
Idées, comparatives et numériques ne sont pas des sensations. II. 298, 299
Abstraites, sources d'erreurs. II. 308
Idées, acquises, distinguées des sentimens naturels. II. 353
Identité successive, comment nous avons le sentiment de la nôtre. I. 115
Ignorance, ne nuit pas aux mœurs. III. 324
Imagination, étend la mesure des possibles. I. 121
Transforme en vices les passions des êtres bornés. II. 153
Imitation, goût naturel. I. 191
Comment dégénère en vice. I. *ibid.*
Imitation de la nature, source unique du beau dans les travaux des hommes. III. 136
Indigestions, comment les enfans n'en auront jamais. I. 342
Infans. I. 111
Infini. II. 260
Ingratitude, n'est pas dans le cœur de l'homme. II. 194

Ingratitude, d'où elle vient. II. 149
Inoculation. I. 269
Instinct, comment devient sentiment. II. 135
Instruction, à quel prix on la donne aux enfans. I. 172
Doit être renvoyée autant qu'on peut. I. 167
L'on n'y doit employer ni rivalité, ni vanité. II. 57
Instructions de la nature sont tardives, celles des hommes prématurées. II. 141
Instrumens mécaniques, leur multitude nuit à l'adresse des mains et à la justesse des sens. II. 36
Intelligence, épreuve et mesure de son développement. II. 7
Intelligence. (il existe une) II. 310
Intérêt, n'agit-on que par intérêt. II. 352
Intolérance, quel dogme est son principe. II. 262
Intolérans, argument auquel ils ne peuvent répondre. III. 33
Inspiré (dialogue de l') et du raisonneur. III. 18
Instinct. II. 348 *n.*
Instituteurs, ont tort de faire horreur de l'amour aux jeunes gens. III. 97

Instituteurs, le Jeune homme ne doit rien faire à leur insçu. III. 118
Ne doivent pas vouloir passer pour parfaits dans l'esprit de leurs élèves. III. 119
Ce qui les trompe. IV. 21

JALOUSIE, de deux sortes. IV. 14
Explication de celle des animaux. IV. 15 *et suiv.*
N'est pas naturelle à l'homme. IV. 16
Son origine. IV. 17
A-t-elle lieu dans le véritable amour. IV. 18
Jésus, son portrait. III. 40 *et suiv.*
Jeu, ressource d'un désœuvré. III. 154
La passion du *jeu* a été amortie par le goût des sciences. III. 155
Jeune homme, objets qu'on doit lui montrer à certain âge. II. 163, 185
Exemple. II. 187
Doit penser bien de ceux qui vivent avec lui. II. 202
Estimer les individus, et mépriser la multitude. II. 203
Jeunes femmes, leur manège pour ne pas

nourrir leurs enfans. I. 24
Jeunes gens, corrompus de bonne heure, sont durs et cruels. II. 156
Caractère de ceux qui conservent longtems leur innocence. II. *ibid.*
Pourquoi paraissent quelquefois insensibles, quoiqu'ils ne le soient pas. II. 175
Inconvénient de les rendre trop observateurs. II. 202
Jeunesse, en quoi se trompe. III.
Par où commencent ses désordres. III. 105
Exemple. III. 106 *et suiv.*
La solitude est dangereuse pour elle. III. 115
Précautions qu'on doit prendre pour la préserver d'une habitude fatale. III. 116
Jeux, par qui et à quelle occasion inventés. I. 343
Jeux de nuit, utilité et pratique I. 276, 288
Jeux olympiques, à quoi comparés. II. 202
Jugemens actifs et passifs. II. 115
Distinction. *ibid.*
Comment on apprend à bien juger. II. 119
Juger et *sentir* ne sont pas la même chose. II. 196
Juifs, n'osent dire leurs raisons contre le christianisme. III. 31

Justes, leur bonheur dans l'autre vie, sur quoi fondé. II. 336
Leur sérénité. II. 349
Justice, quel est en nous son premier sentiment. I. 172
Sa notion est la même chez tous les peuples. II. 349
Justice humaine, son principe. II. 197 *n.*
Justice et *bonté* ne sont pas de purs êtres moraux. II. *ibid.*
Juvenal, cité. II. 104

LAFONTAINE, si ses fables conviennent aux enfans. I. 216
Lait, si le choix du lait de la mère ou d'une autre est indifférent. I. 24
D'abord séreux, puis prend de la consistance. I. 58
Lait, est une substance végétale. I. 62
Se caille toujours dans l'estomac. I. 63
Langue naturelle. I. 83
Langue française, obscène. III. 88
Langues, si leur étude convient aux enfans. I. 204
Un enfant n'en apprend jamais qu'une. I. 205

Langues, pourquoi l'on enseigne aux enfans par préférence les *langues* mortes. I. 206
A quoi mène leur étude. III. 140
Laïs. III. 277
Laquais, il en faut peu pour être bien servi. III. 151
Nuisent à la gaieté des repas. III. 166
Léandre. IV. 26
Leçons, doivent être plus en actions qu'en discours. I. 178
Leurs mauvais effets quand elles sont tristes. III. 271
Législation parfaite, ce qui la constitue. IV. 114
Léonidas. III. 42
Liberté, le premier de tous les biens. I. 132
Je suis libre. II. 324 *et suiv.*
Son principe immatériel. II. 327
Comment elle ennoblit l'homme. II. 328
Liberté bien réglée, seul instrument d'une bonne éducation. I. 142
Liberté (la) *politique* diminue à mesure que l'Etat s'agrandit. IV. 112
Est dans le cœur de l'homme, non dans la forme du gouvernement. IV. 139
Libre, comment on peut l'être. IV. 136
Lire, manière d'apprendre à lire aux enfans.

fans. I. 228
Lisière, laisse une mauvaise démarche aux enfans. I. 114 *n.*
Lit, moyen de n'en trouver jamais de mauvais. I. 264
Quel est le meilleur. 265
Litharge. II. 53
Livre, celui de la nature est le seul ouvert à tous les yeux. III. 38
Livre, qui composera seul la bibliothèque d'*Emile.* II. 59
Livres, instrumens de la misère des enfans. I. 227
Ne suffisent pas pour former le goût. III. 139
Leur abus. IV. 75
Locke recommande de ne point droguer les enfans. I. 54
Examen de sa maxime, qu'il faut raisonner avec eux. I. 147
Comment veut qu'on rende un enfant libéral. I. 189
Veut qu'on apprenne à lire aux enfans avec des dés. I. 228
Locke, inconséquence de cet auteur sur leur boisson. I. 260

Locke, métier qu'il donne à son gentilhomme. II. 97

Veut qu'on étudie les esprits avant les corps. II. 256

Réfuté sur ce qu'il a dit touchant la matière. II. 322

Quand il quitte son élève. III. 175

Loi, sa définition est encore à faire. IV. 107

Quel acte peut porter le nom de *loi*. *ibid.*

Lois, ce qui leur manque pour rendre les hommes libres. I. 135

Favorisent le fort contre le faible. II. 200 *n.*

Lois de la nature, dans leur recherche ne pas prendre les faits pour des raisons. II. 37

Exemple sur la pesanteur. *ibid.*

Lotophages. I. 336

Louche, précaution pour qu'un enfant ne le devienne pas. I. 77

Lucrèce. II. 350

Lune, au-delà d'un nuage en mouvement, paraît se mouvoir en sens contraire. II. 116

Luxe, inséparable du mauvais goût. III. 136 *et suiv.*

Comment s'établit. *ibid.*

Lydiens, comment donnèrent le change à leur faim. I. 343

Machines, leur appareil effraie ou distrait les enfans. II. 33
Nous ferons nous-mêmes les nôtres. II. 34
A force d'en rassembler autour de soi, l'on n'en trouve plus en soi-même. II. 36
Magiciens de Pharaon. III. 15
Magistrats, sens de ce mot. IV. 110
Chacun d'eux a trois volontés. IV. 113
Maigre, n'échauffe que par l'assaisonnement. I. 64
Maillot. I. 22, 69, 94
Maison rustique. (description d'une) III. 164
Maître, gouverné par l'enfant. I. 236
Mal, n'en faire à personne, la première et la plus importante leçon de morale. I. 192
Mal physique, ne serait rien sans nos vices. II. 329
Mal moral, ouvrage de l'homme. II. 330
Malheureux, dans quel cas on l'est. IV. 61
Manitou. II. 258
Marcel, célèbre maître à danser. I. 294 295 *n.* III. 125
Mariage, la plus sainte institution. II. 287
Le plus saint des contrats. III. 90
Mariages, une des causes de ce qu'ils sont mal assortis. III. 317

Mariages, moyen d'en faire d'heureux III. 318
Egalité des conditions doit faire pencher la balance quand tout est égal. III. 320
Raisons pour qu'un homme ne s'allie ni au-dessus ni au-dessous de lui. III. 321 *et suiv.*
Moyen de prévenir le refroidissement de l'amour dans le mariage. IV. 136 *et suiv.*
Maris, pourquoi sont indifférens. III. 224
Pourquoi ont moins d'attachement pour leurs femmes que pour une fille entretenue. IV. 13.
Marmousets de Laban. II. 258
Maroc, ce que Montagne a dit d'un de ses rois. I. 278
Masques, comment on empêche un enfant d'en avoir peur. I. 79
Matérialistes, leurs distinctions sont des chimères. II. 296
Comparés à des sourds qui nient l'existence des sons. II. 324 *et suiv.*
Matière, (qu'est-ce que j'appelle). II. 258, 296
Quelles sont ses propriétés essentielles. II. 301
Le repos ni le mouvement ne lui sont pas essentiels. *ibid.* et *n.*

Matière, ne peut penser. II. 322 et *n.*
Maux, entassés sur l'enfance. I. 31
Maux physiques, moins cruels que les autres I. 33
Maux moraux, tous dans l'opinion, hors un seul. I. 125
Maux de l'ame, n'excitent pas si généralement à compassion que les autres. II. 175
Maximes de conduite avec les enfans. I. 93
Sur la pitié. II. 164
Méchans (les) seront-ils éternellement punis. II. 337
Se craignent et se fuient eux-mêmes. II. 348
Quand ils se disent forcés au crime sont menteurs. II. 362
Médecine, d'où vient son empire. I. 50
Maux qu'elle nous donne. *ibid.*
Sophisme sur son usage. I. 51
Aussi nuisible à l'ame qu'au corps I. 52
N'a fait aucun bien aux hommes. I. 126
Médecin, ne doit être appelé qu'à l'extrémité. I. 54
Médisance des femmes, son origine. III. 294
Mélancolie, amie de la volupté. II. 181
Mémoire, les enfans n'en ont pas une véritable. I. 201, 212

Mémoire, comment se cultive celle des enfans. I. 215
Ménalippe, tragédie d'Euripide. II. 263
Mensonge de fait et de droit. I. 182
Ni l'un ni l'autre n'est naturel aux enfans. I. 183 *et suiv.*
Menuiserie. II. 106
Mères, d'elles dépend tout l'ordre moral. I. 28
Avantage pour elles de nourrir leurs enfans. I. 29
Ne doivent pas être inexorables avec les jeunes filles. III. 214
Doivent dans le monde avoir leurs filles pour compagnes. III. 265
Méridienne à tracer. II. 23
Aventure qu'elle amène. II. 24
Mesures naturelles. I. 305
Métaphysique, ses effets. II. 308
Métaux, choisis pour termes moyens des échanges. II. 74
Méthode, il en faudrait une pour apprendre difficilement les sciences. II. 34
La mieux appropriée à l'espèce, à l'âge, au sexe, est la meilleure. II. 82
Métier, pourquoi je veux qu'Emile en apprenne un. II. 92
Métiers, raison de leur distinction. II. 83

Miracles, difficultés de la preuve qu'on en tire en faveur de la révélation. III. 11
Misères de l'homme, le rendent humain. II. 157 *et suiv.*
Missionnaires, ne vont pas par-tout. III. 32
Objections que peuvent faire les peuples éloignés auxquels ils annoncent l'évangile. III. 33 *et suiv.*
Modes. III. 218
Quelles sont les femmes qui les amènent. III. 220 *n.*
Mœurs, comment peuvent renaître. I. 28
Comment l'enfant n'épiera pas celles de son gouverneur. I. 239
En quoi les peuples qui en ont surpassent ceux qui n'en ont pas. II. 190
Molécule vivante, inconcevable. II. 303 *n.*
Monarchie, ce que c'est. IV. 117
Convient aux grands Etats. IV. 118
Monnaie, pourquoi inventée. II. 74
N'est qu'un terme de comparaison. *ibid.*
Tout peut être monnaie. *ibid.*
Pourquoi marquée. *ibid.*
Son usage. *ibid.*
Effets moraux de cette invention ne peuvent être expliqués aux enfans. II. 75
Monseigneur, il faut que je vive : réflexion

sur ce mot et sur la réponse. II. 87
Montagne cité. I. 236, 250 II. 212 III. 119
Continence de son père. III. 70
Montesquieu. IV. 96
Montre du sage. II. 68
Morale, comment on l'enseigne aux enfans. I. 148
Unique leçon qu'on leur en doit donner. I. 192
Précepte de morale qui les contient tous. IV. 61
Morale et politique ne peuvent se traiter séparément. II. 199
Morale des fables, examinée. I. 224
Ne doit pas être développée. 234
Moralité, il n'y en a point dans nos actions avant l'âge de raison. I. 89
Moralité de nos actions. II. 345 *et suiv.*
Mort (la), comment devient un grand mal pour l'homme. I. 126
Comment se fait peu sentir. I. 268
L'idée s'en imprime tard dans l'esprit des enfans. II. 173
Ce qu'elle est par rapport au juste et au méchant. IV. 63
Mothe (la) supposait faussement un progrès de raison dans l'espèce humaine. III. 143

Mots, l'enfant n'en doit pas plus savoir qu'il n'a d'idées. I. 109
Seule chose qu'on apprenne aux enfans. I. 204
Difficulté de leur donner toujours le même sens. I. 202 *n.*
Mouvement, c'est par lui que nous apprenons qu'il y a des choses qui ne sont pas nous. I. 82
Il y en a deux sortes. II. 302
Ses causes ne sont pas dans la matière. II. 305
N'est pas nécessaire à la matière. II. 308
Muscles de la face, plus mobiles dans l'enfant que dans l'homme. I. 84
Musique, moyen de l'entendre par les doigts. I. 291
Peut servir à parler aux sourds. I. *ibid.*
De la manière de l'enseigner aux enfans. I. 322
Mystères. II. 262

NAGER, quel exercice on préfère à celui-là dans la grande éducation. I. 271
Ce qui le rend périlleux. *ibid.*
Naissance de l'homme, a, pour ainsi dire,

deux époques. II. 129, 132
Nation, chacune a un caractère spécifique. IV. 78
Comment les différences nationales, plus frappantes chez les anciens, s'effacent de jour en jour. IV. 81
Nature, routes contraires par lesquelles on en sort dès l'enfance. I. 30
Exerce incessamment les enfans. I. 31
Comment l'homme en sort par ses passions. II. 134
Ses instructions tardives et lentes. *ibid.*
Son progrès en développant la puissance du sexe. II. 155
Nature de l'homme. I. 7
Nature divine. II. 259
Nécessité, il faut étendre sa loi aux choses morales. IV. 62
Newton, portait l'hiver ses habits d'été. I. 258
Newton. II. 305
Nieuwentit, que penser de son livre des merveilles de la nature. II. 313
Notions morales, leur progrès dans mon élève. II. 7
Nourrice, la véritable. I. 35
La meilleure au gré de l'accoucheur. I. 58

Nourrice, choix. I. 5
Doit être la gouvernante de son nourrisson. I. 60.
Ne doit pas changer de manière de vivre. I. 61
Nourrices, comment traitées, et pourquoi. I. 26
Raison de leur attachement à l'usage du maillot. I. 70
Excellent dans l'art de distraire un enfant qui pleure. I. 96
Précaution qu'elles négligent. *ibid.*
Disent aux enfans trop de mots inutiles. I. 99
Nuage passant entre la lune et l'enfant lui paraît immobile et la lune en mouvement. II. 115
Nuit, doù vient l'effroi qu'elle cause. I. 276
Remède. I. 281
Expédition *nocturne* de l'auteur dans son enfance. I. 283

OBJECTIONS contre la liberté laissée aux enfans. I. 118, 119
Contre l'éducation retardée. I. 160
Contre la méthode inactive de ne rien ap-

prendre aux enfans. I. 230
Objections contre l'emploi que l'auteur fait de l'enfance. I. 253
Contre la culture prématurée d'un corps non formé. I. 318
Contre la pratique de former à l'enfant un jugement à lui. II. 64
Contre le choix des objets que l'auteur offre à l'adolescent. II. 174
Objets, choix de ceux qu'on doit montrer à l'enfant. I. 78, 79
De nos premières observations, si-tôt que nous commençons à nous éloigner de nous. II. 9, 10
Objets purement physiques, les seuls qui puissent intéresser les enfans. II. 39
Objets intellectuels, ne sont pas si-tôt à la portée des jeunes gens. II. 204
Observations des mœurs, inconvénient d'y livrer trop un jeune homme. II. 203
Odorat, réflexion sur ce sens. I. 344
Officiers aux Gardes Suisses (aveu d'un) III. 108
Oisiveté, est un vol public. II. 90
Omphale. III. 185
Opinion, ce qu'il faut faire pour régner par elle. II. 92

Opinion,

Opinion, pour ne lui rien donner, il ne faut rien donner à l'autorité. II. 125
Elève son trône sur les passions des hommes. II.
C'est par elle que commence l'égarement de la jeunesse. III. 105
Chasse le bonheur devant nous. III. 172
N'est pas indifférente aux femmes. III. 197
A beaucoup plus de prise sur les petites filles que sur les petits garçons. III. 199
Opinion (diversité d') quelles en sont les causes. II. 290
Ont divers degrés de vraisemblance. II. 293
La plus commune est aussi la plus simple. *ibid.*
Ordre à suivre dans les études. II. 22
Ordre moral, comment l'homme y entre. II. 196
Ordre social, temps d'en exposer le tableau au jeune homme. II. 199
Source de toutes ses contradictions. II. 200
Témérité de s'y fier. II. 87
Ordre du monde, comment j'en juge. II. 310
Organes des plaisirs secrets et des besoins dégoûtans, pourquoi placés dans les mêmes lieux. II. 147

Orgueil, ses illusions, source de maux. IV. 61

Orientaux, logés simplement. III. 153

Orphée. III. 1

Ottomans, ancien usage des princes de cette maison. II. 109

Ovide, cité. I. 219 III. 109

Ouie, culture de ce sens. I. 319

Organe actif qui lui correspond. I. 220

Outils, plus les nôtres sont ingénieux, plus nos organes deviennent grossiers et maladroits. II. 36

PAGANISME, ses dieux abominables. II. 349

Paix de l'ame, en quoi consiste. II. 282

Paladins, connaissaient l'amour. III. 276

Palais. III. 152

Pantalon, pourquoi ennuyeux. II. 235

Paracelse. II. 313 *n*.

Parallèle de mon élève et du vôtre entrant tous deux dans le monde. II. 176 *et suiv*.

Paresse, comment on en guérit les enfans. I. 267

Paris, nulle part le goût général n'est plus mauvais. III. 139

Paris, c'est là que le bon goût se cultive. III. 139
Coûte plusieurs provinces au roi. IV. 126
Les jeunes provinciales viennent s'y corrompre. III. 269
Parure, incommode à mille égards. III. 156
Moyen d'en diminuer le goût dans les jeunes filles. III. 218
Supplément aux grâces. 219
Ruineuse ; vanité du rang. III. *ibid.*
Passions, une seule est naturelle à l'homme. I. 156
Sont les instrumens de notre conservation. II. 132
Quelle est celle qui sert de principe aux autres. II. 154
Comment par elles l'homme sort de la nature. II. *ibid.*
Comment se dirigent au bien ou au mal. II. 137
Sommaire de la sagesse humaine dans leur usage. II. 153
Leur progrès force d'accélérer celui des lumières. II. 267
Passions douces et affectueuses naissent de l'amour de soi ; *passions haineuses et irascibles* naissent de l'amour-propre. II. 137

Passions impétueuses, moyen d'en faire peur aux enfans. I. 167
Passions naissantes, moyen de les ordonner. II. 152
Passions déréglées, leurs peines. IV. 56
Source de crimes. IV. *ibid.*
C'est une erreur de les distinguer en permises et en défendues. IV. 60
Paume, exercice pour les garçons. I. 315
Pauvre, n'a pas besoin d'éducation. I. 46
Pays, (on doit toujours à son). IV. 139
Paysan suisse, idée qu'il avait de la puissance royale. II. 261
Paysans, n'ont point peur des araignées. I. 78
Ne grasseyent jamais. I. 102
Leurs enfans articulent mieux que les nôtres. I. 103
Pourquoi plus grossiers que les sauvages. I. 232
Comment on doit soigner ceux qui sont malades. IV. 32 *n.*
Pédant, en quoi ses discours diffèrent de ceux d'un instituteur. III. 76
Pédarète, citoyen. I. 10
Père, sa tâche. I. 37

Père, ne doit point avoir de préférence entre ses enfans. I. 48
Ce qui le trompe. IV. 21
Perspective, sans ses illusions nous ne verrions aucun espace. I. 295
Péruviens, comment traitaient les enfans. I. 69 *n.*
Pétite vérole. I. 269
Pétrone, cité. II. 64
Pétulance des enfans, d'où vient. I. 90, 156
Peuple, a autant d'esprit et plus de bon sens que nous. II. 171
Sens de ce mot collectif. IV. 102
Peut-il se dépouiller de son droit de souveraineté. IV. 109
Autres questions qui lui sont relatives. IV. 110
Pourquoi ne connaît pas l'ennui. III. 161
Peuples corrompus, n'ont ni vigueur, ni vrai courage. II. 189
Peuples qui ont des mœurs, qualités qui leur sont propres. I. 190
Philippe, médecin d'Alexandre, son histoire. I. 209
Philippe. III. 153
Philosophes, (portrait des) II. 290

Philosophes, pourquoi ils soutiennent chacun leur système, sans s'intéresser à la vérité. II. 291

Philosophie, son pouvoir relativement aux mœurs comparé à celui de la religion. III. 55 *n.*

Philosophie en maximes, ne convient qu'à l'expérience. II. 210

Philosophie de notre siècle, un de ses plus fréquens abus. II. 211

Physionomie. II. 183

Physique, ses premières leçons. II. 32

Physique expérimentale, veut de la simplicité dans ses instrumens. II. 33

Physique systématique, à quoi bonne. II. 37

Sa première leçon. II. 40

Pierre, (abbé de saint-) cité. IV. 120

Défaut de sa politique. IV. 125

Pitié, est douce et pourquoi. II. 159

Comment elle agit sur nous. II. 162

Comment on l'empêche de dégénérer en faiblesse. II. 248

Pitié pour les méchans, cruelle au genre-humain. II. 249

Plaisirs, doivent se diversifier selon les âges. III. 160

Plaisirs de l'ame, il est difficile d'en prendre le goût quand on ne l'a jamais eu. II. 357
Plaisirs exclusifs, sont la mort du plaisir. III. 171
Plaisirs bruyans, ne sont pas aimés des cœurs sensibles. III. 308
Plan que l'auteur s'est tracé. I. 41
Platon, son juste imaginaire. III. 41
Réfuté sur la promiscuité civile des deux sexes. III. 191
Plébéiens, par qui obtinrent le consulat. III. 274
Pleurs des enfans I. 84 *et suiv.* 94, 95, 137
Plutarque, cité. I. 33 *n.* II. 263 *n.* II. 333
En quoi il excelle. II. 213
Poison, quelle idée en ont les enfans. I. 111
Politesse, idée de celle qu'on donne aux enfans des riches. I. 138
En quoi consiste. III. 129
Comment diffère celle des hommes et celle des femmes. III. 229
Des jeunes personnes entre elles. III. 230
Polygamie. IV. 16
Population, marque d'un bon gouver-

nement, mais à quelles conditions. IV. 125
Poûl-Serrho, ce que c'est. III. 58 *n.*
Poupées, amusement spécial des jeunes filles. III. 204
Poupées ambulantes. II. 3
Précepteur, quel est le vrai. I. 35
Incapacité de l'auteur pour ce métier. I. 40
Préjugé qui méprise les métiers, comment j'apprends à Émile à le vaincre. II. 92
Préjugés, s'énorgueillir de les vaincre, c'est s'y soumettre. II. 108
Nationaux, manière de s'en garantir. IV. 133
Présent, ne doit point être sacrifié à l'avenir dans l'éducation. I. 116
Prêtres et *médecins*, peu pitoyables. II. 186
Prévoyance, source de nos misères. I. 127
Prévoyance des besoins, marque une intelligence déjà fort avancée. II. 39
Primeurs, leur insipidité. III. 150
Principes des choses, pourquoi tous les peuples qui en ont reconnu deux, ont regardé le mauvais comme inférieur au bon. I. 89

Profession de foi du Vicaire savoyard. II. 285 *et suiv.*
Progrès d'Émile à douze ans. I. 351
A quinze. II. 125
Prophéties, ne font pas autorité. III. 23
Propriété, exemple de la manière d'en donner la première idée à l'enfant. I. 173
Mal assurée sans le crédit. IV. 94
Providence, considérée relativement à la liberté de l'homme. II. 327
Justifiée. II. 333
Provinces reculées, c'est là qu'il faux étudier les mœurs d'une nation. IV. 124
Provinciales, ne se corrompent pas toutes à Paris. III. 270
Puberté, varie dans les individus selon les tempéramens, et dans les hommes selon les climats. II. 140
Peut être accélérée ou retardée par des causes morales. II. 141
Toujours plus hâtive chez les peuples policés. *ibid.*
Et dans les villes. *ibid. n.*
Influence de ce premier moment sur le reste de la vie. III. 71
Pudeur, les enfans n'en ont point. II. 146
Distingue la femme de l'instinct des ani-

maux et fait honneur à l'espèce humaine. III. 180
Puissance, sens de ce mot en politique. IV. 103
Puissance du sexe, comment les enfans l'accélèrent. II. 154
Pyrrhus, jugement d'Émile sur sa vie. II. 218

QUESTION par laquelle on réprime les sottes et fastidieuses questions des enfans. II. 42
Ses avantages. II. 43
Question scabreuse, et réponse. II. 148
Quintilien, cité. I. 229

RACES périssent ou dégénèrent dans les villes. I. 66
Raillerie. (Qu'est-ce qui rend insensible à la). III. 110
Raison, frein de la force. I. 150
Comment on la décrédite dans l'esprit des enfans. I. 160
Raison sensitive. I. 252
Ses instrumens. *ibid.*
Raisonner, on ne doit pas le faire séche-

ment avec la jeunesse. III. 85
Raisonnement, de quelle espèce est celui des enfans. I. 202
Si-tôt que l'esprit est parvenu jusqu'aux idées, tout jugement est un *raisonnement*. II. 123
Raisonneur (dialogue du) et de l'inspiré. III. 18
Raisons, importance de n'en point donner aux enfans qu'ils ne puissent entendre. II. 43
Raymond Lulle. IV. 77
Reconnaissance, sentiment naturel au cœur humain. II. 194
Moyen de l'exciter dans le cœur du jeune homme. II. 195
Réflexion, force active. II. 300
Réfraction. II. 120 *et suiv.*
Refus, n'en être point prodigue et n'en jamais révoquer. I. 138
Régime pytagoricien. I. 59 *n.* 314
Régime végétal, convenable aux nourrices. I. 61
Relations sociales, comment on doit les montrer à l'enfant. II. 63
Religion, choix de celle d'Émile. II. 269

Religion, comment on doit l'enseigner aux jeunes filles. III. 234
Quel mal font ceux qui la détruisent. III. 53 *et suiv.*
Religion naturelle, il est étrange qu'il en faille une autre. III. 3
Religions, il y en a trois principales dans l'Europe. III. 28
Remords. II. 348
Repas rustique comparé avec un festin d'appareil. II. 78
Réponse d'un vieux gentilhomme à Louis XV. III. 128
Réprimande que m'adresse un bateleur en présence d'Émile. II. 29
République de Platon n'est pas un traité de Politique. I. 12
Ce que c'est. *ibid.*
Comment les enfans y sont élevés. I. 199
Reuchlin. III. 28 *n.*
Révélations, ne donnent pas une plus grande idée de Dieu que la raison. III. 4
Sont la cause de la diversité des cultes loin de la prévenir. III. 5
La raison seule est juge de leur vérité. III. 9
Quelle doit être la doctrine d'une *révéla-*

tion qui vient de Dieu. III. 16
Révélation, quels doivent être ses dogmes. III. 17
Les trois principales sont écrites en des langues qui sont inconnues aux peuples qui les suivent. III. 28
Riche, l'éducation de son état ne lui convient point. I. 46, 47
Riche appauvri. II. 88
Riches, trompés en tout. I. 58
Ce qu'ils sont. III. 147
Toujours ennuyés. III. 161
Tableau d'un riche qui sait user de ses richesses. III. 147 *et suiv.*
Il n'est pas nécessaire de l'être pour être heureux. III. 172
Richesses, leur effet sur l'ame du possesseur. III. 364
Ridicule, moyen de l'éviter. III. 163
Toujours à côté de l'opinion. *ibid.*
Rivage, pourquoi quand on le côtoye en bateau, paraît se mouvoir en sens contraire. II. 116
Robert jardinier, son dialogue avec l'auteur et son élève. I. 175 *et suiv.*
Robinson Crusoé. II. 60
Roi, sens de ce mot. IV. 110

Romains, leur attention à la langue des signes. III. 84
Romains illustres, à quoi passaient leur jeunesse. II. 241
Romans orientaux, plus attendrissans que les nôtres. II. 166
Rome, ses grandes révolutions furent l'ouvrage des femmes. III. 274 *et suiv.*
Romulus devait s'attacher à la louve qui l'avait allaité. II. 134
Royauté, susceptible de partage. IV. 117
Ruse, talent naturel au sexe. III. 214 *et suiv.*
Dédommagement de la force qu'il a de moins. III. 216 *et suiv.*

SAGESSE humaine, en quoi consiste. I. 120. II. 153
Saisons, ne point anticiper sur elles pour le service de la table. III. 149
Salente, (une autre) objet des recherches d'Emile. IV. 122
Samson. III. 185
Sardanapale, son épitaphe. III. 142
Savans, sont plus loin de la vérité que les ignorans. II. 117
Voyagent par intérêt. IV. 86

Saveurs fortes, nous répugnent naturellement. I. 328
Inconvénient de s'y accoutumer. I. 329
Sauvages, pourquoi plus subtils que les paysans. I. 232
Devraient, selon les médecins, être perclus de rhumatismes. I. 261 *n.*
Pourquoi cruels. I. 243
De tous les hommes les moins curieux et les moins ennuyés. II. 182
Leur enfance et leur adolescence. III. 65
Différence de l'état sauvage et de l'état social. III. 317
Se suffisent à eux-mêmes. IV. 85
Sceptiques, comment peut-on l'être de bonne-foi. II. 289
Science humaine, la portion propre aux savans très-petite, en comparaison de celle qui est commune à tous. I. 74
Scythes. III. 84
Sens, lequel se développe le plus tard. I. 81 *n.*
De l'art de les exercer. I. 272 *et suiv.*
Deux manières de vérifier leurs rapports. II. 119
Dans leur usage nous ne sommes pas purement passifs. II. 299

Sens, le piége des *sens* est le plus dangereux. III. 304

Sensations et sentimens ont des expressions différentes. I. 84

Distinguées des idées. II. 114

Moyen d'en avoir à-la-fois deux contraires en touchant le même corps. II. 115

Comment chacune peut devenir pour nous une idée. II. 119

Distinctes de l'objet qui les fait naître. II. 295

Comment distinguées par l'être sensitif. II. 298

Sensations affectives précèdent les *représentatives*. I. 76

Sens-commun, ce que c'est. I. 347

Sensibilité, comment on l'étouffe ou l'empêche de germer. II. 160

Comment elle naît. II. 161

A quoi d'abord elle se borne dans un jeune homme. II. 192

Doit servir à le gouverner. II. 193

Sentimens, gradations de ceux d'un enfant. II. 135

Quel est le premier dont soit susceptible un jeune homme bien élevé. II. 155

Sentimens naturels qu'on doit distinguer des idées acquises. II. 352 *et suiv.*
Sentir et *juger* ne sont pas la même chose. II. 296
Sermons, raison qui les rend inutiles. III. 75
Service. (ce que c'est que le) IV. 91
Il ne s'agit plus de valeur dans ce métier. IV. *ibid.*
Sevrer, temps et moyen. I. 96
Sexes. (conformité et différence des) III. 176
Elles influent sur le moral. III. 177
Sont également parfaits. *ibid.*
Dans leur union chacun concourt différemment à l'objet commun. III. 178
Première différence entre les rapports moraux de l'un et de l'autre. *ibid.*
Le plus fort maître en apparence dépend en effet du plus faible. III. 182
De leur grossière union naissent les plus douces lois de l'amour. III. 185
Il n'y a nulle parité entre eux quant à la conséquence du sexe. *ibid.*
La rigidité de leurs devoirs relatifs n'est ni ne peut être la même. III. 186
Ce qui les caractérise doit être respecté dans l'éducation. III. 192
Leur relation sociale, admirable. III. 232

Signe, ne doit jamais être substitué à la chose, que quand il est impossible de la montrer. II. 17

Signes, langage énergique. III. 80

Usage que les anciens en fesaient dans la religion et le gouvernement. III. 80 *et s.*

Dans l'éloquence. III. 83

Situations où les besoins naturels de l'homme et les moyens d'y pourvoir, se développent sensiblement à l'esprit d'un enfant. II. 59

Société, a fait l'homme faible. I. 132

Toute société consiste en échanges. II. 72

Application de ce principe au commerce et aux arts. II. 73

D'où il suit que toute société a pour première loi quelque égalité conventionnelle. *ibid.*

Sociétés civiles sont imparfaites, maux qu'elles produisent. IV. 119

Socrate, distance de Jésus à *Socrate*. III. 41 *et suiv.*

Soleil, son lever. II. 11

Solon, acte illégitime de ce législateur. IV. 106

Sommeil des enfans. I. 263

moyens d'en régler la durée. I. 265

Sophie, compagne future d'Émile. III. 175
Son portrait. III. 282
Aime la parure. III. 283
A des talens naturels. III. 284
Sait tous les travaux de son sexe. *ibid.*
Appliquée aux détails du ménage. III. 285
Sa délicatesse excessive sur la propreté III. 286
Mais non raffinée. III. 287
Sophie, d'abord gourmande, mais corrigée. *ibid.*
La tournure de son esprit. III 288
Sa sensibilité ne dégénère pas en humeur. III. 289
A des caprices, sa manière de les réparer. III. 290
Sa religion. III. 291
Aime la vertu. *ibid.*
Dévorée du besoin d'aimer. III. 292
Connaît les devoirs et les droits de son sexe et du nôtre. III. 293
Sa réserve à juger. III. 294
Point médisante. *ibid.*
Sa politesse ne tient pas aux formes, mais au désir de plaire. 295
N'est point asservie aux simagrées de l'usage français. *ibid.*

Sophie, son respect pour les droits de l'âge. III. 296
Sa conduite avec les jeunes gens. *ibid.*
Manière dont elle reçoit les propos doucereux. III. 297
Aime les louanges de ceux qu'elle estime. III. 298
Discours que lui fait son père sur le mariage. III. 299
Ancienne opulence de ses parens. III. 300
Heureux dans leur pauvreté. III. 301
Libre de choisir son époux. III. 302
Effets du discours de son père, même en lui supposant un tempérament ardent. III. 305
N'est pas un être imaginaire. III. 307
Avait été envoyée chez une tante et pourquoi. *ibid.*
Sa conduite avec les jeunes gens décens. III. 308
Revient chez ses parens. III. 309
Sa langueur et l'aveu que lui arrache sa mère de la cause qui la produit. III. *ibid. et s.*
Raisons qui la rendaient difficile sur le choix d'un époux. III. 311
Rivale d'Eucharis. III. 313
Comment elle défend son amour pour

Télémaque. III. 314
Sophie, victime de sa chimère. III. 315
Rendue à Emile. 316
N'est pas savante. III. 328
Voit Emile chez son père. III. 339
Croit avoir trouvé Télémaque. III. 343
Comment paraît sa coquetterie III. 347
Ses manières plus empressées avec moi. III. 360
Quelle difficulté l'arrête pour épouser Emile. III. 361
Prend ouvertement sur lui l'autorité d'une maîtresse. III. 368
D'où vient sa fierté. IV. 11
Gracieuse aux indifférens. IV. 13
Irrite la passion d'Emile par un peu d'inquiétude. *ibid.*
Sa course et sa victoire. IV. 36
Le visite avec sa mère à l'attelier. IV. 38
Y essaye d'imiter Emile. *ibid.*
N'est pas indulgente sur les vrais soins de l'amour. IV. 41
Injuste soupçon qu'elle conçoit de ce que Emile attendu n'est pas arrivé. Voyez *Emile*. IV. 42
L'accepte pour époux. IV. 48
Va voir le paysan estropié. *ibid.*

Sophie, présente avec Emile un enfant au baptême. IV. 50
Ses douleurs secretes quand elle est préparée à l'absence de son amant. IV. 71
Sa situation au moment du départ. IV. 74
Voit revenir Emile, et l'épouse. Voyez *Emile*.
Conseils que je lui donne et sur quoi. IV. 154 *et suiv.*
Sourds, moyen de leur parler en musique. I. 291
Souverain, sens de ce mot en politique. IV. 103
N'agit que par des volontés communes et générales. IV. 104
Spartiates, élevés en polissons, n'étaient pas pour cela grossiers étant grands. I. 236
Spectacle du monde, à quoi comparé. II. 202
Spectacles, écoles de goût et non de mœurs. III. 144
Sphère armillaire, machine mal composée. II. 17
Spontanéité. II. 303
Statique, sa première leçon. II. 33
Stoiciens, l'un de leurs paradoxes. III. 25 *n.*

Stupidité d'un enfant toujours élevé dans la maison. I. 250
Stupidité fâcheuse, sous quels traits je la peindrais. II. 261
Substance animale en putréfaction fourmille de vers. I. 62
Substances, combien il y en a. II. 258
Ce que j'entends par-là. II. 321
Sucs nourrissans, doivent être exprimés d'alimens solides. I. 63 *n.*
Suétone, cité. I. 36 *n.*
Sujets, sens de ce mot en politique. IV. 103
Surprises nocturnes. I. 289
Synthèse. II. 18
Systèmes, objections insolubles communes à tous. II. 294

TACITE, à quel âge cet auteur est bon à lire. II. 209
Cité. IV. 81
Tailleurs, inconnus chez les anciens. II. 97 *n.*
Talens agréables, trop réduits en arts. III. 225.
Lequel tient le premier rang dans l'art de plaire. III. 227

Talens élevés, inconvénient de n'avoir qu'eux pour toute ressource. II. 93

Talens naturels, facilité de s'y tromper. II. 99

Exemple. II. 100

Tarquin. III. 78

Temps, quand il est avantageux d'en perdre. I. 158

C'est plus le perdre d'en mal user que de n'en rien faire. I. 199

Trop long dans le premier âge, et trop court dans celui de l'instruction. II. 21

Quand les enfans commencent à connaître son prix. II. 39

Ténèbres, on y doit de bonne heure accoutumer les enfans. I. 77

Tentations, nous sommes toujours maîtres de leur résister. III. 91

Terrasson (l'abbé) supposait faussement un progrès de raison dans l'espèce humaine. III. 143

Théâtres, voyez *Spectacles*.

Ses héros, pleurant comme des enfans. IV. 54

Thémistocle, comment son fils gouvernait la Grèce. I. 130 *n*.

Théologiens,

Théologiens, ne se piquent pas de bonne foi. III. 25
Thermopyles, inscriptions qu'on y usait. III. 142
Thucydide, modèle des historiens. II. 210
Toilette, d'où en vient l'abus. III. 220
Tolérance civile, ne peut pas être distinguée de la tolérance théologique. III. 46 *n.*
Tonnerre, rarement les enfans en ont peur. I. 80
Toucher, culture de ce sens. I. 290 *et suiv.*
Ses jugemens bornés et surs. I. 290
Comment peut suppléer à la vue. I. 274
A l'ouïe. I. 291
Moyens de l'aiguiser ou de l'émousser. I. 292
Sans lui nous n'aurions aucune idée de l'étendue. I. 305
Trésor de Saint-Marc à Venise, ce qui lui manque. I. 253
Turenne, trait de douceur de ce grand-homme. II. 219
Petitesse. II. 216

Ulysse, ému du chant des Sirènes. III. 94
Ses compagnons avilis par Circé. IV. 42
Univers, son mouvement est spontané. II. 304
Son harmonie dépose en faveur d'une intelligence. II. 303, 311, 313
Usage, en prendre presque toujours le contrepied pour bien faire. I. 160
Usage du monde, quel âge est propre à le saisir. III. 99
Usages, en toutes choses doivent être bien expliqués avant de montrer les abus. II. 75
Utilité, sens de ce mot dans l'esprit des enfans. II. 39
Pourquoi ce mot dans notre bouche les frappe si peu. II. 43
Exemple de l'art de le leur faire entendre. II. 47

Valere-Maxime, cité. I. 113
Vanité, suites mortifiantes de son premier mouvement dans Émile. II. 31
Varron, cité. I. 16

Venise, pourquoi son gouvernement sans autorité est respecté du peuple. III. 82 *n.*
Vérité, quand on peut sans risque exiger qu'un enfant la dise. I. 248 *n.*
Doit coûter quelque chose à connaître, pour que l'enfant y fasse attention. II. 14
La *vérité* morale, ce que c'est. III. 259
Vertu, en la prêchant aux enfans on leur fait aimer le vice. I. 187
Il y en a un principe inné dans les cœurs. II. 350 *et suiv.*
Est aimable, mais il faut en jouir pour la trouver telle. II. 357
Comparée au Prothée de la fable. II. 358
On ne peut pas l'établir par la raison seule. II. 359
Est une. III. 259
Est favorable à l'amour. III. 275
Etymologie de ce mot. IV. 57
Qu'est-ce que l'homme vertueux? IV. 53, 58
Vertus, sont des apprentissages de l'enfance. I. 269
Vertus par imitation. I. 191
Vêtemens, observations sur ceux des enfans. I. 256, 260
Des femmes grecques, mieux entendus

que les nôtres. III. 202
Viande, son goût n'est pas naturel à l'homme. I. 335
Lambeau de Plutarque sur cet aliment. I. 336
Vicaire savoyard, son histoire. II. 270
Service qu'il rend à un jeune homme né calviniste qui avait changé de religion. II. 271
Manière dont il s'y prend pour gagner sa confiance. II. 273
Fait sa profession de foi. II. 285 *et suiv.*
Pourquoi destiné à la prêtrise. II. 286
Son respect pour le mariage, cause de sa perte. II. 287
Son incrédulité. II. 288
Désagrément de son état dans cette disposition d'esprit. *ibid.*
Son premier pas à la vérité, c'est de borner ses recherches. II. 292
Il consulte la lumière intérieure. *ibid.*
Sa méthode dans l'examen de la vérité. II. 294
Ne prie pas Dieu, pourquoi. II. 364
Son scepticisme involontaire. III. 43
De quelle manière il s'acquitte du service de l'Eglise. III. 45 *et suiv.*

Vicaire savoyard, ambitionne l'honneur d'être curé. III. 47
Vice, il n'y en a pas un dans le cœur de l'homme dont on ne puisse dire comment il y est entré. I. 156
Ses inconséquences. III. 158
Vie, pour qui la peur de la perdre en fait tout le prix. I 52
A quel point commence véritablement celle de l'individu. I. 115
On doit la laisser goûter aux enfans. I. 117
Les vieillards la regrettent plus que les jeunes gens. I. 127
Vie dure, multiplie les sensations agréables. I. 264
Vie humaine, ses plus grands risques sont dans son commencement. I. 115
Courte à plus d'un égard. II. 130
Vies particulières, preférables à l'histoire. II. 213
Vieillards, déplaisent aux enfans. I. 43
Aiment à voir tout en repos autour d'eux. I. 90
Vigueur d'esprit, comment se contracte. II. 88
Villes, sont le gouffre de l'espèce humaine. I. 66

Villes, pourquoi les races y dégénèrent. II. 143

Services qu'on peut rendre en se retirant des grandes *villes*. IV. 141

Villes (les grandes) épuisent un État. IV. 126

Les jeunes gens y doivent peu séjourner dans leurs voyages. IV. 129

Il n'y a point d'éducation privée. III. 268

Vin, nous ne l'aimons pas naturellement. I. 329

Falsifié par la litharge est un poison. II. 54

Moyen de connaître cette falsification. II. 55

Violence, ne peut pas avoir lieu dans l'union des sexes. III. 182

Pourquoi l'on en cite moins d'actes à présent que dans les anciens tems. III. 183

Virgile, son plus beau vers. II. 165

Virginité, importance de la conserver longtemps. II. 143, 155

Préceptes. II. 144, 185

Visages plus beaux que leurs masques. II. 203

Vivre, ce que c'est. I. 18

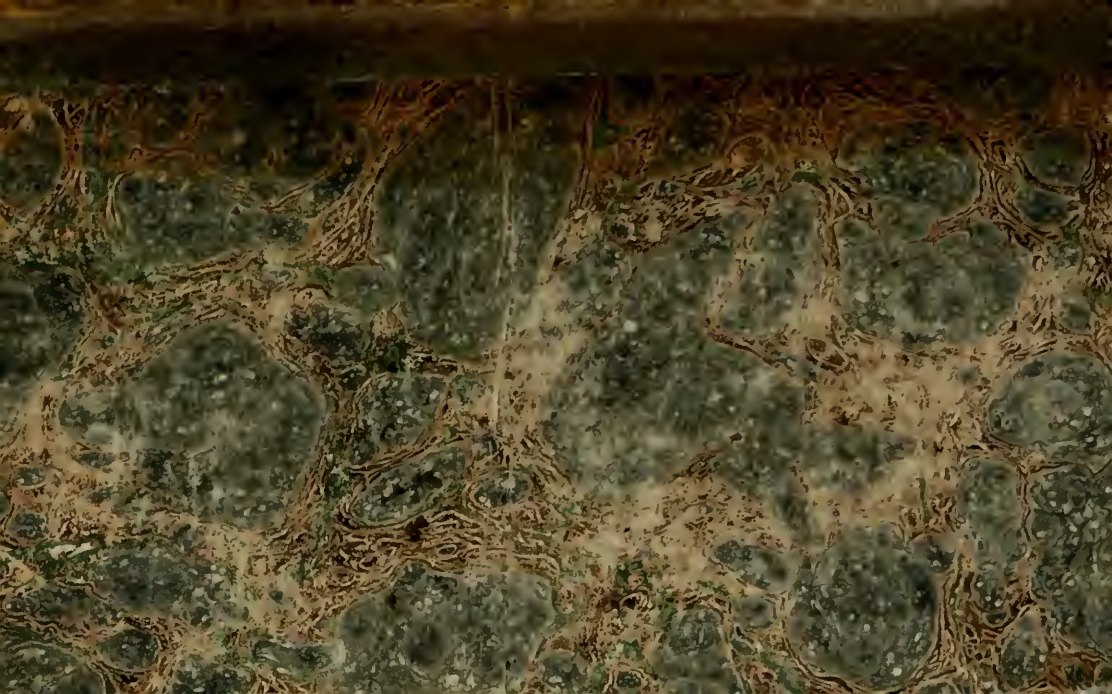
Vocabulaire de l'enfant, doit être court. I. 109

Voix, combien de sortes l'homme en a. I. 321

Volant, est un jeu de femme. I. 315
Volonté, il faut recourir à une *volonté* pour expliquer le mouvement. II. 306
Connue par ses actes, non par sa nature. *ibid.*
Volsques. III. 275
Voluptueux (tableau d'un) qui met à part l'opinion et ne cherche que la volupté réelle. III 147 *et suiv.*
Reste toujours aussi près de la nature qu'il lui est possible. III. 148
Voyager, non en courriers mais en voyageurs. III. 332
Manière dont les anciens philosophes voyageaient. III. 334
Il faut savoir voyager. IV. 78
Différence de voyager pour voir du pays ou des peuples. IV. 86
Voyageurs à pied, plus gais que les autres. III. 335
Ne s'accordent pas dans leurs narrations. IV. 76
Voyages, raison du peu d'instruction qu'on tire des voyages. IV. 84, 123
Ne conviennent pas à tout le monde. IV. 87
Pris comme une partie de l'éducation ont

leurs règles. IV. 88
Vue, exercice de ce sens. I. 204 *et suiv.*
Ce qui rend ses jugemens équivoques. I. 295, 296
Comment la course exerce un enfant à mieux voir. I. 303

XÉNOCRATE. II. 350
Xénophon, cité. I. 41, III. 142

ZÉNON. III 84
Zurich, comment passent maîtres les conseillers de cette ville. II. 111

Fin de la Table des Matières.